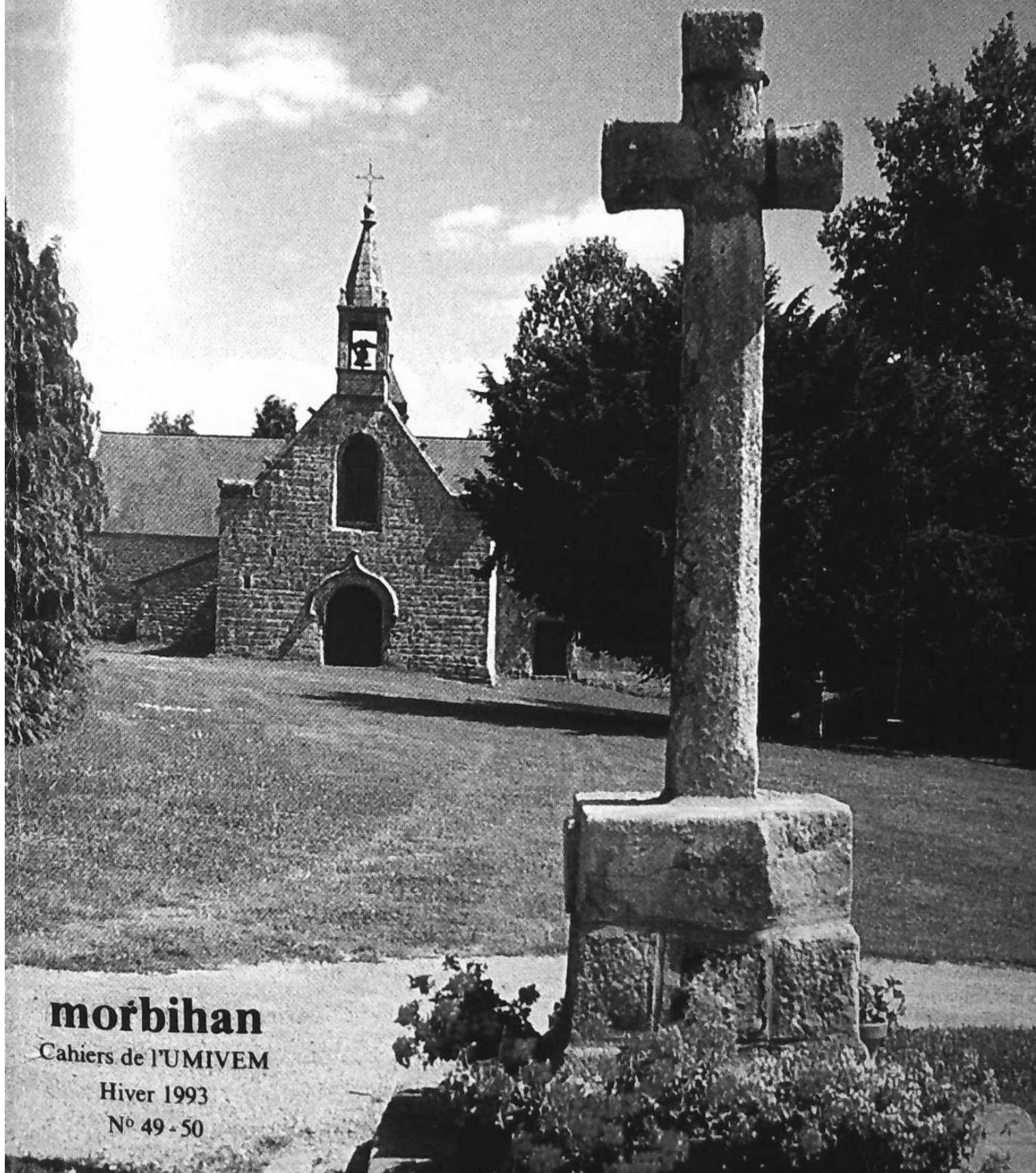


Joseph DANIGO

Églises et chapelles au *Royaume de Bignan*



morbihan

Cahiers de l'UMIVEM

Hiver 1993

N° 49 - 50

L'Institut Culturel de Bretagne

L'Association pour la Sauvegarde
des Objets d'Art Religieux du Morbihan (A.S.O.A.R.M.)

L'Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan
(U.M.I.V.E.M.)

Ont contribué à la publication de cet ouvrage

Qu'est-ce que l'UMIVEM ?

L'UMIVEM (Union pour la Mise en Valeur Esthétique du Morbihan), filiale de la Fédération Nationale de Sauvegarde des Sites et Ensembles Monumentaux (FNASSEM), créée par Henry de Segogne, a été fondée en mars 1969, sous la présidence du Préfet du Morbihan.

L'UMIVEM groupe les associations qui s'intéressent d'une façon ou d'une autre à la protection du patrimoine naturel, artistique, historique, du département.

Les animateurs de l'UMIVEM ne défendent pas le passé pour le passé mais souhaitent prouver que le sens du présent et respect du passé ne sont pas incompatibles. D'accord avec les autorités ministérielles préoccupées particulièrement de l'environnement, ils estiment que les hommes d'aujourd'hui ont besoin de beauté et ils désirent à la fois préserver et mettre en valeur ce qui répond à ce besoin.

Du même auteur :

Églises et chapelles du Pays de Baud, 1974, épuisé.

Églises et chapelles du Canton de Cléguérec, Vannes, 1980, épuisé.

Églises et chapelles du Pays de Lanvaux, Vannes, 1983.

Églises et chapelles du Doyenné de Port-Louis, 1984.

Églises et chapelles du Doyenné de Belz, 1986.

Églises et chapelles du Pays de Vannes I — Vannes-Ouest, 1988.

Églises et chapelles du Pays de Vannes II — Vannes-Est, 1989.

Églises et chapelles du Pays de Locminé, 1991.

Ces ouvrages sont disponibles à l'UMIVEM, B.P. 3, 56601 Lanester Cedex.

U.M.I.V.E.M.

Bordlann — 56601 LANESTER Cedex
Tél. 97.76.16.22
Fax 97.81.12.64

Présidente : Marie-Claire BORDE
Vice-Présidents : Loïc de KERHOR et Jean-Claude PIERRE

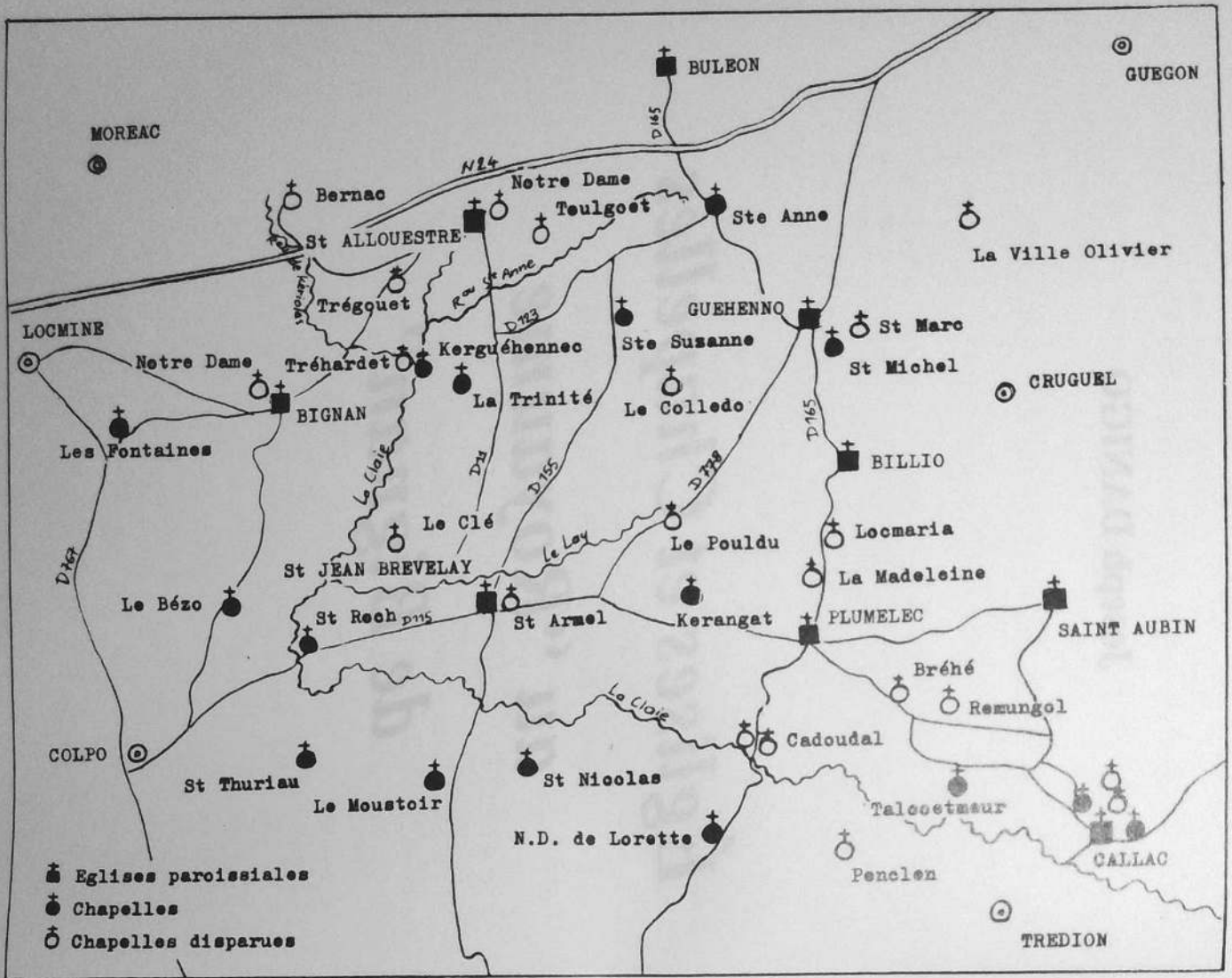
Cotisation 93 : Étudiant : 25 F - Membre actif : 100 F + abonnement
Membre bienfaiteur : 200 F et plus aux bulletins : 50 F

Couverture : — *Chapelle Sainte-Anne de BULEON*
(Cl. Le Corguille).

*Églises et Chapelles
au "Royaume de Bignan"*

Joseph DANIGO

*Églises et Chapelles
au “Royaume
de Bignan”*



Carte des églises et chapelles

J. LE CORGUILLÉ

PRÉFACE

Comme tous les cantons de Bretagne, celui de SAINT-JEAN-BREVELAY compte aussi de nombreux calvaires et de belles chapelles jalonnant ses campagnes.

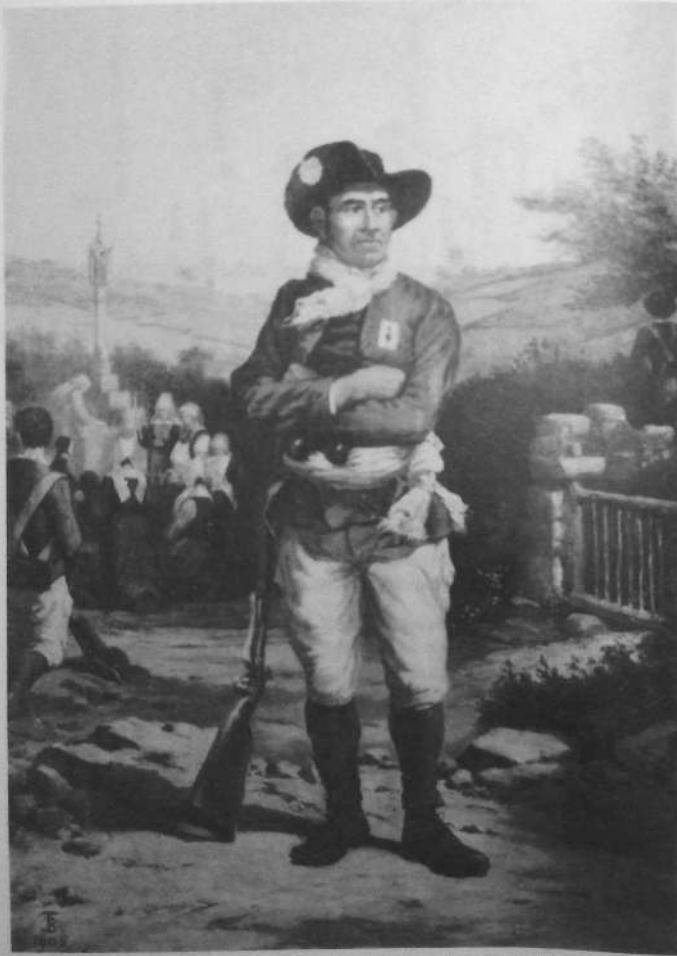
Celles-ci, construites par nos ancêtres, constituent un patrimoine architectural très riche qui a retenu l'attention de nos populations toujours fidèles aux nombreux pardons organisés comme autrefois pour le Saint Patron.

Conscientes de la valeur morale que représentent ces chapelles, les populations locales ont spontanément participé à leur entretien et à leur dévotion; cela nous permettra de transmettre aux générations futures des ensembles bien conservés, témoignant de la foi de nos ancêtres et de leur capacités à construire.

Dans ce petit livre, écrit par le Chanoine DANIGO, nous retrouvons toute l'histoire locale vécue autour de ces chapelles qui méritent un petit détour pour une visite instructive.

Que l'auteur en soit vivement remercié et que son ouvrage trouve dans le public l'écho qu'il mérite.

*Henri LE BRETON
Sénateur-Maire de Buléon*



Pierre GUILLEMOT, le "roi de Bignan" (1759-1805)
par Th. BUSNEL (1905)

Le "Royaume de Bignan"

Le titre peut paraître surprenant. Le "Royaume de Bignan" ne figure sur aucune carte et ne correspond à aucune ancienne circonscription ni féodale ni religieuse. Il n'existe que dans l'ouvrage où le P. Le Falher raconte l'histoire, au temps de la Révolution, d'une région au centre du Morbihan qui vécut, pendant une dizaine d'années, en état d'insurrection, sous l'impulsion du chef chouan Pierre Guillemot, surnommé "le roi de Bignan"

Cette dénomination nous a paru convenir aux paroisses de l'ancien doyenné du Porhoet, regroupées, à partir du Consulat, dans le canton de Saint-Jean-Brévelay et, un peu plus tard dans le doyenné de Bignan. Elles avaient constitué le foyer le plus actif de la chouannerie morbihannaise. Pierre Guillemot les connaissait particulièrement bien. Né, en 1759, au village de Kerdel, en Bignan, il avait suivi ses parents, qui étaient meuniers-laboureurs, d'abord au moulin de Tréhardet en Saint-Allouestre, puis au moulin de Griffet en Pleugriffet, avant qu'ils n'achètent une ferme à la Ville-Hélo en Buléon. En 1782, il épousa Marie-Louise Valy et, pendant dix ans, tint une ferme au village du Donnan en Plumelec. C'est là que les événements révolutionnaires le surprirent et l'entraînèrent dans ses "aventures de guerre civile" jusqu'au jour où il fut capturé et fusillé sur le plateau de la Garenne, à Vannes, le 4 janvier 1805.

A vrai dire son "royaume" s'étendait à une vingtaine de paroisses mais c'est au voisinage de la Claye qu'il se trouvait dans son élément. Le bocage y était très dense, les routes peu nombreuses, les refuges plus sûrs, au moulin du Roc ou au voisinage des manoirs de La Ferrière, de Kerguéhennec, du Quenhouet et de Callac. En 1796, le général Quantin parlait des communes imperturbablement rebelles de Bignan, Saint-Jean-Brévelay, Plumelec, Saint-Aubin, Callac et Saint-Allouestre. C'est là aussi que se produisirent les affrontements les plus sévères avec les troupes républicaines: affaires de Locmaria, dès 1792, du Colledo, en 1794, de Poublaye, en 1795, du Mont-Guéhanno, en 1799.

En 1801, se trouvent réunies dans le canton de Saint-Jean-Brévelay, outre le chef-lieu, les communes de Bignan, Billio, Buléon, Guéhenno, Plumelec, Saint-Allouestre. L'année suivante, elles formeront le doyenné ecclésiastique de Bignan, ce qui marque bien l'importance de cette paroisse puisqu'en règle générale le chef-lieu du canton devenait aussi celui du doyenné.

Au cours des siècles et depuis, leurs limites ont été bouleversées. Vallérie ne reconnaît comme paroisses primitives que Bignan et Plumelec, chacune d'elles couvrant encore actuellement un territoire de plus de 5.000 hectares. Saint-Jean-Brévelay aurait été démembrée de Bignan, alors qu'elle disposait d'une superficie équivalente, avant de perdre, en 1864, le quartier de Kerdroguen qui forma, avec celui de Colpo prélevé sur Bignan, une nouvelle paroisse rattachée au doyenné de Grandchamp. Plumelec s'est maintenue dans ses frontières civiles, même après la constitution, sur son territoire, des nouvelles paroisses de Callac, en 1860 et de Saint-Aubin, en 1873. Elle s'est même augmentée du quartier de Kerangat distrait de Saint-Jean-Brévelay. Buléon et Saint-Allouestre auraient fait partie, à l'origine, de Radenac. Les deux paroisses de Billio et de Guéhenno, comme l'indique leur ancien nom de Moustoir, sont d'anciennes fondations monastiques. Billio aurait été détachée de Guégon. La configuration de Guéhenno ne manque pas de paraître étrange : elle englobait le quartier de N-D. des Brières passé à Guégon et possédait le château de Timbrioux, actuellement en Cruguel. Elle a pu se former au détriment de Guégon et de Bignan.

Du point de vue féodal, les paroisses de Billio, Guéhenno, Plumelec et Saint-Aubin, Saint-Jean-Brévelay relevaient de la châtellenie de Josselin et donc du comté de Porhoët. Bignan et Buléon appartenaient à la vicomté de Rohan. Mais nombreuses et certaines très anciennes étaient les seigneuries vassales: Cadoudal et Callac en Plumelec, Trébrimoel et Kerguéhennec en Bignan, La Ferrière en Buléon, Le Quenhouet en Saint-Jean-Brévelay. Elles se disputaient les prééminences dans les églises et chapelles, ce qui nous vaut parfois d'avoir quelques lumières sur d'anciens édifices existant encore ou disparus.

Le canton de Saint-Jean-Brévelay a la particularité d'être traversé, du nord au sud, par la frontière linguistique qui, depuis plusieurs siècles, séparait le pays gallo du pays breton. A Buléon, Guéhenno, Billio, Plumelec, on parlait un dialecte français tandis que le breton s'était maintenu à Saint-Allouestre, Bignan et Saint-Jean-Brévelay.

Encore certains villages à l'est de ces dernières paroisses étaient francisants et c'est l'argument que l'on fit valoir pour détacher Kerangat de Saint-Jean-Brévelay. Cependant la plupart des noms de lieux accusent encore des racines bretonnes.

Sur tout ce territoire, les chapelles publiques ou privées étaient autrefois nombreuses et plusieurs d'entre elles, jusqu'à ces derniers temps, régulièrement desservies. Mais on est frappé surtout par l'abondance des croix de pierre. C'est le signe que la foi chrétienne était solidement enracinée au "Royaume de Bignan".

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE GENERALES

- Archives départementale du Morbihan
 Série Ec - Registres paroissiaux
 O - Travaux communaux (classés par commune)
 P - Plans cadastraux
 G 1118 - CILLART de KERAMPOUL - Pouillé manuscrit
 XI V 48 - HALGOUET (H du) - Notes archéologiques
 sur les édifices religieux du Morbihan
 Jo 286 - Gazette locmoinoise
- Archives des Bâtiments de France
 Archives de la Conservation du Patrimoine mobilier
 Archives de l'Evêché
 Archives paroissiales
- Ouvrages généraux
 OGEE-MARTEVILLE - Dictionnaire historique et géographique de Bretagne, Rennes, 1843, 2 vol.
 CAYOT - DELANDRE - Le Morbihan. Son histoire et ses monuments. Vannes, 1847
 ROSENZWEIG - Répertoire archéologique du Morbihan. P. 1863
 LUCO (Abbé) - Pouillé historique de l'ancien diocèse de Vannes. Vannes, 1884
 LE MENE (Chan.) - Histoire des paroisses du diocèse de Vannes. Vannes, 1896, 2 vol.
 GUILLLOTIN de CORSON (Abbé) - Pardons et pèlerinage de Basse-Bretagne. Diocèse de Vannes. Rennes, 1898
 LE FALHER (J) - Le Royaume de Bignan (1789-1805) Hennebont, 1913
 HALGOUET (H de) - Le duché de Rohan. St Brieuc, 1925
 DUHEM (G) - Les églises de France. Morbihan. P.1932
 Dictionnaire des églises de France. Bretagne. P.1968
 Le canton de Saint-Jean-Brévelay. 1983, 29p
 VALLERIE (E) - Communes bretonnes et Paroisses d'Armorique. Beltan, 1986



BIGNAN - L'église paroissiale

BIGNAN

Le nom de Bignan n'a guère varié depuis ses premières apparitions dans les documents historiques. On signale, en 1252, un chevalier du nom de Guillaume de Bygnan. En breton, on prononce BEGNEN. Aucune des tentatives faites pour en expliquer l'étymologie n'emporte l'adhésion. On y a cherché un radical PIGN- avec le sens de "hauteur" ou encore BIGN- qui désignerait une source.

La paroisse qui a pour patrons les saints Pierre et Paul est considérée comme primitive : elle aurait même englobé celle de Saint-Jean-Brévelay. Les traditions qui situent son siège primitif au village des Fontaines ou qui affirment la présence, dans le bourg, d'un établissement templier ou hospitalier demeurent sans fondement historique. Sous l'Ancien Régime, elle se partageait en plusieurs frairies dotées chacune d'une chapelle : le Bourg, la Trinité, Sainte Suzanne, le Bezo, Saint-Meen, les Fontaines. Le recteur prélevait la dîme à la 33^e gerbe sur toute l'étendue de son territoire. En 1864, le quartier de Saint-Meen fut détaché de Bignan pour former avec celui de Kerdroguen, en Saint-Jean-Brévelay, la paroisse puis la commune de Colpo.

La paroisse dans l'histoire

Du doyenné de Porhoet, la paroisse de Bignan relevait féodalement de la vicomté puis du duché de Rohan mais elle comportait d'importantes seigneuries vassales.

On parle même d'une vicomté de Bignan qui se serait fondue dans la seigneurie de Trébrimoel. Celle-ci fut acquise par les Kermeno, en 1627, mais le titre vicomtal se transmet aux familles de Molac, de La Chapelle et de Rosmadec.

Les barons de Lanvaux avaient d'importantes possessions en Bignan. Après la défaite de Geoffroy de Lanvaux, en 1272, ne survécurent

que la seigneurie de Beaulieu, héritée par Guillaume, son fils cadet, qui fit souche et se perpétua sur cette terre.

A partir du XV^e siècle, ce sont les Kermeno qui s'imposent à Bignan. A l'origine, ils ne possédaient qu'un petit fief en Moréac dont ils tirent leur nom. Ils prirent de l'importance en s'agrandissant de Kerguéhennec dont ils firent leur résidence au moins à partir de 1440. En 1627, ils achetèrent Trébrimoel, ce qui leur permit d'afficher leurs prééminences non seulement dans l'église de Bignan et la chapelle du cimetière, mais à Saint Allouestre, à Moustoirac, à Colpo, à Locminé. Alain de Kermeno s'intitulait seigneur de Kermeno, de Kerguéhennec, de Trébrimoel, du Garo (en Ploeren), de Lannouan (en Landévant). Conseiller au Parlement en 1587, il avait épousé en 1590, Louise de Rosmadec, la sœur de l'évêque de Vannes. C'est devant lui que comparut, à Kerguéhennec, Yvon Nicolazic, le voyant de Keranna. Il fut inhumé dans l'église de Bignan, le 18 décembre 1638.

Après cette ascension continue allait venir la décadence. Criblé de dettes, René, le petit-fils d'Alain, fut poursuivi par ses créanciers et contraint de vendre ses biens qui furent achetés par des banquiers parisiens, les Hogguer, et c'est Daniel Hogguer qui fit reconstruire par l'architecte Olivier Delourme le château de Kerguéhennec. Eux aussi connurent une déconfiture et durent céder leurs droits, en 1732, à Guy-Auguste, cadet de la famille des Rohan-Chabot.

Après la Révolution, le domaine parvint au comte de Janzé puis au comte Paul-Henri Lanjuinais, petit-fils du député de la Convention, lui-même député de la circonscription de Pontivy de 1881 à 1914. Il était également conseiller général de Saint-Jean-Brévelay et maire de Bignan où il mourut, le 2 février 1916. Depuis 1972, la propriété appartient au département.

Parmi les recteurs de Bignan, plusieurs se sont illustrés. A la fin du XV^e siècle, selon l'inscription du reliquaire de N.D des Fontaines, Jehan Tresvaulx s'était rendu célèbre par sa doctrine dans toute la Bretagne.

Au nombre de ses bénéficiaires, dans la première moitié du XVI^e siècle, Jean Danielo, chanoine et archidiacre de Vannes et prélat romain, comptait la paroisse de Bignan. C'était un bâtisseur et il fit construire à ses frais notamment la chapelle du Saint-Sacrement à la cathédrale de Vannes.



*Comparution d'Yvon Nicolazic devant
Mgr de Rosmadec à Kerguehennec
(1625)
Vitrail de l'église.*



*Pierre Noury (1743-1804),
recteur de Bignan (1771-1802)*

A la fin de l'Ancien Régime, Pierre Noury était réputé pour ses compétences architecturales. On lui attribue les dessins des clochers de Naizin et de Pluvigner et celui du porche nord de Carnac. Il entreprit aussi de rebâtir l'église de Bignan. Mais ces tâches ne le détournèrent pas de son ministère. Il avait commencé de réunir de pieuses tertulaires dans l'intention de leur confier l'instruction de la jeunesse et le soin des malades. La Révolution ne lui permit pas de mener à bien ses projets et, quand il revint de son exil d'Espagne, en 1801, il fut, peu après, nommé curé de la cathédrale de Vannes et mourut, le 25 juillet 1804. Il était aussi l'auteur de cantiques bretons dont le plus connu est le Noël : "Peh trous zou ar en doar" et de livres de spiritualité qui ont été publiés après sa mort.

Recteur de Bignan de 1899 à 1906, l'abbé Jérôme Buléon étendait son influence bien au-delà de sa paroisse. C'est à cette époque qu'il a

lancé les congrès marials bretons dont le premier se réunit à Josselin en 1904 et le dernier à Saint-Anne d'Auray en 1933. A Bignan, il a composé "*Histoer Santel*" une histoire sainte en breton qui a connu un large succès et il a encouragé et soutenu le poète et dramaturge breton Job Le Bayon, qui fut son vicaire. Rien ne lui était étranger. Non content d'embellir l'église de Bignan, il a restauré et remis en valeur les nombreuses croix de la paroisse.

L'ancienne église

Le chanceau ruiné en 1579

L'ancienne église de Bignan nous est relativement bien connue en raison de la chute de son clocher, survenue le 2 février 1579, et qui avait entraîné la ruine du chœur et d'une chapelle privative située du côté du midi. En dépit des injonctions faites par l'évêque aux fabriques, en 1599 et en 1600, d'avoir à "réparer leur église tant dedans que dehors", sa restauration n'interviendra qu'à partir de 1629, soit un demi-siècle après l'accident. Jusque-là, on s'était borné à parer au plus pressé. Les piliers du carré du transept avaient été consolidés et l'arcade du côté de l'ancien chœur murée, en ménageant un jour à sa partie supérieure. Devant cette cloison on avait disposé un simple autel de bois et au-dessus deux armoires pour contenir le Saint Sacrement et les saintes huiles. L'endroit était si incommode et si obscur qu'il fallait y allumer de la chandelle en plein jour. Vers 1600, les paroissiens firent bâtir un clocher "en un coin du pignon de la nef où se trouvait l'entrée principale."

En 1613, quand il fut question de rebâtir la partie haute de l'église qu'on appelait le chanceau, Alain de Kermeno, seigneur de Kerguennec prit la précaution de diligenter une enquête administrative pour établir les droits honorifiques qu'il possédait dans l'église. Avant le début des travaux, de son côté, Artus de Cahideuc, garde-naturel de son fils Sébastien, sieur de Beaulieu, demanda, en 1628, au présidial de Vannes de descendre sur les lieux pour constater les siens et s'opposer aux prétentions de Kermeno. Ces deux procès-verbaux nous ont valu une minutieuse description de l'église, faite avec le concours d'experts.

Il en ressort que le clocher qui s'était écroulé, se trouvait "posé sur les quatre voûtes (arcades) qui étaient entre les chapelles de Kermeno

et de Tréhardet, autrement dit sur le carré du transept, la chapelle de Kermeno formant l'aile du midi et celle de Tréhardet l'aile du nord.

Au-delà du transept, le chanceau était complètement ruiné. Il dessinait un carré d'environ vingt pieds de côté. Ce qui restait des murs couleuvrés ne s'élevait guère plus qu'à hauteur d'homme. Dans le pignon, on distinguait l'ouverture de la fenêtre, large de trois pieds et demi entre ses jambages de pierre de taille. Au-dessous le maître-autel s'était à peu près maintenu avec sa table écomée d'environ un pied du côté de l'épître.

De ce même côté, une chapelle de dix pieds de long et quinze de large communiquait avec le chanceau par une arcade dont on distinguait encore la base des piliers. Deux fenêtres l'éclairaient, l'une à l'est, l'autre au midi. Ici, l'autel avait davantage souffert. La chapelle ouvrait directement sur le cimetière par une porte dont on voyait encore la trace. Elle appartenait à la maison de Beaulieu, et Artus de Cahideuc exhiba deux pierres armoriées d'un écu à trois fasces avec un lambel à trois pendants qui était la marque des juveigneurs de Lanvaux.

Au-delà subsistait un pan de maçonnerie en pierre de taille où s'ouvrait une porte haute de cinq pieds et large de deux et demi, par laquelle on parvenait à une allée située entre cette chapelle et celle de Kermeno.

Demeurée en son état, la nef mesurait 72 pieds de longueur et 45 de largeur, en y comprenant les deux ailes du transept qui se trouvaient donc - et Cahideuc le soulignait fortement - hors du chanceau.

Par ailleurs, on sait qu'il y avait dans la nef, sans pouvoir les situer, au moins trois autels : celui de Notre-Dame où se desservait une chapellenie de Beaulieu et qui devait occuper une chapelle à part puisqu'elle s'ouvrait par une arcade, un autre de sainte Barbe près duquel furent inhumés dom Guy Branchu, en 1557, et dom Jean Jehanno, en 1588, le troisième de saint Yves signalé à l'occasion de l'inhumation, en 1616, de messire Pierre Pépion, recteur de Bignan.

Jusque là, les deux procès verbaux concordent. Là où ils divergent, c'est au sujet des prééminences. Alain de Kermeno prétendait à un droit de patronat sur le chanceau. Les archives de Kerguennec conservent, en effet, un acte prônal du 16 juin 1493, en vertu duquel, il avait obtenu du recteur Jehan Tresvault, des fabriques Jehan Loric et Eon Le Corf et des paroissiens nommément désignés au nombre de 176 formant "la plus saine et maire (majeure) partie" de la paroisse.

moyennant une rente de quarante sols, les droits d'enfeu dans tout le chanceau, droits prohibitifs, puisqu'il était fait défense à quiconque d'autre d'y inhumér. Toutefois les tombes ne devaient pas apparaître hors de la terre de plus de quatre ou cinq doigts et laisser place aux coffres qui s'y trouvaient pour la garde des ornements et des objets servant au culte. La même assemblée lui consentait la construction d'une chapelle "en manière de demi-croisée en l'endroit dudit chanceau du côté de l'évangile, faisant ainsi pendant à celle de Beaulieu. Il ne semble pas qu'elle ait jamais été construite puisqu'on n'en trouve pas trace dans les procès-verbaux.

Pour appuyer ses prétentions, Alain de Kermeno avait convoqué de nombreux témoins, prêtres et laïcs. Tous affirmèrent ses droits : les armes écartelées "*de gueules à trois mâcles d'argent*" qui est de Kermeno, et "*d'argent à deux fasces de sable*", qui est du Garo, figuraient à la maîtresse vitre, sous celles de Trébrimoel appartenant au baron de Molac. On les voyait, en outre, sur les bois de charpente et au lutrin (jubé) qui occupait l'arcade du transept. Devant le maître-autel se trouvait une "tombe de pierre verte" (granit) et les témoins déclaraient unanimement y avoir vu inhumér : en 1583, Louise de Kermeno, mère d'Alain; en 1590, Prégent de Kermeno, frère aîné d'Alain, victime des troubles de la Ligue, Vincente de Kermeno, dame douairière de Beaulieu et sœur d'Alain, plusieurs domestiques de la maison, Guyonne de Keraudren, veuve de Jean de Kermeno, mère aïeule d'Alain, qui décéda dans sa maison de Lannouan en Landévant. Ils avaient vu aussi "souventes fois défunt messire René de Kermeno et ladite Louise de Kermeno, vivants sieur et dame du Garo, se mettre à ouïr la messe et service divin en leur banc et escabeau qui estoient dans ledit chanceau."

En 1520, Jehan de Fresnay, sieur du Quenhoet avait fait objection à la pose des armoiries de Kermeno dans la grande vitre du transept, en se prétendant l'un des supérieurs du fief de Bignan mais il transigea moyennant trente écus d'or.

Artus de Cahideuc qui se boma, en 1613 à faire reconnaître les droits de sa femme sur la chapelle du côté de l'épître, en vint, en 1628, à contester les prééminences des Kermeno dans le chanceau. Il affirmait que " depuis peu d'années Olivier de Lanvaux, seigneur de Beaulieu, et sa fille y furent enterrés, advint le grand autel, ledit chanceau ayant toujours été commun à tous les paroissiens qui étaient indif-

féremment et librement enterrés en tous endroits d'iceluy, fors dans le marchepied du grand autel qui a toujours été réservé aux prêtres."

Il estimait, en outre, les paroissiens responsables de la ruine de la chapelle de Beaulieu, par manque d'entretien du clocher. Il leur appartenait de remettre les lieux en leur état ancien.

Si précis que soient ces renseignements, il reste difficile d'assigner une date à cette ancienne église. Les signes dont parle le recteur Noury, en 1787, qui la faisait regarder comme ayant appartenu aux Templiers tendraient à faire croire à une construction romane. C'était peut-être le cas du carré du transept mais le chœur avec son chevet droit ne devait pas remonter au delà du XV^e siècle.

Sa reconstruction en 1629

C'est Alain de Kermeno qui entreprit la reconstruction du chanceau ruiné. Le 8 février 1629, il conclut avec les maîtres-maçons Jean Le Sourt de Guéhenno et Pierre Quenderf, un marché pour le rebâtir sur les vieux fondements "sauf le pignon qui sera avancé de l'épaisseur du mur." Le prix convenu était de 160 livres en argent plus une perrée de seigle payables en trois termes. Les maçons étaient autorisés à utiliser les pierres "de la chapelle étant située au proche de la maison de Tréhardet et autres pierres qui se trouvent aux environs de ladite maison." Les travaux devaient être terminés pour le 12 octobre. Il ne marchèrent sans doute pas aussi vite que prévu car le "renable" c'est à dire la réception de l'œuvre n'intervint que le 15 juillet 1631.

Les deux costières "garnies et doublées de pierre de taille mesuraient 28 pieds de long. Dans celle du nord, on avait ménagé deux fenêtres : "une grande de taille, voûtée et appareillée par le dedans et carrée par le dehors" et une autre "toute carrée et aussi appareillée pour donner le jour derrière le grand autel." Dans le triangle du pignon s'ouvrait "une grande fenêtre ronde en forme d'"O" et au sommet se dressait une croix. Au midi, la porte en pierre de taille avait été refaite, l'arcade de l'ancienne chapelle de Beaulieu maçonnée, pour recevoir la sablière mais les piles latérales furent remontées en vue d'une éventuelle reconstruction. De ce même côté, une fenêtre à pignonnet surmontait la longère.

La charpente à deux fermes était l'œuvre d'Yves Ollivier de Kerfol en Saint-Allouestre et la couverture celle de Sylvestre de Quemper, de-

meurant à Guenestre en Saint-Allouestre également. Toutes les fenêtres étaient vitrées de carrées avec, au dehors, des treillis et même des grilles de fer. Tout le dedans était blanchi à la chaux.

Dans l'arcade du transept, une clôture de balustres à deux portes séparait le chœur de la nef. Etabli sur un emmarchement de trois degrés, le maître-autel s'entourait d'une carrée de bois. A ses extrémités, deux clôtures de bois rejoignaient le pignon dont il était éloigné et deux portes donnaient accès à cet espace.

"Au devant et advis le grand autel, poursuit le renable, il y a un tabernacle fait de menuiserie, peint et doré, pour mettre le Saint Sacrement, au haut duquel il y a une Résurrection de Notre Seigneur et, au derrière, un tableau où est la Conversion de saint Paul d'un côté, de peinture plate, et de l'autre costé l'imaige de Notre Seigneur et saint Pierre et saint Jean, le tout enchassé et une carrée aussi faite en menuiserie avec colonnes et gradins et, au haut, un écusson, ledict tableau se couvrant de deux rideaux de serge verte qui se tire sur iceluy." La définition, qui n'est pas d'une parfaite clarté, laisse deviner une sorte de retable.

En conclusion, il nous est précisé : "Le tout de ce que dessus ledict seigneur (de Kermeno) a dict avoir fait faire et fourny à ses propres frais." Il se comportait donc bien comme le patron du chanceau et, en conséquence, ses armes et celles de Madame figuraient en divers endroits tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et il disposait, dans le chœur, d'une pierre tombale et de deux grands bancs à accoudoirs.

Lors de sa visite épiscopale, en 1633, l'évêque put constater le travail accompli par son beau-frère Alain de Kermeno. Celui-ci ne tarda pas à mourir et fut inhumé, le 26 juillet 1637, dans la tombe du chanceau. Le 15 septembre de la même année, on y déposa le cœur de René de Kermeno, dont le corps reposait dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois à Paris.

A cette occasion, Louise de Rosmadec, dame de Kermeno et du Garo, passa un marché avec Yves le Breton de Pontivy pour peindre les litres funéraires de l'église et les 34 écussons qu'elles comportaient au dehors et les 30 par le dedans.

Peu après, elle chargea le même peintre d'enduire le lambris du chanceau d'huile brun rouge semée de fleurs de lys et d'hermines en blanc avec "au haut et au milieu dudit lambris un écu aux armes de

Kermeno et de peindre aussi les petits écussons entaillés dans les sablières et les entrails. Il ne pouvait plus échapper à personne que les Kermeno étaient les fondateurs de l'église de Bignan.

Louise de Rosmadec ne survécut que de peu à son mari et fut inhumée dans la tombe seigneuriale, le 18 décembre 1638.

La chapelle de Beaulieu fut réédifiée peu après puisqu'il est bien spécifié que, le 9 octobre 1658, fut enterré dans sa chapelle "attachée au chœur de l'église paroissiale" le corps de messire Pierre de La Chesnaye, seigneur de Quistinic, des Timbriex et de Beaulieu.

Les derniers apports de l'Ancien Régime

A partir du milieu du XVII^e siècle, les renseignements sur l'église se font plus rares. Le 2 juillet 1648, y fut établie la confrérie du Très Saint Rosaire, à la diligence du recteur Guillaume Douart. Une chapelle lui fut attribuée dont on sait qu'il fallut, en 1765, réparer la vitre. Elle se trouvait sans doute au sud car on précise qu'en 1763 Roland-Nicolas Segaud fut inhumé dans le cimetière, près du pignon du Rosaire. En 1749, on avait introduit dans le baptistère un tableau du baptême de Jésus par saint Jean.

Sous le poids de la croix du sommet, la pointe du clocher s'inclinait dangereusement et faisait craindre une chute prochaine. En 1764, le général de la paroisse chargea son trésorier de réparer la couverture de l'église et de remplacer la croix par une autre plus légère.

Le mobilier n'était pas négligé. Le trésorier fit fabriquer, en 1742, un aigle pour le chœur, refondre le ciboire en 1767 et remplacer le bénitier de vermeil par un grand bénitier portatif en argent.

Ce qui donna le plus de souci à la paroisse, ce furent les cloches qu'il fallut refondre à plusieurs reprises. En 1678, du temps du recteur Le Queux, on descendit une cloche fendue depuis plusieurs mois et elle fut refaite par le sieur Ollivier de la Barre, maître-fondeur à Vannes. Les parrain et marraine furent Louis-René de Kermeno et Marie-Claude Le Clerc de Coursel, représentés par le sénéchal et la femme du procureur fiscal de la juridiction. Semblable opération recommença, en 1695, avec la grosse cloche parrainée par Jacques de Guervasic de Malestroit, seigneur de Quenhoet et Guillemette Daen, Jacques-Guillaume de la Touche, seigneur de Beaulieu et Olive de la Haye, dame de Quenhoet. En 1698, ce sera le

tour de la troisième cloche nommée par Claude de Serent, seigneur-marquis de Kerfily, Hélène-Monique de Langle, dame-comtesse de la Boulaye, Jacques de Langle son mari et Sylvie Le Moine, dame de Kerfily. Ces deux cloches portaient aussi les noms du recteur Jean Le Queux et du fondeur Etienne Le Beurrier.

Le 15 août 1749, nouvelle cérémonie pour la bénédiction de quatre cloches, les trois de l'église et une petite pour la chapelle Saint-Blaise. Leur refonte avait coûté 2865 livres dont 600 avaient été versées par différents particuliers, notamment Guy-Auguste Rohan-Chabot, seigneur de la paroisse, et Thomasse de la Pierre, parrain et marraine de la grosse cloche, qui donnèrent respectivement 60 et 24 livres.

Depuis, sans doute, les Hogguer, qui étaient protestants, la charge de l'entretien du chœur de l'église était revenue au recteur et, à la mort du recteur Tanguy, en 1770, le général demanda une expertise des réparations à y exécuter. Son successeur, Pierre Noury conclut un arrangement avec les fabriques mais il avait le projet plus ambitieux de reconstruire l'église toute entière qui, selon ses dires, tombait de vétusté.

La reconstruction de l'église

Compétent en architecture, et déjà auteur de plusieurs édifices importants, Pierre Noury ne pouvait laisser à d'autres le soin de dessiner le plan d'une nouvelle église. Le projet qu'il conçut était grandiose puisqu'elle devait mesurer 70 mètres de longueur, 30 mètres de largeur et son clocher s'élèverait à 70 mètres.

L'édification de la nef

Le recteur de Pluméliau, Yves Le Mercier bénit la première pierre, le 19 août 1787. Au bout de deux ans, les ressources réunies par la paroisse se trouvaient épuisées et elle songeait à vendre un certain nombre de pièces d'argenterie plus ou moins hors d'usage : une lampe de sanctuaire, de vieilles croix de procession, deux crucifix, deux bénitiers, deux calices, un petit ciboire, des burettes avec leur plat. Mais le pays se trouvait déjà engagé dans le mouvement révolutionnaire et les autorités administratives contrôlaient de plus en plus le temporel des églises. En septembre 1790, des commissaires du district de Josselin vinrent examiner le chantier. Ils constatèrent que, si la sacristie pouvait déjà servir, le chœur n'était pas couvert et les murs de la nef n'atteignaient que la hauteur des fenêtres.

La municipalité et les notables demandaient, pour terminer au plus tôt l'ouvrage, le remboursement d'un constitut de 2 400 cents francs placés sur le Clergé de France et l'attribution d'une somme de 20.000 francs sur les fonds publics. De son côté, le recteur insistait auprès du département : " les paroissiens, dont le nombre est considérable, sont continuellement exposés à toutes les injures de l'air et des saisons et, par une suite inévitable, à beaucoup d'inconvénients et de maladies même graves... La sacristie n'est qu'un réduit étroit pour y mettre à couvert le célébrant et le clergé et dès lors il est impossible de faire le service divin d'une manière décente et qui en fasse sentir la majesté au peuple."

Sensible à ces arguments, le district autorisa la vente de l'argenterie et permit d'employer aux travaux de l'église les deniers appartenant à la fabrique et de prendre des avances sur les intérêts du constitut, voire d'en aliéner le capital.

On ne sait dans quelle mesure la paroisse put bénéficier de ces facilités car les décrets de l'Assemblée sur la nationalisation des biens d'Eglise, l'application de la constitution civile du clergé et le serment constitutionnel devenaient effectifs au moment où, le 11 janvier 1791, le département accorda à la municipalité d'envoyer son argenterie au change à Vannes. De toutes manières les travaux de l'église se trouveront interrompus, en octobre 1792, avec l'exil en Espagne du recteur Pierre Noury qui avait refusé de prêter le serment constitutionnel.

Quant il en revint, le 21 décembre 1801, l'église demeurait inachevée et de surcroît éprouvée, aussi bien par les intempéries que par les événements révolutionnaires. Lui-même n'eut guère le loisir de s'en occuper puisqu'il fut nommé, quelques mois plus tard, curé de la cathédrale de Vannes.

C'est à son neveu et successeur, M. Largouet, qu'il reviendra d'y pourvoir. Pour commencer, il demanda à ses paroissiens d'apporter de la paille pour boucher les fenêtres demeurées béantes. En 1808, il signalait au préfet que "l'intérieur de l'église était sans autels, sans balustres, sans chaire-à-prêcher, sans plafond ni lambris, sans pavé à l'exception de la moitié à peu près, manquant de douze fenêtres, sans confessionnaux valables, les murs nus, point de statues" et il estimait à 60.000 francs, la somme nécessaire pour terminer l'église et la meubler.

Il s'en occupait de son mieux avec le concours de ses paroissiens : en 1807, on avait bénit de nouvelles cloches ; en 1810, on travaillait au

lambris de la voûte du chœur, aux corniches et au pavement qui ne sera terminé qu'en 1811 ; le 31 mars 1811, fut adjugé au menuisier Pierre Pelletier du Bezo, la pose du lambris dans le transept ; le tour de la nef ne vint sans doute que plus tard. Son successeur, Yves-Marie Coeffic fit construire, en 1823, le baldaquin qui fait encore l'ornement du chœur.

L'érection de la tour

Restait la tour qui avait été prévue monumentale dans les plans de M. Noury. L'entreprise commença tardivement, en 1824. Deux ans plus tard, le maire M. de Brossard rendait compte au préfet, le comte de Chazelles, que la maçonnerie, "enrichie de corniches artistement taillées, soutenue par des colonnades" s'élevait déjà à la hauteur de 27 mètres et que la dépense se montait à 12 000 francs. Jusque là, le recteur et les pa-



*Le retour d'exil de M. Noury, recteur de Bignan (Noël 1801)
Vitrail de l'église.*



*L'église :
le baldaquin de l'autel*

roissiens avaient couvert les frais mais ils se trouvaient dans l'incapacité de terminer cette vaste entreprise. Invoquant "les sacrifices consentis par eux pour la cause sacrée de la défense du trône et du maintien de la religion", il sollicitait un secours du gouvernement "comme un nouveau bienfait du monarque dont de nombreux témoignages signalent l'amour qu'il porte à son peuple." En réponse à ce chaleureux plaidoyer, le maire reçut en tout et pour tout la somme dérisoire de 500 francs.

Cependant les travaux se poursuivirent et, de 1824 à 1834, la fabrique ne dépensa pas moins de 34 000 francs. Le 11 avril 1829, les cloches avaient pu être montées dans la tour.

Le chantier marqua un long temps de répit et ne sera ranimé qu'en 1854 sous la direction de M. Perrochaux, architecte de la ville de Ploermel. Le maire introduisit une nouvelle demande de secours auprès du gouvernement. Le devis se montait à 25 000 francs; la paroisse se proposait de fournir 17 000 francs et le maire sollicitait la différence. Le projet fut soumis pour examen à M. Charier, l'architecte diocésain, dont nous ne connaissons pas le rapport mais il dut être sévère, à en juger par la réponse ministérielle : "Il résulte du compte qui m'a été rendu de cette affaire qu'on ne saurait voir qu'avec regret le déplorable emploi qu'a fait cette commune de ses importantes ressources en les faisant servir à élever un édifice aussi défectueux à tous égards que l'église dont elle produit les plans et que l'administration ne saurait contribuer à l'achèvement d'une pareille œuvre."

Laissée à elle-même, la commune obtint du préfet, le 24 septembre 1857, de s'imposer une contribution extraordinaire de 10 000 francs pour l'achèvement de la tour de l'église. A l'occasion du voyage de l'Empereur, en 1858, le curé Le Diraison se borna à demander un secours pour le remplacement de la cloche principale mais cela même lui fut refusé. En 1861, l'architecte Perrochaux en était encore à réclamer ses honoraires.

On avait donc finalement réussi à terminer cette tour mais par une flèche de charpente, haute de 25 mètres. La fabrique et la commune n'en n'avait cependant pas fini avec leurs déconvenues. Le 1er janvier 1877, vers 5 heures 1/2 du matin, sous la violence du vent, la flèche s'écroula sur le bas côté nord, y causant de graves dégâts. La toiture et le lambris avaient été enfoncés, une fenêtre renversée, un confessionnal broyé sous les décombres. Le sinistre était évalué à 35 000 francs.

Délégué sur les lieux, M. Maigné, l'architecte du département estima que le plus urgent était de mettre l'église hors d'eau et, pour cela, de reconstruire les parties du mur démolies, de changer les pièces de charpente détériorées, de refaire les parties de couverture et de voûtes d'arêtes en bois, de restaurer les corniches extérieures plus ou moins endommagées et de couvrir le vide laissé dans le haut du clocher, en remettant à plus tard la restauration de la flèche. Il préconisait de confier au recteur et à la fabrique la direction des travaux qui seraient exécutés par des artisans locaux.

Le curé pensait que la fabrique pouvait prétendre à une aide provenant des secours accordés par le gouvernement aux victimes de l'ouragan. En dépit de l'appui de M. de Cadoudal, il essuya un nouveau refus. Décidément la paroisse de Bignan ne jouissait pas de la faveur des autorités.

Les ultimes travaux

A son arrivée à Bignan, le curé Jérôme Buléon se montra peu satisfait de l'état dans lequel se trouvait l'église. Elle présentait, affirmait-il, un aspect minable : lambris vermoulus, murs salpêtrés, corniches menaçant ruine, bancs rapiécés, chapelle du transept sans ornements, grande fenêtre à carreaux déversant une lumière crue, tour décoronnée de sa flèche et qui ressemblait plutôt à un donjon.

Sans plus attendre, il se décida à parfaire l'œuvre de l'abbé Noury et de ses successeurs. Il fit appel à l'abbé Brisacier de Tours pour la construction d'une voûte en briques. Le Conseil de fabrique et le Conseil Municipal donnèrent d'autant plus volontiers leur accord que le curé se chargeait de la totalité de la dépense évaluée à 40 000 francs. Il comptait pour cela sur la générosité et aussi sur l'amour propre de ses paroissiens. Le comte Lanjuinais promettait 16 000 francs. "Humiliés, écrit le curé, de trouver chez eux une église délabrée alors que celles de Saint-Allouestre et de Colpo étaient propres et bien omées et que les voisins de Plumelec avaient pu dépenser 150 000 francs pour construire une cathédrale au point de faire croire qu'ils voulaient avoir chez eux le chef lieu du canton et la résidence du curé-doyen", les paroissiens de Bignan répondirent généreusement. Une première souscription rapporta 13 000 francs et on pourrait compléter les 20 000 avec une seconde. La commune obtint du Conseil général une subvention de 2 000 francs.

L'entreprise Bernard de Pluneret construisit la voûte en briques, consolida les corniches, recrépita les murs, orna le sanctuaire de pilastres à ressauts. De cette campagne datent aussi les tribunes et le décor de bois verni du transept. La physionomie intérieure de l'église se trouvait complètement renouvelée.

Mais il était dit que l'église de Bignan, dont la construction avait traîné durant plusieurs décennies, sur des plans peut-être défectueux et sans contrôle suffisant, qui de surcroît venait de recevoir la surcharge d'une voûte en brique, ne cesserait pas de donner des inquiétudes.

Si la réfection périodique des toitures va de soi, il n'en est pas de même du bâtiment. En 1926, l'architecte Caubert constata un tassement des fondations et un écartement des murs qui entraînait des lézardes dans la voûte et faisaient craindre un accident. Il fallut y remédier en consolidant la charpente et en introduisant des tirants métalliques. De nouveau, en 1938, le clocher menaçait de s'écrouler. De nombreuses crevasses se manifestaient de tous les côtés et des pierres broyées étaient tombées dans la chapelle baptismale. Commencées le 18 septembre, les réparations furent interrompues, une première fois par la mobilisation partielle, puis par les grands froids de l'hiver et ne se terminèrent que le dimanche de la Passion de l'année 1939.

Le mobilier et les cloches

Le mobilier de l'église ne cessait de s'enrichir grâce à de généreux donateurs. En 1881, le comte et la comtesse Lanjuinais offrirent "un tableau représentant la Sainte Vierge portant sur son bras l'Enfant Jésus", tableau qui fut placé au-dessus de l'autel de la chapelle latérale nord dédiée au Rosaire. Pour lui faire pendant, dans la chapelle Saint Joseph, l'abbé Guillemot, en souvenir de son ordination, fit don, en 1886, du tableau de la mort de Saint Joseph.

Dans les dernières années du siècle vinrent successivement peupler l'église les statues de saint Yves, de saint Antoine de Padoue, de saint Christophe, celle-ci offerte par la comtesse Lanjuinais pour avoir échappé à l'incendie du Bazar de la Charité, à Paris, de sainte Anne en remplacement de l'ancienne cédée au Musée de Sainte-Anne d'Auray, enfin du Sacré-Cœur. Toute cette statuaire en plâtre faisait l'admiration du curé et de ses paroissiens. Les statues du chemin de croix furent renouvelées en 1906.



*Le chevet de l'église
et la sacristie*

Le curé Buléon, qui vénérât Pierre Noury, voulut lui donner une sépulture plus digne à l'intérieur de l'église. Jusque là ses restes reposaient dans le cimetière où il avait demandé d'être enterré devant le portail de l'église. La translation se fit le 22 décembre 1905 et ils furent placés sous un sarcophage de granit bleu. Mr Buléon se mit aussi en relation, avec le sculpteur nantais

Vallet pour réaliser une chaire à prêcher en bois omée de bas-reliefs mais elle ne sera placée qu'en 1911, après son départ.

Jugée trop encombrante, elle a disparu depuis 1967. C'était l'époque où la nouvelle liturgie entraînait des modifications dans l'aménagement des églises. A Bignan, en 1972, l'orgue fut placé dans la chapelle du Rosaire et un nouvel autel de granit monté à l'avant du chœur en utilisant les pierres du soubassement de l'ancienne chaire. La table rectangulaire, tirée des carrières de Kerdel avait été taillée par M. Jouannic et reçut sa consécration, le 2 juillet 1972. Les vitraux posés en 1933 ont été rafraîchis en 1975.

Les cloches continuaient de bénéficier d'un régime de faveur. Dès 1807, on avait remplacé celles qui avaient été réquisitionnées par les gouvernements révolutionnaires. Le 10 mai 1864, on bénit deux nouvelles cloches et, vingt ans plus tard, un carillon de trois cloches fournies par l'atelier Havard de Villedieu-les-Poêles. Devenue muette, la deuxième fut refondue et sonna de nouveau, le 20 décembre 1959.

On peut mesurer tout l'intérêt que le clergé et toute la population de Bignan porta à son église pour la reconstruire, l'embellir, l'entretenir.

L'église d'aujourd'hui

L'église de Bignan tranche sur les autres églises du Morbihan moins par son bel appareil en granit clair tiré des carrières du pays que par son style et ses ornements du XVIII^e siècle. Elle se compose d'une tour massive incorporée au vaisseau principal, d'un haut transept, d'un chœur terminé en hémicycle et, en prolongement, d'une sacristie au dessin chantourné

Son architecture

Carrée, majestueuse, la tour s'élève en trois étages. Au bas, de hauts pilastres toscans jumelés encadrent la porte à linteau droit. Ils supportent un large entablement et un vigoureux fronton triangulaire dont le tympan est percé d'un oculus. A la place de la frise s'étale, en grosses capitales, l'inscription : REVOU MELET JESUS-KRIST - Loué soit Jésus-Christ. Elle surplombe une plaque de marbre noir qui proclame : EIT GLOER EN EUTRU DOUE LABOUR ER GRECHENION A VIGNEN - A la gloire de Dieu, œuvre des chrétiens de Bignan.

Plus sobre, le second étage n'accuse de relief que grâce aux pilastres ioniques qui l'ornent et à l'épaisse corniche qui le couronne. Côté ouest, le cadran de l'horloge se détache sur le nu du mur. Toutefois, au nord et au sud, une fenêtre s'aligne sur celles de la nef principale.

Des contreforts saillants cantonnent la chambre des cloches, donnant à la tour cet aspect de donjon que lui reprochait le curé Buléon. Sur chacune de ses faces s'ouvre une baie rectangulaire coiffée d'un fronton. Quatre petits pinacles carrés que relie des grilles métalliques masquent presque complètement la pyramide d'ardoise qui porte la croix.

En retrait de la tour, la façade s'élargit à la faveur de deux petites chapelles qui correspondent aux bas côtés. Elles présentent, à l'ouest, une porte rectangulaire dominée par une niche avec les statues toutes blanches de saint Pierre et de saint Paul.

La nef s'étend sur trois travées, nettement accusées dans les collatéraux par des contreforts plats entre lesquels s'insèrent des fenêtres en arc segmentaire. Au midi, dans deux d'entre elles, s'ouvrent en outre des portes dont une est coiffée d'un fronton triangulaire. Une épaisse corniche relie les fenêtres et son cordon supérieur les enveloppe en

mordant sur la toiture des bas-côtés. Au dessus, les baies qui éclairent directement la nef centrale prennent la forme de lucarnes cintrées, accostées d'ailerons.

Contrastant avec ce qui peut paraître comme une surcharge, les ailes du transept n'offrent, sous leur lucarne, que des surfaces nues à peine accidentées par un léger bandeau et l'esquisse de pilastres aux angles. Sous la fenêtre du midi, on aperçoit un écu écartelé : *au 1 et 4 à trois mâcles, au 2 et 3 fascé*, peut-être pour rappeler le souvenir des anciennes familles de Kermeno et de Lanvaux.

Le chœur en hémicycle paraît lui-même sévère s'il n'était pas flanqué, à un niveau inférieur, par des chapelles latérales et continué par une originale et harmonieuse sacristie. Dans celle-ci, les côtés s'incurvent de part et d'autre d'une section droite et elle se termine en demi-cercle, affirmant ainsi la prédilection du XVIII^e siècle pour les lignes en courbes et contre-courbes.

Saluée, lors de sa construction, comme un chef d'œuvre, l'église de Bignan a connu la défaveur quand le romantisme a orienté le goût vers les formes néo-gothiques. Mgr Joubiou, pourtant grand admirateur de M. Noury, n'hésitait pas à dire "qu'il s'était trompé comme ses contemporains et même l'illustre Fénelon" mais voulant se rattraper, il ajoutait : " J'ai vu l'église de Bignan et elle me paraît belle. Cependant la flèche est trop épaisse par rapport à la base". De flèche, il n'y en a plus et elle n'était que de charpente. Sans doute voulait-il parler de l'étage supérieur de la tour qui lui donne, en effet, un aspect massif. Les ouvertures chargent aussi un peu trop la nef. Du moins, cette église témoigne d'une certaine originalité et ce qu'on peut lui reprocher le plus, c'est son manque de solidité.



L'intérieur de l'église

Si l'architecture intérieure de l'église reste fidèle au projet de M. Noury, son aspect a cependant été modifié notamment par l'introduction d'une voûte en briques, et peut-être davantage encore par la suppression de l'enduit qui laisse désormais apparaître le réseau serré des moellons.

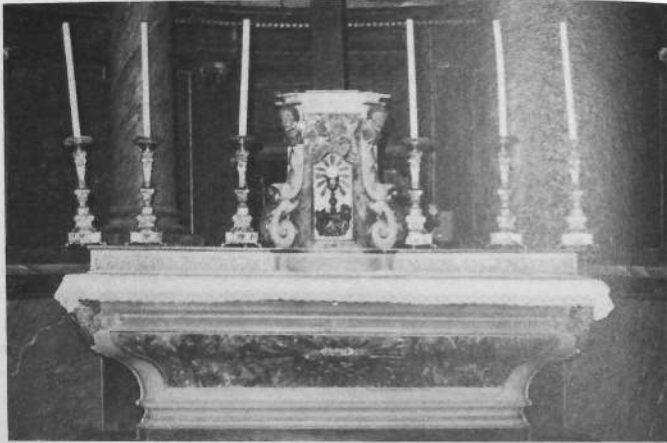
Les trois travées de la nef principale communiquent avec les bas-côtés beaucoup plus étroits par des arcades en plein cintre à clef sculptée. Celles-ci reposent sur des piles rectangulaires renforcées par des pilastres ioniques à dossier au-dessus desquels règne un volumineux entablement dont la corniche supérieure est particulièrement marquée. Le transept est large mais peu profond. Après une première travée droite flanquée de chapelles latérales, le chœur s'arrondit en une abside semi-circulaire. Une voûte d'arêtes sur doubleaux couvre aussi bien la nef principale que ses collatéraux. Dans le chœur, elle rayonne pour trouver appui sur les pilastres qui revêtent le mur.

Son mobilier

De part et d'autre de l'entrée du chœur surélevé de deux degrés et dallé de granit, s'adossent aux piliers les deux grandes statues en pierre blanche de saint Pierre et saint Paul, patrons de la paroisse et titulaires de l'église. Imposant, le nouvel autel en granit se compose d'un soubassement arrondi dans sa partie supérieure, d'un massif orné d'un long compartiment rectangulaire avec une frise d'oves, d'une table moulurée d'une bande et d'un cavet.

L'ancien autel en bois est demeuré à sa place, à demi entouré par le majestueux ciborium. Bien qu'il soit d'une forme très traditionnelle en tombeau galbé, il ne manque pas d'élégance. Sur sa face antérieure, au milieu d'un compartiment en faux marbre, se détache l'Agneau mystique entouré d'une gloire rayonnante et deux angelots habillent les angles supérieurs. Sur l'unique gradin, une tige ondule autour de motifs végétaux. Le grand tabernacle est somptueusement décoré, cantonné, à partir d'angelots, d'ailerons en volutes. Sur la porte apparaît un calice surmonté d'une hostie rayonnante et, au-dessus, s'étalent des grappes de raisin et des gerbes de blé. Sur les côtés figurent les monogrammes du Christ et de la Vierge.

Le ciborium en bois qui entoure l'autel superpose un haut soubassement, quatre colonnes corinthiennes et un entablement semi-circulaire d'où s'élancent quatre branches en courbe et contre-courbe pour suppor-



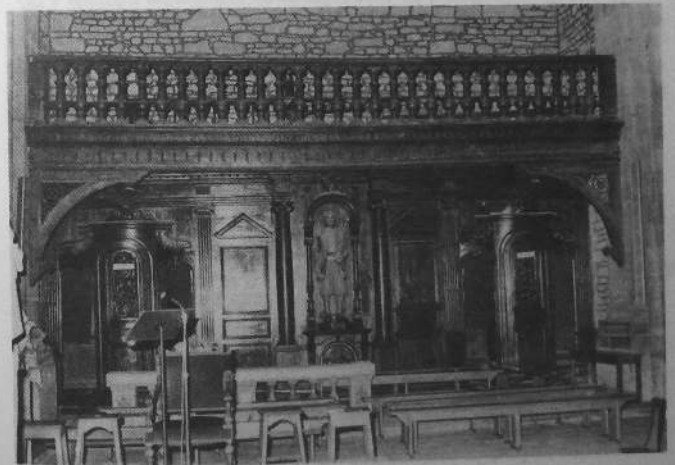
L'église : l'ancien autel

ter le motif terminal sculpté de la colombe du Saint-Esprit, d'un groupe d'angelots et d'un globe crucifère. Devant la courbe de l'entablement, un ange, en plein vol au sein d'une nuée de gloire, achève de donner à ce monument un caractère triomphaliste. Le Christ mourant sur la croix est venu s'intercaler entre les deux colonnes du fond et, sur le soubassement, on a posé les statuette en bois de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste. Un lambris compartimenté garnit la base du mur de l'abside.

La chapelle du nord contient désormais l'orgue, mais le vitrail de la Donation du Rosaire rappelle sa destination primitive. La verrière du midi représente la Fondation de la Congrégation des Filles de Jésus sous le patronage de saint Joseph. Dans cette chapelle on a maintenu un petit autel rectangulaire avec un tabernacle en bois sculpté d'un ciboire et un crucifix dont la croix est plus récente que le Christ. On y a placé aussi la fontaine baptismale en granit : son contour polygonal s'amortit vers le bas en une pyramide tronquée avant de reposer sur les deux assises d'un pied également polygonal. Elle contient une seconde cuve ovale en marbre rose. A l'entrée de la chapelle, un bas-relief en bois, provenant sans doute de la chaire démontée, représente deux personnages tournés vers les fidèles. Il sert de piédestal à une Vierge en bois doré qui soutient son Enfant de la main gauche et de l'autre arbore une tige de lys.

Une tribune à balustrade occupe toute la largeur de chacune des ailes du transept. Elle repose, en arrière, sur deux colonnes. Sous le plancher, un ensemble de boiseries recouvre toute la surface du mur : au milieu une fausse niche ; de part et d'autre, deux compartiments subdivisés en panneaux superposés, celui d'en haut, en forme de fronton ; aux extrémités, deux jolis confessionnaux entre des pilastres cannelés. Il est dommage qu'un vernis foncé assombrisse cette composition. Dans les niches, on voit, au nord, sainte Anne et la Vierge, au midi, saint Isidore, en paysan breton, armé de sa faucille et porteur d'une gerbe de blé. Les piédestaux sont sculptés de scènes en bas-relief ; pour saint Anne, une femme s'agenouille devant la statue de la basilique tandis que son enfant brandit une béquille ; au bas du saint Isidore, c'est un homme qui supplie à genoux et, derrière lui, sa femme tend les mains vers un enfant qui accourt vers elle, les bras ouverts. Tout ce décor provient, semble-t-il, comme la statue de saint Isidore, d'un atelier de Ploemeur.

A l'entrée des chapelles, on a placé les éléments de l'ancienne table de communion à balustrade de marbre. Sur l'entablement rehaussé d'un dé-



L'église : mobilier du transept méridional



Le tombeau de M. Noury

cor de mosaïques se lisent des inscriptions eucharistiques en breton : DIRAG OMB O MEN DOUE E HUES LAKEIT UN DAUL AVEIT REIN D'EMB BIUANS NERH HA SEKOUR. Devant nous, ô mon Dieu, vous avez dressé une table pour nous donner nourriture, force et réconfort. Et de l'autre côté : MA NE ZEBRET KET AG ER BARA E RER AMEN NE CHOMOU KET BUHE EN HOUS INAN. Si vous ne mangez du pain que l'on vous donne ici, la vie ne demeurera pas dans votre âme.

Dans le bas-côté nord de la nef, un enfeu en arc segmentaire, bordé de deux pilastres et surmonté d'un entablement, abrite le tombeau de M. Noury. Le sarcophage de granit est disposé en avant d'une tenture dominée par un chrisme et il porte sculpté en haut-relief, le gisant du recteur, les mains jointes, revêtu des ornements sacerdotaux. Ses pieds s'appuient à une bille de bois où se dessinent des motifs symboliques : le Sacré-Cœur couronné d'épines, le chapelet et deux oiseaux, allusion à la complainte de l'exilé :

Tourterelle, rossignol de nuit, avec le printemps
 Vous irez chanter à la porte de mes enfants;
 Ah! que ne puis-je voler aussi avec vous
 Et aller, par delà les mers, jusque chez eux, comme vous!

Sur la bordure de la pierre court l'inscription: BE EN EUTRU NOURY PERSON BEGNEN 1771-1802 - Tombeau de Monsieur Noury, recteur de Bignan, 1771-1802 et sur l'entablement : DALHET OL DOH ER FE DALHET DOH HOU LEZEN - Tenez tous à votre foi, tenez à votre loi.

Le vitrail au-dessus, placé par Laumonnier en 1906, représente le retour d'exil de M. Noury. Les autres vitraux de la nef, comme celui du Rosaire, ne datent que de 1933 et viennent de l'atelier Maumejean. Après celui de M. Noury se suivent la Messe au calvaire de Kervodigan sous la Révolution, et l'Interrogatoire de Nicolazic à Kerguéhennec, de l'autre côté : Sainte-Anne avec la Vierge, Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus et Sainte-Noyale. Les fenêtres supérieures ne comportent que des compositions non figuratives. Aux piliers, debout sur des socles, s'adossent les statues de saint Yves, de sainte Thérèse et l'Enfant Jésus, et de saint Christophe.

Une arcade ouvre sur le porche surmontée d'une tribune à balustrade. De part et d'autre de la tour sont aménagées deux petites chapelles. Derrière sa fermeture à fuseaux, celle du midi paraît négligée. Cependant on y aperçoit un élément de lambris orné de pilastres cannelés avec corniche à denticules. Dans la chapelle nord, le vitrail de saint Jean-Baptiste signale qu'elle a servi de baptistère. Maintenant elle est aménagée en oratoire de la Vierge, avec, sur le tabernacle de l'autel peint en faux marbre, une statue dorée de la Vierge à l'Enfant et, au devant, un prie-Dieu aux armes de Mgr Bécél qui fut évêque de Vannes.

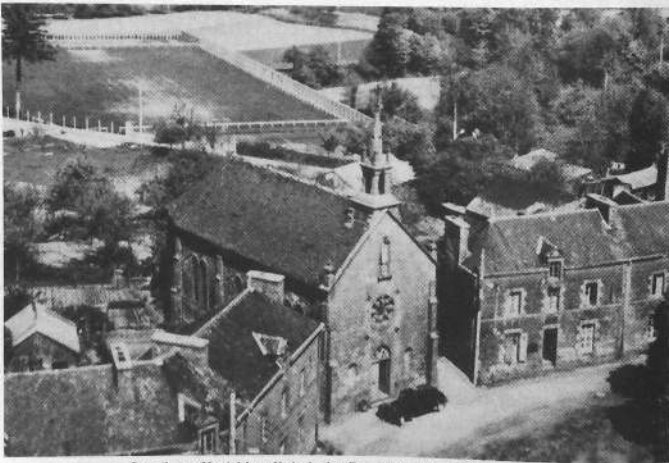
Les monuments religieux du bourg

A Bignan, comme ailleurs, le cimetière entourait l'église, s'étendant surtout vers le sud. Il contenait en outre une chapelle qui s'écroula, le 3 janvier 1873 et c'est sans doute cet accident qui décida de son transfert. En effet, dès cette même année fut établi le devis d'un nouveau cimetière implanté à la sortie du bourg, route de Saint-Jean-Brévelay. Le 22 septembre 1874, les travaux étaient terminés et on pouvait commencer d'y inhumer. Désaffecté, l'ancien fut déblayé en 1882. Pour isoler l'église de la circulation, on créa autour d'elle un chemin de ronde bordé d'un muret qui contient la surélévation du terrain. En 1902, une plantation de tilleuls lui assura un cadre de verdure, désormais agrémenté de massifs de fleurs.

Les chapelles de la Vierge

La chapelle du cimetière se trouve mentionnée dès 1407. Elle était dédiée à Notre-Dame mais on la disait aussi de Saint-Blaise parce que le seigneur de Trébrimoel y avait fondé une chapellenie de saint Blaise qui dura jusqu'à la Révolution. Après la vente de Trébrimoel aux Kermeno, elle demeura à la présentation des héritiers des anciens seigneurs, au titre de la vicomté de Bignan. Il semble que cette chapelle ait été grandement restaurée ou même reconstruite en 1830.

Au lendemain de sa ruine, en 1873, on envisagea d'abord de la rebâtir sur le même emplacement. C'est alors qu'intervint la question du transfert du cimetière, de l'élargissement de la route et de la place publique. Le curé et le Conseil de fabrique acceptèrent de transporter la chapelle à l'ouest de l'église, si l'on consentait à les indemniser des frais déjà engagés. Les travaux commencèrent en juillet 1873 et la nouvelle chapelle fut bénite, le 13 août 1874. Seule la fabrique avait pourvu à la dépense, grâce aux offrandes des paroissiens et notamment du comte Lanjuinais. En 1888, il offrit encore une statue de N-D de Lourdes qui fut placée dans la niche au-dessus du portail. Une tempête, en 1894, ébranla le clocher de charpente qui fut remplacé par un autre



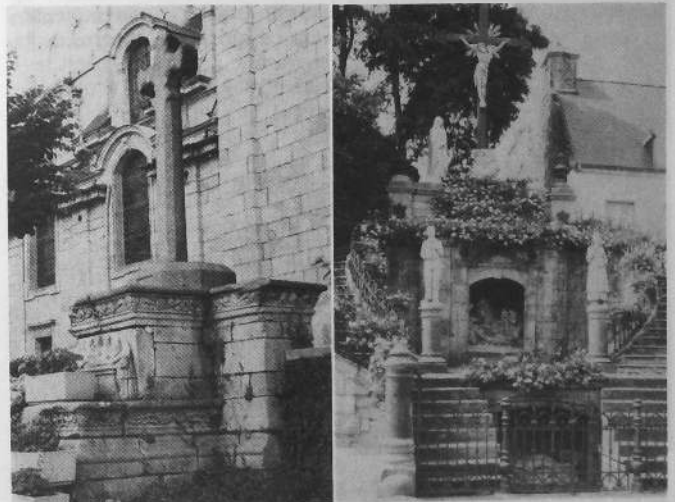
La chapelle (démolie) de la Congrégation (Cl. LAPIE)

en pierre sur un plan du frère Théodule de Pontivy. La chapelle servait aux pieux exercices des congréganistes et reçut un chemin de croix en 1902.

Avec l'extinction de la Congrégation, elle fut de plus en plus désertée et, en 1965, on envisageait de la raser au profit du nouvel aménagement du bourg. Le curé venait de mourir et le vicaire qui assurait l'intérim fit valoir auprès de l'évêché que la chapelle n'était pas en aussi mauvais état qu'on le prétendait et que sa disparition serait mal acceptée de la population. En vain. Seules, quelques vues aériennes gardent le souvenir de ce modeste sanctuaire.

L'ancien calvaire

Au sud du transept, adossée au muret d'enceinte, s'élève une croix qui ne manque pas d'intérêt, bien qu'elle soit composée d'éléments disparates. Le soubassement, même s'il est moins important, n'est pas



Base d'un ancien calvaire
et croix trouvée dans le cimetière

Le calvaire du bourg

sans analogie avec celui du calvaire de Guéhenno. Comme lui, il se compose de deux étages, élargis en arrière de deux ailes nettement débordantes. Le premier, peu élevé, se compose d'une base moulurée et d'une table dont la bordure creusée d'un cavet est parcourue de tiges végétales. L'autre présente sur sa face antérieure une mise au tombeau, malheureusement très mutilée mais très proche de celle de Guéhenno. La frise de la table supérieure, habilement sculptée de grosses arabesques, s'étend jusqu'aux extrémités des ailes.

La croix de granit monolithique a été trouvée à l'occasion du déblaiement du cimetière. Chanfreinée sur les bords, elle s'excave à la rencontre du croisillon, ce qui lui donne un aspect moins géométrique. De toute évidence, le socle polygonal ne date que de sa restauration, à la fin du XIX^e siècle.

L'oratoire des Filles de Jésus



Communauté des Filles de Jésus :
portrait de Perrine Samson, la fondatrice
(1790-1847)
par Th. BUSNEL (1905)

La communauté des Filles de Jésus de Bignan conserve pieusement ce qui fut l'oratoire de la congrégation naissante, bénit le 9 octobre 1839. Ce n'est qu'une salle rectangulaire, au premier étage de la maison, mais voûtée d'un berceau de lambris et signalée par un clocheton d'ardoise sur le faite de la toiture.

Le mobilier, très simple, est demeuré intact. Au dessus du crucifix, l'autel de bois, en tronc de pyramide, s'orne sur le devant, entre deux compartiments, d'un cercle sculpté des cœurs dorés et enflammés de Jésus et de Marie. Il porte deux degrés avec le tabernacle où se détachent le calice et l'hostie. De part et d'autre, deux hauts piédestaux, également pyramidaux servent de supports aux blanches statues de la Vierge immaculée et de saint

Joseph. Au fond de la chapelle, sur un troisième piédestal, un globe de verre abrite un reliquaire pédiculé et surmonté d'une croix. Deux tiges fleuries enserrent un cœur d'argent avec l'inscription : "CŒUR DE MR NOURY RECTEUR DE BIGNAN 1771-1802 PREMIER INSPIRATEUR DE LA CONGREGATION DES FILLES DE JESUS."

Les formes pyramidales et les couleurs, le gris et le blanc, témoignent du style en honneur dans la première moitié du XIX^e siècle.

Le calvaire du bourg

Au carrefour des routes de Locminé et de Colpo, se dresse un calvaire monumental, bien qu'il n'ait rien à voir avec ceux du XVI^e siècle. Il s'apparente plutôt aux croix de mission mais le curé Buléon l'estimait bien supérieur à ceux de Theix et de Bubry. Il s'impose, en effet, par ses dimensions, par sa disposition en trois étages superposés, en retrait l'un sur l'autre, par le nombre de scènes et des personnages qui l'animent. Un escalier l'enserme de sa double rampe en courbe et contre-courbe, bordée d'une grille métallique à partir de deux courtes colonnes de granit.

Tout en haut se dresse une grande croix florencée à laquelle est attaché un Christ, les bras relevés, la tête penchée à droite, revêtu d'un pézizonium aux larges plis tombants et déjà auréolé d'une gloire rayonnante. Au pied, la Vierge et saint Jean se tiennent debout, tandis que la Madeleine écroulée pleure la mort de son Maître. La croix est plantée dans un long soubassement de granit précédé d'une table d'autel soutenue par deux paires de colonnes à base et chapiteau moulurés.

A l'étage inférieur, une sorte de grotte en arc mouluré, bordée de pilastres et surmontée d'un fronton abrite la scène de la Déploration. La Vierge se penche sur le corps de son fils dont saint Jean supporte le torse et sainte Marie-Madeleine, agenouillée pleure, la tête dans les mains. Sur le support se voient la couronne d'épines et les clous de la Crucifixion. De part et d'autre de la grotte, debout sur des colonnes, deux personnages en costume du pays, présentent : l'homme, la couronne d'épines ; la femme, le voile de Véronique avec la Sainte Face.

Au bas, sous la voûte du tombeau gît le cadavre du Christ, étendu sur son suaire. Le support chantourné est d'un autre esprit que le reste du monument. A l'extérieur, dans la courbure du dos est aménagée une

niche grillagée où l'on voit l'Enfant Jésus de la crèche. Une inscription gravée dans la pierre précise : DONEZON ER RE AG EN DRIVET URH; Don des membres du Tiers-Ordre.

L'abbé Buléon datait ce calvaire du XVIII^e siècle mais, quand il fut nommé, en 1899, curé de la paroisse, il le trouva en mauvais état : la balustrade avait disparu, le soubassement se dégradait, le sépulcre du bas était envahi par les poules. Il le fit restaurer par le tailleur de pierres Mitouard de Locminé sous la direction du vicaire Rioux. La restauration apparaît plutôt comme une reconstruction. Toutes les statues peintes en blanc sont de fonte et la croix elle-même comme tous les ornements secondaires, les grilles, les armoiries, les pots-à-feu. Elles portent la signature du statuaire angevin Douillard et de la fondrière Chapal d'Auray. Nous avons là un des meilleurs ensembles des arts du métal, académique sans doute, mais qui mériterait d'être protégé. Adossé à un bouquet d'arbres et magnifiquement fleuri, le calvaire de Bignan fait l'ornement du bourg.

Les croix du nouveau cimetière

Le nouveau cimetière est situé à l'autre extrémité de l'agglomération. La croix est modeste : soubassement carré à corniche, socle, fût circulaire, branches de la croix chanfreinées. Mais devant le cimetière se voit une autre croix qui a son histoire. Quand on restaura le calvaire du bourg, le curé ne voulut pas sacrifier la croix de chêne qui s'élevait à six mètres sur son piédestal pour porter le Christ en bois. Il chargea son vicaire, M. Rioux de dessiner un soubassement en forme d'autel et de l'implanter au voisinage du cimetière. La table est soutenue, en avant, par deux courtes colonnes et le socle repose sur un second étage bordé de deux ailes. Le piédestal porte gravée une inscription bretonne qui est la marque du curé Buléon :

AVEL HOU TADEU O TUD A VIGNEN
CHOMET EL MA HOH BRETON HA KRECHEN
INOURET JESUS GOARNET HOU MODEU
HA KONZET BRETON AVEL HOU TADEU

Comme vos pères, gens de Bignan,
Restez ce que vous êtes, bretons et chrétiens,
Honorez Jésus, conservez vos traditions,
Et parlez breton, comme vos pères.

En 1913, la vieille croix de bois fut renversée par une tempête. Elle sera remplacée, en 1917, par une croix de pierre, que la comtesse de la Villeboisnet fit tailler en souvenir de son frère, le comte Lanjuinais, l'ancien maire de Bignan, et bénite, le 6 février, jour anniversaire de sa mort.

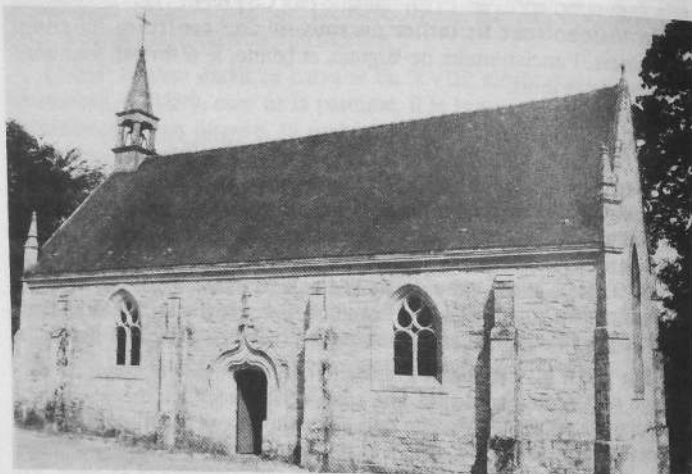
Le monument aux morts et la croix des enfants

Sur la place, au sud de l'église, se dresse le monument aux morts. Taillé dans le granit par le sculpteur lorientais Henri Gouzien, un poilu, les mains croisées sur la bouche de son fusil, monte la garde devant la stèle inscrite des noms des cent cinquante six victimes de la guerre 1914-1918. Le granit bleu du socle s'éclaire d'une croix blanche. Le monument fut solennellement inauguré au cours d'une cérémonie organisée par l'abbé Nicolas et animée par le célèbre abbé Le Bayon.

En 1903, M. Lanjuinais avait fait ériger route de Locminé, au voisinage de l'école chrétienne, une croix dénommée "Kroez er vugale", la croix des enfants. C'est elle sans doute qu'on voit maintenant, incorporée au mur de l'école, face à la route de Saint-Jean. Son soubassement carré s'encadre de deux colonnettes qui soutiennent la table. Le socle fait corps avec le fût et aux bras est attaché un Christ de bronze surmonté du titulus.

La chapelle des Fontaines

La chapelle des Fontaines tire son nom des sources et des fontaines qui l'environnent. L'inscription du reliquaire qui lui fut offert, en 1496, par le recteur Tresvaut indique qu'elle était placée sous le patronage de la Vierge Marie. Par analogie avec d'autres sanctuaires, on l'a dénommée Notre-Dame des Trois-fontaines mais on n'en connaît actuellement que deux dédiées l'une à saint Laurent, l'autre à saint Eloi. La première se trouvait primitivement à l'intérieur de la chapelle, dissimulée sous le dallage du chœur et, depuis longtemps déjà, le pardon se célèbre le deuxième dimanche d'août, en relation avec la fête de saint Laurent. La seconde se réclame de saint Eloi dont le culte était aussi en honneur dans la chapelle. Au siècle dernier, sur la porte principale étaient fixés des clous et des fers rappelant les spécialités des deux saints : saint Laurent guérissait des brûlures et des furoncles (clous); saint Eloi protégeait les chevaux.



Chapelle de N.-D. des Fontaines et de Saint-Laurent

L'ancienne chapelle

Devenue dangereuse, l'ancienne chapelle a d'abord été amputée, en 1898, de son aile méridionale. A son arrivée dans la paroisse, en 1906, le recteur Hamonic annonça qu'il renonçait à y célébrer la messe en raison de son état de délabrement. De fait, quelques années plus tard, la toiture s'écroula.

C'était pourtant un édifice qui ne manquait pas de caractère. De forme rectangulaire, il mesurait 18 mètres de longueur pour une largeur de 8 mètres, sans compter l'unique aile du midi. Seule, la nef était construite en appareil et la différence d'élévation dans les toitures indiquait plusieurs campagnes de travaux. Un clocheton de charpente et d'ardoise s'élevait au-dessus de la nef. La façade occidentale était particulièrement soignée. Le portail en arc brisé s'entourait d'une accolade à crosses et fleurons végétaux ; des feuillages s'insinuaient dans les gorges des piédroits. Deux niches la flanquaient avec leur dais et leur

cul-de-lampe. A gauche s'ouvrait une petite porte en accolade. Les fenêtres en arc brisé étaient garnies d'un remplage flamboyant.

Un lambris en carène renversée, sous-tendu de nombreux arceaux, couvrait la nef à l'intérieur. Les entrails étaient sculptés de têtes de crocodile, les sablières, de fleurons, de médaillons, de têtes grossières. D'une inscription, au nord, n'avaient survécu que les mots : CESTE EGLISE FUT. Dans la maîtresse vitre se lisait la date de 1550 et d'autres fenêtres affichaient des écussons, l'un "losangé d'or et de gueules", l'autre "de gueules à trois coquilles d'argent". L'autel principal s'accompagnait d'une piscine à accolade. Dans cette description que nous devons à Rosenzweig tout indiquait un édifice flamboyant du XVI^e siècle.

Bien que cela ne soit pas précisé, la présence d'une seconde porte dans la façade et d'arcades à doubles rouleau à l'intérieur semble révéler l'existence au nord d'une sorte de bas-côté.

La chapelle méridionale, plus ancienne, bâtie en moellons, devait appartenir au XV^e siècle. La fenêtre était meublée d'un quatre-feuilles. Sur la voûte persistaient des restes de peintures: anges jouant de divers instruments, devises gothiques inscrites sur des phylactères.

Outre l'autel principal, la chapelle de Notre-Dame des Fontaines en abritait quatre ou cinq autres, ce qui dénote la diversité des dévotions et l'importance du pèlerinage.

La chapelle actuelle

Les habitants du quartier ne se résignaient pas à sa disparition car on y célébrait la messe, non seulement le jour du pardon de saint Laurent et pour la procession de saint Marc et des Rogations, mais tous les seconds dimanches, ce qui facilitait la pratique dominicale à des habitants distants de 5 kilomètres du bourg. Pour la relever, le recteur Hamonic fit appel à l'entrepreneur Jean-Louis Maréchal de Moustoirac, en lui demandant d'utiliser au mieux les matériaux de l'ancien édifice. La nouvelle chapelle fut bénite en 1910.

Strictement rectangulaire, elle a été réduite tant en largeur qu'en longueur, si bien que la fontaine Saint-Laurent se trouve désormais au-delà du chevet. Elle est construite en moellons, sauf à la façade occidentale où l'on retrouve l'appareil de l'ancienne chapelle et même son portail en arc brisé avec sa double gorge garnie de pampres. De même,



La croix des Fontaines

à la façade méridionale, étayée de quatre contreforts à double talus, une belle porte à haut-fleuron s'ouvre en son milieu. De part et d'autre, les deux fenêtres en arc brisé, tout comme celle du nord et la grande baie du chevet, sont meublées de formes cintrées et de flammes lisses. Une corniche moulurée règne au sommet des longères et contribue à redonner à la chapelle un peu de sa beauté ancienne. En revanche, les maigres contreforts d'angle avec leur pinacle pyramidal nous ramènent au XX^e siècle. Au dessus du portail occidental, une niche en arc brisé rompt la monotonie de l'appareil. Le clocheton à souche carrée, comporte une chambre cantonnée de quatre petites piles et sa flèche polygonale s'assoit sur la corniche supérieure.

Le sol, qui était de terre battue, a reçu un beau dallage où l'on remarque deux pierres d'autel et une pierre tombale. Les murs sont désormais en pierre apparente et, au bas du lambris de la voûte en plein cintre, quelques motifs plaqués gardent le souvenir des anciennes sablières.

Une balustrade métallique marque l'entrée du chœur surélevé d'un degré. En 1912, il a été meublé par le sculpteur nantais Vallet d'un autel en pierre de Levoux et de Château-Gaillard qui, malgré sa qualité ne s'accorde pas très bien avec les murs de granit. Le soubassement rectangulaire se trouve divisé par trois piles avancées en deux compartiments découpés de lobes et surmontés d'une frise végétale. Sur la table moulurée d'une bande et d'un cavet repose un épais gradin orné d'une cordelière avec les écus de France et de Bretagne. S'y incorpore un pseudo-tabernacle ou s'inscrit, dans un quadrilobe, le chrisme avec l'alpha et l'oméga.

Le même sculpteur a taillé dans un style très classique les cinq statues de pierre blanche qui figurent encore dans la chapelle : dans le

chœur, celles du Sacré-Cœur et de la Vierge; au nord, le saint Marc et le saint Eloi qui encadrent le Christ en croix; au midi saint Laurent. Ainsi se trouvent représentées toutes les dévotions en honneur. Un vitrail de la Crucifixion, avec la Vierge, saint Jean et sainte Madeleine occupe la fenêtre axiale et, dans les soufflets, autour du Père Eternel bénissant, des anges portent les instruments de la Passion.

De l'ancienne chapelle datent, à gauche de l'autel, le sacraire enveloppé d'une accolade reposant sur un chien et un motif géométrique, à droite la crédence bordée de pilastres et coiffée d'une accolade feuillagée, peut-être aussi les bénitiers qui desservent les entrées.

M. du Halgouet s'est montré très sévère à l'égard de cette restauration : "N-D des Fontaines est un des plus beaux exemples de destruction inconsidérée qui illustre l'état de nos pertes du passé. Les sculptures et les objets pieux qui faisaient l'admiration de nos devanciers, jonchent le sol du placître et des fermes environnantes. L'animal fantastique d'un about de rampant, la coquille d'une niche restent ici, sans objet ; là, deux fragments d'un parement d'autel en pierre, ornés de fines peintures encadrées de rinceaux, ont été ramassées pour servir de clôture. Qui plus est, les vieux saints de pierre cherchant asile, ont dû se réfugier dans des hangars du voisinage ouverts à toutes les intempéries. Nous avons aussi découvert un saint Laurent, en dalmatique, du XVII^e ou du XVIII^e siècle, une sainte Anne enseignant la Vierge, un évêque, sans doute saint Eloi, autre protecteur vénéré... Les habitants du lieu semblent ne pas leur avoir témoigné la même indifférence que le clergé local. Toutefois, les malheureuses victimes, pour la plupart, sont décapi-tées ou manchotes et composent une véritable cour des miracles".

De ces vestiges, on ne voit plus sur le placître qu'un lion accroupi et fortement mutilé. A proximité, la fontaine de saint Eloi borde le talus, à l'est de la chapelle. Son arcade en plein cintre, puissamment moulurée et coiffée d'une accolade à crosses végétales s'enfonce dans un massif appareillé, flanqué de deux colonnes et amorti en une haute bâtière. Le grossier fleuron date d'une restauration de 1703. Le bassin rectangulaire s'avance jusque sous la niche intérieure ornée d'une coquille.

Proche de la chapelle et beaucoup plus modeste, la fontaine de saint Laurent s'entoure d'un muret et on y descend par trois degrés.

Au bord de la route de Bignan s'élève une croix de granit originale par bien des aspects. Posées sur une plate-forme carrée, quatre co-

lonnes supportent la table moulurée et le socle à deux étages de la croix de section carrée. A la place du Crucifix se déploie le voile de Véronique avec la Sainte Face en relief ; au dos, plus traditionnelle, une Vierge à l'Enfant est entourée de l'inscription : INTRON VARIA REIT AVISTED DE RE E IA KUIT. Vierge Marie accordez prudence à ceux qui s'en vont. Devenue énigmatique, elle s'explique par la présence, au voisinage de l'ancienne gare du chemin de fer départemental et s'adressait sans doute aux Bretons qui émigraient vers la ville.

La chapelle Sainte-Noyale du Bezo

Selon la tradition, la chapelle du Bezo marque le lieu où sainte Noyale fut décapitée par un tyran nommé Nizan. Son pèlerinage n'étant pas terminé, elle prit sa tête entre ses mains et continua sa route jusqu'à Noyal-Pontivy où s'élève une autre chapelle qui lui est dédiée.

De toute évidence, les historiens demeurent perplexes devant ces récits de légende dorée qui enchantèrent le Moyen-Age. Une tradition, bien tardive, semble-t-il, fait de sainte Noyale, une princesse de la Comouaille britannique qui, pour se consacrer à Dieu, passa en Armorique, accompagnée de sa nourrice. Elle était à la recherche d'une solitude quand elle rencontra Nizan qui, séduit par sa beauté, voulait à tout prix l'épouser. Noyale s'y refusa obstinément et mourut pour la défense de sa virginité.

En breton, son nom est Noluën, parfois déformé en Maluën, et viendrait de Noyal-Guen, Noyale-la-blanche. Mais il apparaît que le terme "noyal", dérivé du gallo-romain "noialon" désigne des terres



Statue de sainte Noyale

nouvellement défrichées et se retrouve en divers points de la Bretagne où souvent le culte de sainte Noyale s'est introduit. "Noyal-guen" pourrait s'appliquer à une terre "blanche", parce que déforestée. "Guen" a aussi le sens de saint et l'on avance que Noyal-guen serait la "sainte de Noyal", auréolée d'une légende merveilleuse.

Des éléments anciens

On n'est guère plus renseigné sur l'histoire de la chapelle qui n'apparaît pas dans les textes avant le XVIII^e siècle. Force est donc de se rapporter à ses caractères archéologiques. Or elle ne se présente pas comme d'une seule venue. Bien au contraire.

Rosenzweig a lu sur une poutre, dont il ne précise pas malheureusement la place, la date de 1593. Elle portait un *écu fascé* qui se trouvait aussi dans la maîtresse vitre avec ses couleurs *d'argent et de gueules*, armes de Lanvaux. Cette date pourrait peut-être convenir au mur sud du chœur percé d'un oculus et à la chapelle méridionale, en



Chapelle Sainte Noyale du Bezo

bel appareil, avec ses rampants lisses, son étroite fenêtre biseautée à l'est, la grande fenêtre du pignon à ébrasement concave et la porte en anse surbaissée du côté de l'ouest.

Mais la porte occidentale en arc brisé mouluré d'un tore entre deux cavets et surmonté d'un épais larmier, la fenêtre de chevet garnie de trilobes et d'un quadrilobe, la banquette murale à l'intérieur le long du mur nord sont autant d'éléments hérités du XV^e siècle.

Sur les murs du midi, on relève la date de 1665 et d'autres du XIX^e siècle avec des noms, sans doute ceux des trésoriers qui ont entrepris des réparations.

La partie occidentale de la nef et sa façade ont été remontées comme en témoignent les reprises de maçonnerie, l'oculus frontal et le clocheton. Celui-ci se compose d'une souche assez haute, de quatre piles carrées entre les deux corniches moulurées et d'une courte flèche, échancrée en arc brisé sur le devant pour le mouvement de la cloche. Une croix de fer se dresse au sommet.

Un riche mobilier

A l'intérieur, le sol est dallé de schiste et dans la nef, le lambris cintré de la voûte laisse voir trois entrants engoulés par des têtes de crocodiles. Une balustrade de bois délimite le chœur. L'autel rectangulaire s'adosse au chevet sous la fenêtre ancienne. Un coffre de bois le dissimule, peint d'une scène où, dans un vaste paysage et devant une ville, sainte Noyale marche en portant sa tête. Un lacis de tiges végétales recouvre le bord supérieur qui s'appuie sur deux colonnettes aux extrémités. Le gradin et le tabernacle accosté d'ailes en escalier accusent un XIX^e siècle tardif. De part et d'autre de la fenêtre, sur deux piédestaux décorés de rinceaux peints et d'angelots en relief, se tiennent la statue



La fenêtre de chevet

céphalophore en bois de sainte Noyale ruisselante de sang et celle en plâtre du pape saint Comeille. A droite de l'autel, une statue en bois d'un évêque bénissant a perdu sa main gauche. Dans l'angle nord-est du chœur, une simple cloison délimite un espace pour la sacristie.

La chapelle méridionale s'ouvre sur la nef dans toute sa largeur, sous une poutre horizontale. A l'entrée se font face deux grandes statues de granit : une Vierge allaitante, assise et couronnée et un saint Jacques, pieds nus, tenant à gauche son bâton et de sa main droite un livre, le visage grave sous sa coiffure marquée de la coquille. M. du Halgout se fonde sur la forme du dais pour la dater du XVI^e siècle. On attribue ordinairement ces statues de granit plutôt au XV^e siècle.

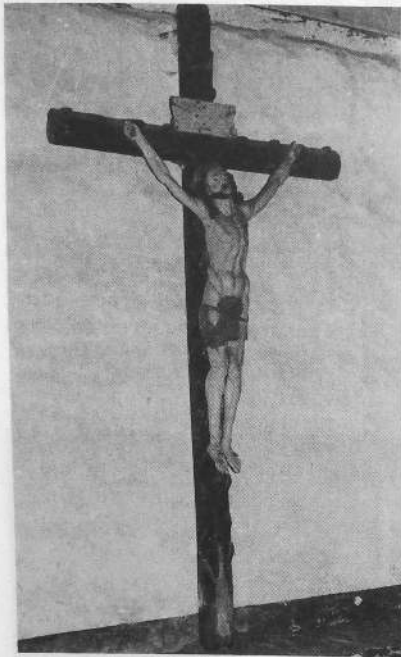
L'autel de pierre adossé à l'est a perdu la devanture de bois que Vincent Le Goff avait été chargé de peindre, en 1757, mais l'artisan mourut avant d'avoir achevé son travail. Sur la table moulurée se dresse



Statue en pierre de la Vierge à l'Enfant



Statue de N.-D. des Fleurs entourée de 6 angelots

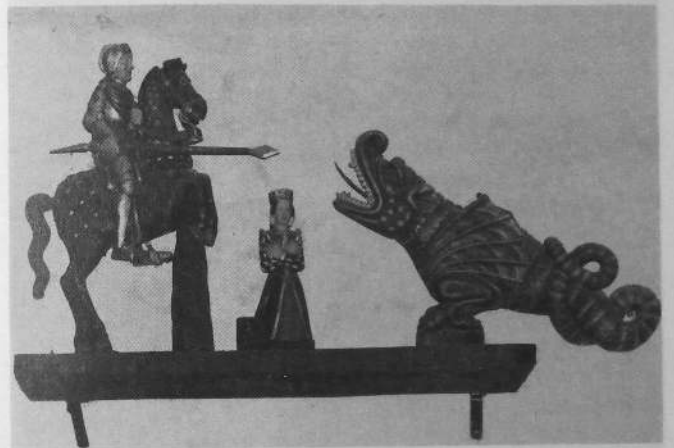


Christ mural

le chef-d'œuvre de la statuaire de cette chapelle, c'est le groupe récemment restauré de saint Georges. A cheval, debout sur ses étriers, la lance en avant, il menace un monstrueux dragon qui ouvre une gueule effrayante. On lui a adjoint la statue agenouillée et suppliante d'une sainte reine, les bras croisés sur son corsage à crevés qui correspond bien à la date de 1578 inscrite sur le socle. On a voulu parfois l'identifier à sainte Noyale. Si elle appartient réellement à ce groupe, ce serait l'illustration d'un épisode de la vie de saint Georges dans la Légende dorée. Un monstrueux dragon terrorisait la province de Silène en Libye, exigeant chaque jour une nouvelle victime pour apaiser sa faim. Le sort tomba finalement sur la fille du roi qui allait devenir sa proie quand saint Georges apparut, fonça sur le monstre et le transperça de sa lance.

un modeste retable. Entre deux chutes de fleurs et deux colonnes de bois accostées d'ailerons et reliées par un entablement à ressauts, un cadre vitré abrite une Vierge à l'Enfant, curieusement coiffée et costumée, un peu compassée dans sa manière de tenir son emblème. De chaque côté, trois anges superposés s'agenouillent pour la vénérer ; deux d'entre eux portent des cierges. De part et d'autre de ce petit retable se tiennent la statue en bois d'un saint évêque bénissant et celle en pierre blanche de saint Joseph, animée d'un beau mouvement.

Non moins expressif, le Christ de la nef, à la musculature saillante. Pendu à une grande croix écotée, il adresse à son Père un dernier cri de confiance. Mais



Groupe de saint Georges, de la princesse et du dragon

Le pardon se célèbre le 2^e dimanche de mai et on y honore aussi Notre Dame des Fleurs.

Face à la chapelle, incorporée au talus, s'élève une croix faite d'un soubassement en pierre de taille, d'un socle rectangulaire, d'un fût polygonal et d'une sorte de chapiteau faisant corps avec le croisillon sur lequel le Christ étend les bras. Le socle porte, gravée, la date de 1665, à laquelle est venu s'adjoindre l'inscription " Rée (restaurée?) PAR LA FAMILLE TURNIER 1885.

La fontaine se trouve presque au sommet du plateau qui, vers le nord, domine la chapelle, au creux d'une cuvette presque circulaire où l'on vient d'établir un réservoir pour alimenter en eau les villages en contrebas. Elle disparaissait dans les ronces et la vase, quand elle a été restaurée, en 1991, avec les éléments que l'on a retrouvés.

Entourée d'une enceinte de pierre, elle se présente sous la forme traditionnelle d'un petit monument amorti en bâtière et s'ouvre par une arcade cintrée. En façade, des pierres portent des initiales et des noms



Fontaine Sainte Noyale

gravés avec la date de 1846 qui doit être celle d'une précédente restauration. Plus mystérieux sont les masques sculptés en relief au bord des rampants. Au sommet du triangle, une tête mutilée s'encadre de deux ailes, un peu trop épaisses pour rappeler celles des angelots. Sur la crête, une autre pierre présente de chaque côté, deux têtes aux traits fortement accusés ou au contraire très mutilés. On peut se demander si ce site très particulier n'a pas été, dès l'antiquité, voué au culte de l'eau. Désormais la fontaine est dédiée à sainte Noyale dont la niche intérieure ne conserve plus la statue.

La chapelle Sainte-Suzanne

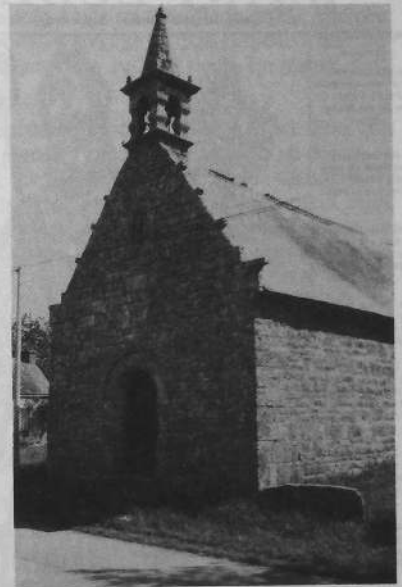
Sainte-Suzanne est le nom d'une chapelle mais aussi d'un quartier de Bignan acquis à la langue française depuis longtemps. La sainte qui lui a donné son nom n'est pas l'héroïne du Livre de Daniel mais une martyre romaine, fêtée le 11 août. Son culte semble avoir été surpassé par celui de saint Lubin, dont le pardon se célèbre le dimanche qui suit

le 15 mars, jour anniversaire de sa mort survenue entre 562 et 567. Avant de devenir évêque de Chartres, il avait vécu comme moine dans divers monastères de la Gaule. On ignore par quels chemins son culte est parvenu jusqu'à Bignan, peut-être parce qu'il avait la réputation de guérir les rhumatismes et de préserver les récoltes.

La chapelle devait être assez fréquentée car son trésorier disposait de 180 livres, en 1763 et de 227 en 1774 et, à cette époque, les vendeurs de tabac venaient y écouler leur marchandise, à la sortie des offices. Une image d'Epinal représente le saint évêque dans un paysage de convention. De part et d'autre le cantique français et le cantique breton égrènent leurs couplets tandis qu'au bas s'affiche une gravure de la chapelle de Bignan et de la croix voisine. De nos jours encore, l'affluence au pardon atteint quatre ou cinq cents personnes qui chantent de tout cœur :

"O saint Lubin, secourez-nous
 "Quant nous venons vous voir chez vous
 "Dans la chapelle de Bignan
 "Où nous prions humblement".

Duhem a qualifié la chapelle de "petite construction du XVII^e siècle, sans caractère". Bâtie en pierre de taille, ce qui ne surprend pas



Chapelle Sainte Suzanne

SAINT LUBIN, invoqué à BIGNAN

pour la préservation des récoltes et contre les rhumatismes

REPRAITH
 O Saint Lubin, invoqué avec
 amour dans nos champs et dans nos
 vignes, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.

I
 Avant d'être évêque et Pasteur
 Le grand Saint eut une vocation
 D'être évêque et Pasteur
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

II
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

III
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

IV
 La terre donne de sa récolte
 Pour le pain de nos frères,
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.

V
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

VI
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

VII
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

VIII
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

IX
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

X
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.



REPRAITH
 O Saint Lubin, invoqué avec
 amour dans nos champs et dans nos
 vignes, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.

I
 Avant d'être évêque et Pasteur
 Le grand Saint eut une vocation
 D'être évêque et Pasteur
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

II
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

III
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

IV
 La terre donne de sa récolte
 Pour le pain de nos frères,
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.

V
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

VI
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

VII
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

VIII
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

IX
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

X
 O Saint Lubin, fais que nos récoltes
 soient abondantes et que nos
 vignerons soient sains et vigoureux.
 O Saint Lubin, garde nos récoltes.

Chapelle
 de
 SAINT LUBIN



à BIGNAN
 Depart
 de Morbihan

Image de saint Lubin

dans cette région où depuis longtemps on travaille le granit, elle peut prétendre à une certaine noblesse. Son âge est plus difficile à déterminer. M. du Halgoutet la faisait remonter au XVI^e siècle. En réalité, elle a connu des transformations.

La seule façade occidentale en témoigne. Elle est faite d'un gros appareil ; les rampants du pignon s'ornent de feuilles et au-dessus du larmier de la porte se voit une pierre armoriée où l'on distingue *les trois fasces* de Lanvaux. Cependant le portail s'ouvre en plein cintre sous l'arc du larmier. La niche où l'on a placé récemment une sainte Suzanne de granit et le ruminant sculpté au bas du rampant droit pourraient être contemporains du clocheton daté de 1729. Entre les corniches, ses quatre balustres délimitent des ouvertures cintrées et, au-dessus, quatre petites pyramides encadrent la flèche polygonale.

Un larmier mouluré d'un cavet couronne les longères. Si la porte du sud dessine un cintre creusé d'une gorge, les trois fenêtres, deux au midi et une au nord, sont rectangulaires et entourées de moulures plates, donc tardives. En revanche, la baie en arc brisé du chevet comporte un ébrasement rectiligne. C'est dire la complexité de ce monument.

A l'intérieur, l'appareil semi-régulier des murs a été rejointoyé, le berceau lambrissé, le sol dallé de granit. Curieusement, les linteaux des baies ne sont que de bois.

Naguère, l'autel s'entourait d'un coffre qui a été dégagé pour remettre en valeur sa table monolithique moulurée d'un tore et le massif rectangulaire qui la supporte. En outre, on l'a détaché du mur du chevet.

En arrière, sur le bord de la fenêtre, on a posé une statue de sainte Suzanne, une palme à la main et ainsi elle apparaît comme la titulaire de la chapelle. Du côté de l'Evangile, se voit une Vierge en robe blanche et manteau bleu : elle porte son Enfant qui d'une main soutient le globe et de l'autre offre à sa mère une pomme. De l'autre côté, la statue de plâtre de saint Lubin fut offerte à la chapelle par Marguerite Lanjuinais en 1895. Toutes deux se dressent sur des socles de granit vigoureusement sculptés de têtes animales, la gueule ouverte.

A droite de l'autel, sur le linteau horizontal de la crédenche se dessine une pointe d'accolade. Près de la porte du midi, un bénitier en pierre est posé sur un petit support. La chapelle Sainte-Suzanne vaut mieux que ne le laisse entendre le jugement dédaigneux de Duhem.

Une croix l'accompagne qui, bien que récente, revêt un aspect un peu monumental. Elle se détache sur un fond de verdure, précédée de deux piles que surmontent deux petites croix chanfreinées. Sur une plate-forme, le soubassement carré à table moulurée est bordé de deux colonnes engagées et sa face antérieure sculptée d'une arcade cintrée. Le socle s'étale largement et monte par degrés avant de recevoir le pied de la croix lui-même d'un dessin assez complexe. Le Christ est en métal. On devine des inscriptions : bretonne à l'intérieur du cintre, latine et française sur les piles antérieures. Tous ces caractères indiquent le début de ce siècle.

Les chapelles domestiques

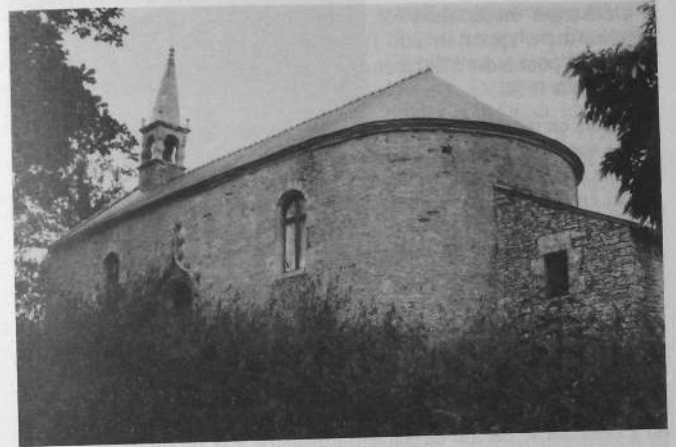
N-D des Rochers

Il existait à Bignan une chapellenie de la Vierge, dite de Notre-Dame des Rochers. Elle se desservait dans une chapelle dépendant du château de Kerguéhennec. Cependant, en 1709, le service se faisait dans l'église paroissiale : c'était l'époque où les banquiers Hogguer, qui étaient protestants, détenaient Kerguéhennec. En 1732, ils durent céder leurs droits à Guy-Auguste de Rohan-Chabot et l'on signale que le mariage entre Jean-Marie Marzan et Marie-Salomé Hubert, concierges du château, fut célébré dans la chapelle du château. De nouveau, il est question de la chapellenie desservie "en la chapelle du château" (après 1738), "près du château de Kerguéhennec" (1780).

Le 23 janvier 1794, fut arrêté François Chauvel, laboureur à Tréhardet, soupçonné de détenir la clef de la chapelle du Roc, à Kerguéhennec et d'avoir recelé l'argenterie et les ornements de cette chapelle. Quatre ans plus tard, il est fait mention d'un certain Lejeune, dit Chéron, du village de Cléhury, "près la chapelle neuve à laquelle conduit la grande avenue, à droite, en entrant dans la cour du château de Kerguéhennec".

C'est sans doute à ce même édifice que Cayot-Delandre fait allusion quand il écrit : "Une fort jolie chapelle dépendait du château mais les belles statues qui la décoraient furent brisées par les troupes républicaines pendant nos guerres civiles et l'édifice a été démoli depuis par le propriétaire".

La chapelle de la Trinité



Chapelle de la Trinité

Un peu plus loin, vers l'est, s'élève la chapelle de la Trinité qui avait aussi des liens avec Kerguéhennec puisqu'en 1613, Alain de Kermeno y revendiquait des prééminences. En 1780, le trésorier, qui disposait de ressources propres, est autorisé à la faire réparer.

Elle traversa la Révolution, non sans mal. Le 22 janvier 1794, elle avait été l'objet, comme les autres chapelles de Bignan, d'une perquisition mandatée par le directoire de Josselin pour rechercher les armes cachées et les prêtres clandestins. "Tout y fut pillé, saccagé, enlevé, écrit Le Falher, même la cloche que le fermier de Kersuzan, détenteur de la clef, avait préalablement descendue et qu'il gardait sous un hangar de sa métairie". Et le procès verbal précise : " Nous avons fait conduire tous les effets et la cloche au château de Kerguéhennec, après avoir détruit et fait disparaître tous les signes de fanatisme et de superstition".

La chapelle reçut, en 1814, une cloche fondue par Chapel de Vannes mais, vers le milieu du siècle, elle tombait en ruine, dévorée par l'humidité, car elle se situait dans un bas-fond, avec une fontaine à l'intérieur.

En 1851, le Conseil de fabrique entreprit de la reconstruire sur un nouveau site. Le comte de Janzé, propriétaire de Kerguéhennec, accepta d'échanger un terrain situé un peu plus haut, à flanc de coteau. L'église-mère apportait 200 francs et la chapelle Sainte-Suzanne 100 francs pour aider à la reconstruction. Les travaux purent commencer dès août 1851.

Bâtie en moellons, de forme rectangulaire, elle se termine par une abside semi-circulaire à laquelle s'adosse une petite sacristie en appentis. Une corniche moulurée l'entoure au sommet des murs. A l'ouest, le portail en plein cintre, aux arêtes vives, est surmonté d'un oculus. Au sommet du pignon se dresse un clocheton tout à fait classique avec sa souche carrée, ses balustres d'angle, ses corniches, sa flèche pyramidale cantonnée de quatre petits pinacles et sa croix de fer. Entre les deux fenêtres cintrées du midi, s'ouvre une belle porte du XVI^e siècle coiffée d'une accolade feuillagée et fleuronée. Elle proviendrait de l'ancienne chapelle du Pouldu en Saint-Jean-Brévelay.

La chapelle fut déclarée semi-publique et la dévotion reprit de plus belle. On y venait en procession pour demander un temps favorable et on y célébrait le pardon de Saint-Barthélemy, à la fin du mois d'août. Peu à peu, elle se dégrada de nouveau et même fut laissée à l'abandon à partir de 1966.

Le rachat par le département du domaine de Kerguéhennec lui a valu une récente restauration. Elle bénéficie d'une toiture neuve, posée sur une très belle charpente. Les murs intérieurs ont été reblanchis mais elle reste apparemment désaffectée.

Dans le vallon, en contrebas, le bassin de la fontaine s'entoure d'un muret terminé en demi-cercle avec, à l'intérieur une petite niche. Il est couvert de dalles horizontales, ce qui s'explique par son ancienne situation à l'intérieur de la chapelle.

La chapelle de Kerguéhennec

Au lendemain de la guerre de 1870, le comte Henri Lanjuinais fit aménager une petite chapelle, à l'extrémité de l'aile occidentale des communs. Il eut recours à l'architecte parisien Trilhe pour la concevoir et au peintre Auguste Fleury pour l'orner. Elle fut bénite, le 29 août 1876, par l'évêque de Vannes, Mgr Bécel.



Chapelle du château de Kerguéhennec

C'est un petit pavillon carré, à soubassement en appareil de granit et aux murs revêtus d'un enduit. Cependant les pilastres qui renforcent les angles, la corniche à modillons et la façade toute entière sont en pierre blanche. Deux niches encadrent la porte rectangulaire qui ouvre sur la cour d'honneur, accostée de deux pilastres et surmontée d'un entablement avec la croix. Aux angles, deux pots-à-feu se dressent devant la toiture.

L'intérieur a été dévasté et c'est bien dommage car son décor ne manque pas d'originalité, ni dans le parquet,

ni dans les lambris fait de panneaux rectangulaires ou losangés, ni dans le plafond à caissons peints des symboles des quatre évangélistes et de tiges de lys et de roses. Au midi, deux fenêtres l'éclairaient où apparaissent les armes des Lanjuinais et des Boisgeline.

Une balustrade délimite le sanctuaire. L'autel en pierre blanche appuie sa table rectangulaire : aux angles antérieurs, sur des colonnes de marbre ; en arrière, sur un massif en forme de tombeau galbé orné de strigiles et d'un chrisme accosté d'une rose et d'une fleur de lys. La porte en cuivre du tabernacle de marbre blanc est marquée du monogramme du Christ.

C'est le retable peint qui a le plus souffert : "Un Christ Pantocrator, d'inspiration byzantine, recevait l'adoration des enfants du comte : sa fille Louise, en robe héraldique, est accompagnée de son saint patron ; le traitement quasi-photographique des visages leur donne une étonnante présence". De part et d'autre de l'autel, dressés sur de hauts socles, deux pilastres cannelés supportent un arc en plein cintre surmonté d'un entablement. Au milieu, dans un cuir roulé, s'inscrit sur fond bleu, le chiffre d'Henri Lanjuinais avec la couronne comtale.

On souhaiterait voir restaurer cette petite chapelle représentative de l'art éclectique de la fin du XIX^e siècle.

Voisin de Kerguéhennec, de l'autre côté de la Claye, le manoir de Tréhardet a également possédé une chapelle domestique mais elle a disparu de bonne heure, puisque ses pierres ont été utilisées à la reconstruction du chœur de l'église, en 1629.

On signale, au XVII^e siècle, au village du Clandy, habité par les cordiers, "une mazière vulgairement nommée la Madeleine" sans qu'on sache s'il s'agit des ruines d'une ancienne chapelle.

Les croix rurales

Outre les croix mentionnées dans le bourg ou au voisinage des chapelles, d'autres s'élèvent nombreuses dans la campagne. Plusieurs portent des dates qui peuvent être aussi bien celles d'une restauration que de leur érection. Voici celles que nous avons pu repérer:

au nord et au nord-ouest : près du terrain des sports, à Kerjean (métallique), Kermoel, Kerfol (1826, naguère à la Lande de Bignan), Kersalouz (1898) ;

à l'est et au sud-ouest : à Treuliec (1583), au Cosquer, à Pratel-er-Groez (1723 et 1797), à Kerlut, Memerlan, Kerbiguet, à l'entrée du chemin de Rohglas, au Cohty (1742), au Bezo, à Kerfricon (1572) ;

à l'est, au Rest, au Mené, au Resto (1810), à Penderf (1727), à Kermoisan (croix jumelées ruinées) ;

au nord-est, près de Trémour (1742), à Kerbervet, au Champ-de-Bignan, à Corn-er-Houed (près Kerihoué), Kerhors (1887 et 1915), Kersuzanne (1822), Kercado (1880 ou 89).

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Arch. Dép. Mor. 20 J 163 et 164

-id- E. Sup. 744

GUILLOUX - La baronnie de Lanvaux . Vannes, 1896

ROUXEL - Le général de la paroisse - Rev. Morb., 1907

-id- Les comptes des trésoriers de la paroisse de Bignan (1732-1792) - Rev. Morb., 1913

ANONYME - Un recteur breton . Mr Noury - Vannes, 1923

Doereieu - Bulletin par. de St Jean-Brévelay - 5 août 1928, - 16 déc. 1934

ER LANNIG Pierre Noury (1743-1804) St Brieuc, 1978

RIOUT - Le domaine de Kerguéhennec. Invent. Gal, 1988



*Oratoire des Filles de Jésus
Reliquaire du cœur de M. Noury*



BILLIO - Le clocher

BILLIO

En 1387 et encore en 1427, Billio se nommait MONSTOER et MOUSTOER-BILIOU attestant ainsi son origine monastique.

Le breton "monstoer" ou "moustoer" vient, en effet, du latin "monasterium" et correspond au français "moustier" ou "moûtier". On ignore tout de cet établissement monastique qui pouvait remonter au XI^e ou XII^e siècle et relevait peut-être à l'origine du territoire de Guégon.

Indépendante encore en 1422, la paroisse fut unie, avant la fin de ce siècle, à celle de Cruguel et le demeura jusqu'à la Révolution mais c'est à tort qu'on l'a parfois considérée comme une simple trêve. L'église qui avait pour titulaire saint Corentin, évêque de Quimper, prit le titre de Notre-Dame, à l'occasion de sa reconstruction au XIX^e siècle.

L'ancienne église

De cette église on ne sait que fort peu de choses. Une pierre, encastrée dans le mur du chœur actuel porte, gravée, une inscription gothique : M V CTZ L III G LALIS A AIDE FARE CEST EUPVRE EN LA FABRIQ DE CEAS, qu'il faut lire : "1553. G. Lalis a aidé faire cet œuvre en la fabrique de céans". Lalis doit être le nom du curé ou du procureur de la fabrique. La sablière retenait celui de NIVET, qui appartient à une famille de charpentiers de Plumelec. Parmi les figures sculptées on remarquait une danse au biniou, connue dans le pays sous l'appellation de "jeux de Billio". L'ancienne église datait donc du milieu du XVI^e siècle.

Mais elle avait des origines plus anciennes car dans un aveu de 1471, il est signalé que la famille de Châteaumerlet en Cruguel avait dans l'église de Billio, des prééminences et un banc seigneurial, car elle possédait quatre mille journaux de terre joignant "un ruisseau qui

passa au cimetière de Billio et descend aux moulins de Pontmain et de Chateaumerlet. Ses armes étaient *"de gueules à ung chasteau d'argent et ung merle de sable membré d'or"*.

Les seigneurs de la Haye prétendaient aussi à des prééminences dans l'église et introduisirent leurs armes dans la maîtresse vitre. En 1671, François-Gilles de Trécesson, héritier de Château-Merlet n'hésita pas à faire briser leur écusson et il s'ensuivit naturellement un procès de la part de Jean de Talhouet, sieur de Keranroy et de la Haye. Appelé comme témoin, Jean Collart, maître-verrier et peintre-doreur à Josselin, déposa qu'il avait été appelé par le recteur à combler les vides qui existaient dans la maîtresse-vitre. Il y avait placé un écu aux armes de Rohan et un autre que lui présenta le procureur fiscal de la juridiction de Château-Merlet, aux armes de Trécesson, qu'il fixa du côté de l'Évangile en remontant une ancienne image de Notre-Dame, et il mit un verre blanc du côté de l'épître. Il signala aussi avoir remarqué "apparence de deux petits écussons dont on lui dit qu'ils étaient de la maison de la Haye". Les autres témoins confirmèrent unanimement qu'il y avait dans la vitre trois écus : celui de la dame de Rohan, celui de Château-Merlet et un autre appartenant au sieur de Keranroy pour sa seigneurie de La Haye dont relevaient la plupart des maisons autour du cimetière.

Les sieurs de La Porte-Camus avaient aussi un tombeau dans le cœur de l'église de Billio. Le 22 septembre 1770, y fut inhumé le corps d'Anne-Pélagie-Charlotte, dame de Guervasic, "unique et dernière héritière de l'illustre maison de Malestroit, femme de Julien-Hilarion-Jérôme de Lantivy, chevalier, seigneur du Rest". Celui-ci décéda dans la maison noble de Port-Camus, le 23 juin 1786 et on l'enterra, le lendemain, dans la même tombe privative.

Billio devint commune en 1790 et fut maintenue comme paroisse en 1802. Sans doute craignait-elle cependant de perdre sa qualité de succursale, puisqu'en 1804 elle faisait valoir dans une pétition : "La commune de Billio est munie de tout ce qui est nécessaire au culte. Elle est la mieux ornée, tant en vases sacrés qu'en autre argenterie, qu'il y a dans le canton, ainsi qu'en ornements. L'église est en bon état. Il y a un presbytère avec un beau pourpris pour le desservant".

C'était, pour les besoins de la cause, peindre la situation, un peu trop en rose, car, quatre ans plus tard, le desservant Guillaume Orio es-

timait à deux mille quatre cent francs les frais de restauration : la sacristie était à reconstruire, la boiserie du clocher à rétablir à neuf, la toiture à refaire dans presque toute sa surface et la commune manquait de moyens.

La difficile reconstruction de l'église

Vers le milieu du siècle, il n'était plus question de restaurer l'église, "à peu près toute tombante" affirmait le maire Laduré, mais de la reconstruire, ce qui n'alla pas sans mal.

En 1847, le maire demanda à l'agent voyer de Locminé, M. Eonet, de lui fournir un plan mais celui-ci, après avoir tergiversé, se récusa "parce que, disait-il, ce n'était pas son métier et qu'il ne voulait pas s'exposer à entreprendre ce qu'il n'avait jamais fait". Sage prudence, et il conseillait de s'adresser à M. Perrochaux, architecte à Ploermel.

Ce qui fut fait et, le 23 décembre, M. Perrochaux rédigea un rapport on ne peut plus alarmiste, sur l'état de l'église : la maçonnerie rendait impossible toute restauration, la charpente était trop vétuste, les couvreurs refusaient de monter sur le toit, dont une partie s'était effondrée, des planches se détachaient de la voûte. Déjà, en octobre, par mesure de sécurité, il avait fallu abattre le clocher et la partie basse de l'église. La reconstruction s'imposait.

M. Perrochaux soumit un projet dont le devis se montait à 22 883 francs. Il restait à réunir les fonds nécessaires. Le Conseil de fabrique disposait de 145 francs, le Conseil Municipal de moins de 1 200 francs. On attendait 3 000 francs d'une souscription paroissiale et les habitants assureraient, en outre, la fourniture et le charroi des matériaux. Pour le complément, le maire adressa au gouvernement une demande de subvention.

La démarche tombait mal car la Monarchie de Juillet fut renversée par la Révolution de février 1848. En dépit de plusieurs instances, le ministère refusa toute aide pour un projet qu'il jugeait insuffisamment étudié. L'architecte y introduisit des modifications qui portaient le devis à plus de 25.000 francs. En vain. Il essuya, le 12 octobre 1849, une rafale de critiques : la sacristie placée dans l'axe de l'église ne facilitait pas le service du culte et sa forme octogonale, injustifiée, ne donnait

place à aucun meuble ; l'autel avancé rendait inutile une partie du chœur, trop basse, la nef n'assurait pas le volume d'air indispensable ; la charpente était mal combinée ; le clocher polygonal risquait d'être ébranlé par le beffroi ; la flèche mal étayée s'inclinerait sous la poussée du vent ; bref, tout était mauvais.

Le 24 janvier 1850, un nouveau projet fut, cette fois, admis sous réserve de quelques modifications et le ministre consentait une subvention de 6.000 francs. Du coup, les travaux furent mis en adjudication, le 2 mai 1850.

Cela n'allait pas cependant mettre un terme aux difficultés, loin s'en faut. A bout de ressources, en 1852, le maire demanda un nouveau secours. Le 28 mai 1854, le recteur Pichot écrivait au préfet : " Depuis le 1^{er} janvier, je dessers cette paroisse et je suis réduit à célébrer les saints mystères dans une église sans portes, sans parvis, sans être crépi ni augivée (voûtée)". Faute de subvention, la commune dut se soumettre à une imposition extraordinaire.

En outre, les réclamations venaient de tous côtés. C'était d'abord, M. Perrochoux qui demandait 382 francs pour les plans qu'il avait fournis mais qui n'avaient pas été exécutés. Après l'intervention du Conseil de Préfecture, la commune finit par lui accorder 300 francs.

En 1860, l'architecte Charrier revendiquait 1083 francs pour ses honoraires. La municipalité lui consentait tout au plus 400 francs, l'accusant de n'avoir pas contrôlé l'établissement des fondations si bien que des lézardes se manifestaient déjà dans l'édifice.

Les discussions et procédures traînèrent beaucoup plus longtemps avec l'entrepreneur Caro et ses héritiers qui en étaient encore, en 1873, à réclamer un reliquat de 1300 francs avec les intérêts. Le maire protestait qu'il était plutôt en droit de demander réparation pour des travaux mal exécutés. Quand le Conseil de Préfecture arrêta de transiger pour la somme de 584 francs, M. Laduré était mort et son successeur envisageait de faire appel au Conseil d'Etat, mais le préfet parvint à l'en dissuader et le règlement définitif intervint en 1877.

Déjà la nouvelle église donnait de sérieuses inquiétudes car elle se trouvait bâtie sur un sol d'alluvions. En 1876, l'architecte départemental, M. Maigné, fut appelé à l'examiner. Il constata des fissures et des déformations dans les baies du bras méridional du transept, des tassements et des lézardes dans les murs latéraux du clocher mais, compte

tenu du bon état de la façade, estima qu'il suffisait de boucher les fentes maintenant stabilisées.

En 1935, on craignait à nouveau l'effondrement du côté méridional de l'église. L'architecte Bardet se fit rassurant mais conseilla la réparation de la toiture qui était en mauvais état, la pose de gouttières et le garnissage des joints pour empêcher l'humidité de pénétrer dans les maçonneries. Au début de 1939, ces travaux étaient terminés et soldés.

Pourtant, dix ans plus tard, il faudra reconstruire la chapelle au sud du clocher toujours à cause du manque de consistance du terrain, au voisinage immédiat d'un ruisseau.

Sa belle simplicité

Très simple, l'église de Billio se présente avec une exacte symétrie. La tour carrée, construite en appareil de granit se détache légèrement en avant des deux chapelles latérales en moellons, comme tout le reste de l'édifice. Elle comporte trois étages couverts d'un toit pyramidal en ardoise, à peine visible. Au bas l'arc mouluré du portail repose sur des impostes saillantes et un fronton triangulaire surmonte la corniche supérieure. Au deuxième niveau, la fenêtre en plein cintre est encadrée de deux pilastres sous un fronton curviligne. Deux autres pilastres, décorés en creux de losanges et de triangles bordent la maçonnerie, flanquée, en retrait, d'ailerons qui se replient géométriquement en forme de grecques. L'étage du beffroi s'ouvre, en avant, par un oculus dans lequel on a logé le cadran de l'horloge et, sur les côtés par des baies cintrées.

Au-delà des chapelles percées, au nord et au sud, d'une fenêtre en plein cintre ornée d'un lamier, la nef s'étend sur trois travées accusées par des fenêtres du même type que l'on retrouve encore dans les pignons du transept. Une porte à l'ouest donne accès à chacune des ailes. Le chœur est bordé d'une sacristie avant de se terminer par une abside semi-circulaire.

Sans prétention, l'église de Billio a le mérite d'une belle régularité tant dans ses formes que dans ses matériaux.

Tandis que la commune se débattait avec le gros œuvre, les recteurs successifs amélioraient l'ameublement pour répondre à la dévotion des fidèles et aux exigences de la liturgie rénovée, si bien que

l'église n'a pris sa physionomie actuelle qu'au terme des aménagements de 1961 et de 1971.

Dans son hémicycle, le chœur conserve les stalles et les hautes boiseries placée en 1872 par le recteur Guillemot. En revanche, la table de communion de son successeur a disparu. Dans les trois fenêtres, les vitraux du maître-verrier Bonneville, réfugié à Rieux pendant la guerre 1939-45, déversent leur lumière colorée, notamment celui du milieu qui représente la Vierge entourée d'angelots. Les deux autres figurent, celui de gauche, l'atelier de saint Joseph, l'autre sainte Anne avec la Vierge. L'autel actuel est fait d'une table de bois reposant à ses extrémités sur les côtés pleins.



L'autel du Saint-Sacrement

Transporté dans la chapelle du nord, l'ancien est devenu le reposoir du Très Saint Sacrement. En forme de tombeau galbé, il s'appuie sur des griffes et présente au devant l'Agneau étendu sur la Croix et enveloppé d'une gloire. Il est orné, en outre, d'une frise de palmettes et les deux gradins s'agrémentent, l'un de rinceaux, l'autre de palmettes. Solennel, le tabernacle, dont la porte est sculptée d'un calice surmonté

d'une hostie rayonnante, s'élargit à la faveur de consoles d'angle et de pilastres corinthiens qui supportent l'entablement avec le baldaquin pour l'exposition du Saint-Sacrement. De part et d'autre du vitrail de l'Apparition de Lourdes qui occupe la fenêtre du pignon, se tiennent les statues de sainte Thérèse et de sainte Jeanne d'Arc. Cette dernière, offerte par le frère Sulpice, visiteur des Frères de Ploermel, fut bénite en 1920, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, jour de la canonisation de la sainte. Sous la fenêtre, le vantail du confessionnal s'ajoure d'entrelacs.

Dans la chapelle du midi, le confessionnal est néo-gothique et le vitrail représente l'apparition du Sacré-Cœur à Sainte-Marguerite. L'autel en tombeau galbé s'orne ici d'un triangle trinitaire flanqué de motifs rocaille et des angelots occupent les angles supérieurs. Posé sur un unique gradin, le tabernacle à trois pans s'inscrit entre deux ailes formant contrefort. Son originalité lui vient de colonnettes torsées à double tige qui encadrent des niches avec leurs statuette. Sur l'ensemble s'étend un petit entablement à ressauts au droit des colonnes et têtes d'angelots. Sur le tabernacle, une Vierge à l'Enfant, en bois, repeinte en 1949, drape son manteau bleu par-dessus sa robe jaune.

Discrètes, les stations en bronze du chemin de croix s'alignent sur les parois de la nef et les vitraux n'offrent plus que quelques symboles sur un fond de motifs géométriques.

Une arcade cintrée donne sur le porche et, de part et d'autre, deux autres sur les chapelles latérales, celle du sud occupée par le chauffage.

Au nord, une grille en fer forgé, ferme le baptistère où trône l'ancienne cuve polygonale avec évier posée sur un support cylindrique. Pour masquer les parties hautes, deux toiles modernes représentent l'Assomption de la Vierge et le Baptême de Jésus.

Les statues du Sacré-Cœur et de saint Yves n'ont pas trouvé place dans la nouvelle disposition de l'église. Celles de saint Pierre et de saint Paul qui se trouvaient de part et d'autre de l'entrée du



Bénitier (au fond de l'église)

chœur s'étaient désagrégées. Restait la statue de Notre-Dame de la Salette, considérée comme la titulaire de l'église. Reléguée depuis plusieurs années, derrière le maître-autel, elle a trouvé une place d'honneur au-dessus de l'arcade du porche. A l'entrée, on remarque un bénitier de granit qui ne manque pas d'élégance. Sur un support ovale, la cuve également ovale s'orne de tores et présente en son milieu un compartiment gravé d'une croix auquel correspond un autre sur le pied.

Les murs ont été peints, sauf dans leur partie inférieure et sur les pans coupés des angles du transept où les pierres demeurent apparentes avec des joints très clairs. Le sol est dallé de granit et le lambris en plein cintre de la voûte a été renouvelé. "Quand on rentre dans l'église, déclarait satisfait le recteur, en 1961, on a désormais l'impression de propreté, de netteté et d'harmonie".

Les monuments du bourg

Le cimetière, chose rare, s'est maintenu au sud de l'église. Il est dominé, au fond, par une croix monolithique de section carrée qui est récente mais le soubassement en appareil porte la date de 1830.

Du côté de l'ouest, le Monument aux morts a été taillé dans un bloc de sept tonnes qui faisait partie du pignon du vieux moulin de Trevas. Il ne fallut pas moins de cinq jours, en 1925, pour le traîner, avec l'aide de bœufs, jusqu'au bourg. La dalle qui porte les noms des victimes est décorée d'une croix de guerre et de deux longues palmes. A son sommet, se dresse une croix entre deux obus. A proximité, sur le mur du cimetière est plantée une petite croix chanfreinée.

Au carrefour des routes de Saint-Jean et de Guéhenno s'élève une jolie croix monolithique, haute d'environ deux mètres. Le fût est polygonal mais les extrémités des branches passent au carré et le socle s'enfonce dans un muret.

Pour la croix de mission, on avait choisi un site escarpé, au sud du bourg mais elle n'a connu que des malheurs. Elle avait été bénite, le 25 octobre 1908. Le mercredi saint de l'année 1947, elle s'écroula et ne fut relevée qu'en octobre 1949. Quinze jours plus tard, elle était de nouveau renversée par la tempête. Redressée, le 24 septembre 1951, elle faisait la joie du recteur : "Allez vers le Collé, écrivait-il et retournez-vous à mi-côte : le spectacle est religieusement consolant. Vous

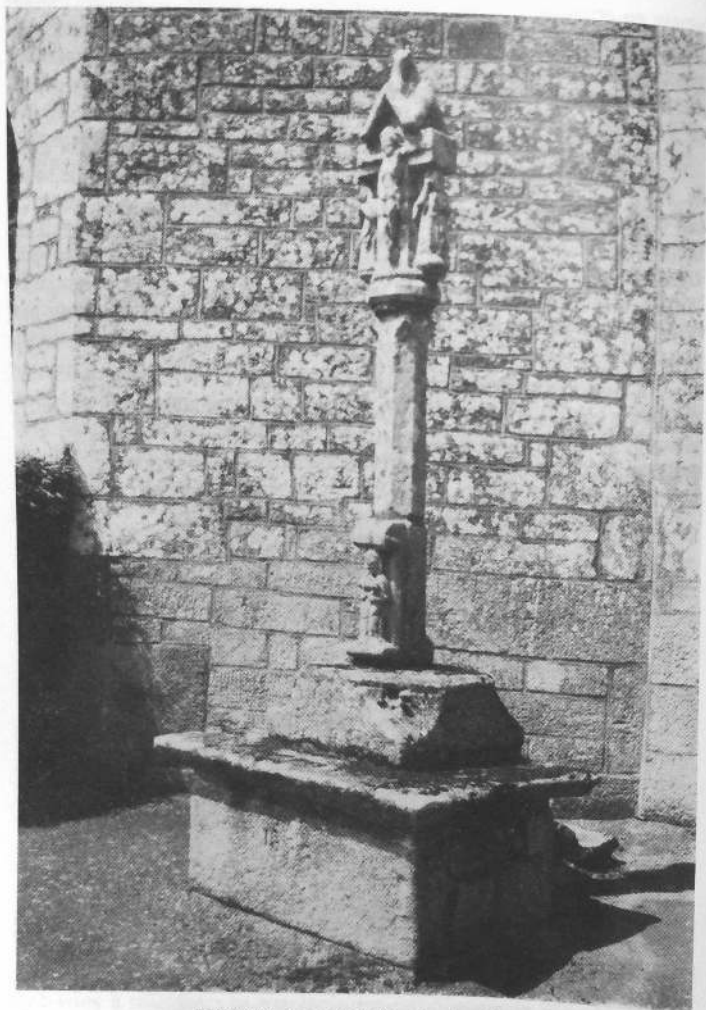
voyez en enfilade l'église, le presbytère, le couvent, au-dessus l'école chrétienne à côté du calvaire". Hélas, la croix a de nouveau disparu du paysage et ne subsiste qu'un tronçon de fût en ciment et le soubassement de granit en forme d'autel où s'inscrivent les dates des missions de 1908 et de 1921.

De même une fontaine fut enfouie sous la route, non loin de l'église. Fort heureusement, la "bonne fontaine" de Notre-Dame ou de saint Corentin continue d'écouler son eau pure en contrebas de la route de Cruguel. De plan carré, elle s'ouvre, sur trois côtés, par des arcades cintrées. Celle du devant porte la date de 1769 et une petite balustrade borde le bassin. Dans le mur du fond une statuette de faïence occupe la niche. Au-dessus de la corniche, la toiture pyramidale est dominée par une croix.

En Billio se voient encore les croix de Kerhello (relevée en 1961), de Talhay (1903), de Colé (1868), de la Ville-Guingamp (1915), la plus récente, celle de Lucien Bertho (1947), victime des Allemands, une autre au bord de la route, au nord de Locmaria de Plumelec.



La fontaine de Notre-Dame et de Saint-Corentin



BULEON - La croix de l'ancien cimetière

BULEON

La paroisse de Buléon apparaît dans un acte de 1280 sous forme BUELLION mais les graphies n'ont cessé de varier au cours des siècles : BUELLION (1322), BUEILLON (1324), BUELEON (1406), BULION (1422), BULLION (1464) et enfin BULEON en 1477. Toutefois, on écrira encore BUSLEON en 1481 et BULLION en 1536. Ces hésitations ne facilitent pas la recherche d'une étymologie valable : on ne sait quel crédit accorder à Dauzat qui évoque un nom d'homme gaulois BULLIUS avec le suffixe -ONEM.

La paroisse ne semble pas primitive : Vallerie la suppose démembrée de Radénac. Dès 1280, elle se trouvait unie à Saint-Allouestre. En 1524, toutes deux furent annexées à la mense capitulaire et leurs revenus utilisés à financer la distribution du pain du chapitre. Le prêtre desservant n'avait le titre ni de recteur, ni de vicaire perpétuel : c'était un simple curé. A la demande du chapitre, le Parlement de Rennes débouta Julien Hays des provisions qu'il avait obtenues de Rome. A la fin du XVII^e siècle, l'évêque tenta vainement de séparer les deux paroisses. Seule concession, leur titulaire commun devenait un vicaire perpétuel présenté par les chanoines et nommé par l'évêque. Comme il avait élu sa résidence à Saint-Allouestre, Buléon continua d'être desservie par un curé. En 1790, elle devint commune et fut maintenue comme paroisse indépendante, en 1802.

De la paroisse relève l'importante chapelle de Sainte-Anne au voisinage de laquelle se tenaient de grandes foires, le 27 juillet et le 16 septembre.

L'église paroissiale

L'église actuelle date du milieu du siècle dernier comme l'indique une inscription au-dessus de la porte méridionale : BATIE EN 1849 M.P CHEFDOR R PBER P(ar)Pe DREANOT LE BRETON MAIRE.



L'église

Nous connaissons ainsi les noms du recteur de l'époque : M. Chefdor (1827-1860), du bâtisseur : Pierre Dréano et du maire : Le Breton.

L'église d'autrefois

L'ancienne église était placée sous le patronage de sainte Brigitte. Plutôt que de la sainte suédoise, il s'agissait de l'abbesse irlandaise de Kildare, car, au pied de la croix du placître, elle est représentée tenant un renard dans ses bras. Et c'est elle aussi que devait désigner l'inscription gothique de la cloche que Rosenzweig n'a pu lire complètement : S. BREGE... MA NOME.

De l'édifice lui-même on ne sait rien, sinon qu'il abritait l'enfeu des seigneurs de La Ferrière, principale maison noble de la paroisse. Leur tombe se trouvait dans le chœur de l'église, du côté de l'évangile

et portait sur son arcade un écusson "d'argent à trois fasces d'azur". Ces mêmes armes se voyaient encore, selon un procès verbal, gravées sur un bénitier qui traversait la muraille à proximité de la porte du chœur, sur un pilier de taille, qui supportait une statue derrière le maître-autel et dans toutes les vitres de l'église. C'était les armes de la famille du Bollan, titulaire de la seigneurie aux XIV^e et XV^e siècle. Elles entrèrent en alliance avec celles de Lantivy, à la suite du mariage, vers 1555, de Jeanne de Bollan avec Jacques de Lantivy et figuraient dans cette forme sur un poteau neuf en bois, près du cimetière. Grâce au mariage, en 1726, de Françoise de Lantivy avec François de Kersauson, La Ferrière fit partie du domaine de cette dernière maison qui la posséda jusqu'à nos jours.

Au témoignage du desservant et du maire, en 1808, la tour avec l'aiguille du clocher étaient à reconstruire à neuf et l'église à recrépir au dehors et au dedans.

La nouvelle église

C'est donc M. Chefdor qui entreprit de reconstruire l'église. Le Conseil de fabrique lui donne quitus, en 1850, des sommes dépensées pour les travaux. Les pierres avaient été tirées des carrières du Resto. Les frères Denoual s'étaient chargés de la maçonnerie et un certain Guiomard de la charpente.

Le dessin général de l'édifice est celui d'une croix latine bâtie en un appareil de granit assez régulier. Sur la nef, peu développée, s'ouvre, au milieu, entre deux fenêtres en arc brisé, une porte en plein cintre aux arêtes vives que tentent de magnifier deux pilastres latéraux et une petite corniche moulurée. Les ailes du transept se terminent par un pignon à trois pans avec une fenêtre en arc brisé dans celui du milieu. Elles sont, en outre, percées, du côté de l'ouest par une porte cintrée. Le chœur s'éclaire de deux fenêtres en arc brisé ménagées dans la travée droite, et se terminerait par une abside à trois pans s'il n'était pas relié par un mur biais à une curieuse sacristie polygonale. Celle-ci est flanquée, elle-même, au nord, d'une tourelle ronde; ses baies en arc brisé font apparaître deux niveaux et sa toiture pyramidale s'élève à la hauteur de celle de l'église. Le même larmier mouluré ceinture l'ensemble de la construction.

Si le dallage de granit date de la reconstruction de l'église, la voûte de plâtre n'a été construite qu'au temps du recteur Duchesne (1890-

1904) par un artisan de Quily. Les nervures des ogives retombent, dans la nef, sur deux colonnettes, aux angles du transept sur un faisceau de trois colonnes et, dans le chœur, sur des colonnettes qui délimitent les trois pans. Les murs sont revêtus d'un enduit légèrement crème, les colonnes et les nervures peintes en gris-vert.

Le mobilier

Une bordure de granit marque l'entrée du chœur que le recteur Dupré (1885-90) avait fait carreler. Les stalles occupent les côtés et se continuent en un lambris de même hauteur. L'autel en bois a été avancé et remis en valeur grâce à une peinture récente. En forme de tombeau galbé, il repose sur un soubassement à griffes. Une ligne de feuilles d'acanthé en haut et en bas, des tiges végétales sur les côtés encadrent le long compartiment au centre duquel trône l'Agneau dans une gloire rayonnante. Un chapelet d'oves souligne la table moulurée.

Le tabernacle se trouve repoussé en arrière et fait corps avec un meuble rectangulaire. Encastré dans ses deux gradins sobrement sculptés, il présente des faces incurvées dont les angles antérieurs s'ornent



L'église : le reposoir du tabernacle

d'un pilastre corinthien terminé au bas par une sorte de console. Sur la porte se détache un calice surmonté d'une hostie rayonnante. Sur le devant du meuble, à l'intérieur de panneaux rectangulaires, s'alignent, en bas-reliefs, les images des quatre évangélistes, empruntées sans doute à la chaire placée dans l'église en 1926.

Au-dessus de la porte qui, dans l'axe du chœur, communique avec la sacristie, se tient une statue de la Vierge à l'Enfant en robe bleue et manteau blanc. Du côté de l'Evangile, sainte Brigitte garde sa place d'honneur dans une niche et serre dans sa main gauche une clochette, autre attribut de la vierge irlandaise. De l'autre côté, saint Georges, casqué, cuirassé, botté comme un chevalier d'opérette, avec son bouclier à main gauche et une longue croix à droite, est devenu le second titulaire de l'église s'il n'a déjà supplanté sainte Brigitte dans la dévotion des paroissiens. En 1960, ils accouraient nombreux à la procession suivie de la "foire". C'est lui qui figure dans le vitrail de Laumonier (1898) à la fenêtre du nord et le Sacré-Cœur dans celle du midi.

Les deux petits autels, achetés en 1875 par le recteur Chédaleux, ont disparu des chapelles du transept et les deux confessionnaux ont été remplacés en 1956. Les chapelles étaient dédiées, celle du nord à la Vierge et celle du midi à saint Joseph, comme l'attestent encore les vitraux et une statue du saint portant l'Enfant Jésus. Mais l'aile du midi est devenue la chapelle baptismale. On y a transporté l'imposante vasque de granit. De forme octogonale, elle s'amortit vers le bas en un tronc de pyramide abondamment mouluré et repose sur un volumineux support décoré de colonnettes et de pilastres engagés. A la place de l'autel, un piédestal soutient une Vierge à l'Enfant.



L'église : la fontaine baptismale

Dans la nef, se font face les statues du Sacré-Cœur et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Les vitraux, toujours de Laumonier (1896), représentent saint Pierre et saint Mathurin. Les statues du chemin de croix sont faites de médaillons de plâtre polychromés. Au fond, la tribune qui ne datait pourtant que de 1926 a été remplacée en 1962, à la suite de la démolition du pignon occidental de l'église.

Le clocher-réservoir

Depuis sa reconstruction, l'église de Buléon était privée de clocher et les cloches demeuraient suspendues au vieil if de l'ancien cimetière. Pour remédier à cette situation, le maire, M. Le Breton, d'accord avec le recteur, imagina de construire une tour qui contiendrait le château d'eau de la commune. En 1962, on vit donc s'élever un réservoir cylindrique en béton que les paroissiens eurent tôt fait de surnommer "la ribote" (baratte). Terminé en septembre, il va disparaître peu à peu à l'intérieur d'un clocher-porche en bel appareil de granit à bossages. Un peu massive, par la force des choses, la tour s'élève en deux étages d'inégale hauteur, épaulée sur le devant, au droit des murs, par des contreforts qui n'atteignent pas le sommet. Au bas trois arcades brisées ouvrent sur le porche, largement ébrasées tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La partie supérieure, de beaucoup la plus importante, présente sur ses quatre faces de hautes lancettes jumelées, garnies d'ouïes au bas et aveugles sur le reste de leur hauteur. Une balustrade de pierre couronne la construction. Le nouveau clocher fut béni dans la liesse populaire, par Mgr Le Bellec, le 25 août 1963 et les cloches montées le 17 septembre suivant, point final d'une reconstruction marquée par deux temps forts, à plus de cent ans d'intervalle.

Les croix du bourg

Au sud du chœur se dresse une croix ancienne qui ne manque pas d'intérêt. Le soubassement rectangulaire est fait d'un massif en gros appareil, avec notamment de face un bloc monolithique, et d'une table débordante. Sur le socle, à la base du fût chanfreiné, une sorte de niche abrite l'image en haut relief de sainte Brigitte tenant un renard dans ses bras. Au-dessus du chapiteau polygonal, la croix proprement dite présente le Christ en croix, les bras étendus, le pied droit cloué sur le gauche et sous la traverse, la Vierge et saint Jean. Au dos figure une

Vierge à l'Enfant. Quatre frontons triangulaires somment ce petit monument qui peut remonter au XVI^e ou au XVII^e siècle.

Au-delà de la route, près du presbytère, se voit une autre croix de granit, très simple, monolithique et chanfreinée le long des angles.

Dans le bourg, la croix de mission, élevée en 1892, restaurée et béniée en 1929, prend les proportions d'un petit calvaire mais la croix est en ciment et les personnages en fonte. Elle est plantée dans un soubassement de granit en forme d'autel surélevé lui-même sur une plate-forme entourée d'un muret. On y accède par quatre degrés et, aux angles, se tiennent les statues de la Vierge et de saint Jean toujours en fonte.

La chapelle Saint-Anne

La chapelle Sainte-Anne de Buléon a derrière elle un long passé et elle est un des monuments religieux les plus intéressants de la région.

Le village portait déjà ce nom en 1496. Il relevait de la seigneurie de Kerguéhenec et les Kerneno tenaient leurs plaids généraux au voisinage de la chapelle où s'affichaient leurs prééminences. Au culte de sainte Anne vint s'ajouter celui de sainte Emérentienne qui guérissait des douleurs abdominales et ceux des protecteurs du bétail saint Eloi et saint Comely. Leur pardon, en septembre, connaît une aussi grande affluence que celui du dernier dimanche de juillet. Aux chevaux confiés à saint Eloi se sont substitués les modernes tracteurs. La dévotion s'adapte à l'évolution de l'agriculture.

Sa richesse architecturale

Même si elle se présente sous une forme régulière, avec deux ailes alignées sur le chevet et une sacristie logée à l'aisselle de la nef et du croisillon, la chapelle n'est pas d'une seule venue. Construite en moellons, la nef paraît l'élément le plus ancien, percé au midi d'une fenêtre à ébrasement rectiligne. Mais la porte méridionale en plein cintre est manifestement plus tardive.

L'appareil devient régulier à la façade occidentale. Ourlée de deux tores, la porte en plein cintre s'orne sobrement d'un larmier à pointe d'accolade à l'intérieur de laquelle se voit un petit écu martelé. Plus haut s'ouvre une fenêtre haute en arc à peine brisé. Des crochets descendent les rampants du toit jusqu'à la longue assise du bas où



La chapelle Sainte-Anne



*Chapelle Sainte-Anne :
Porte de l'aile méridionale*

s'avance, au midi, un lion à tête humaine couronnée et, au nord, un autre animal. Le clocheton appartient à la restauration de 1881. La chambre carrée à des ouvertures rectangulaires et, au-dessus de la mince corniche, l'aiguille polygonale, légèrement galbée s'élève entre quatre petits pinacles pyramidaux. La cloche refondue en 1836 portait la date de 1550. Elle se logeait dans le petit clocheton d'ardoise qui s'est maintenu sur le faîtage de la nef.

A l'autre extrémité, deux contreforts droits encadrent le mur de chevet. Bien que la fenêtre axiale en arc brisé ait perdu son réseau de pierre, ses ébrasements rectilignes autorisent à la dater du XV^e siècle.

L'aile du midi s'est construite un peu plus tard, en un bel appareil très régulier. Le pignon comporte un léger talus à la base et le triangle supérieur garni de feuilles frisées s'amenuise en raison d'une large portion de mur horizontale. Les fenêtres en arc brisé ont des ébrasements concaves. Celle de l'est se divise en trois lancettes

trilobées avec une mouchette en pointe. Au midi, se déploie un remplage tout à fait flamboyant. De même la très belle porte de l'ouest, ouverte en une accolade moulurée de gorges et de tores, bénéficie d'un larmier concentrique aux feuilles luxuriantes et d'un volumineux fleuron.

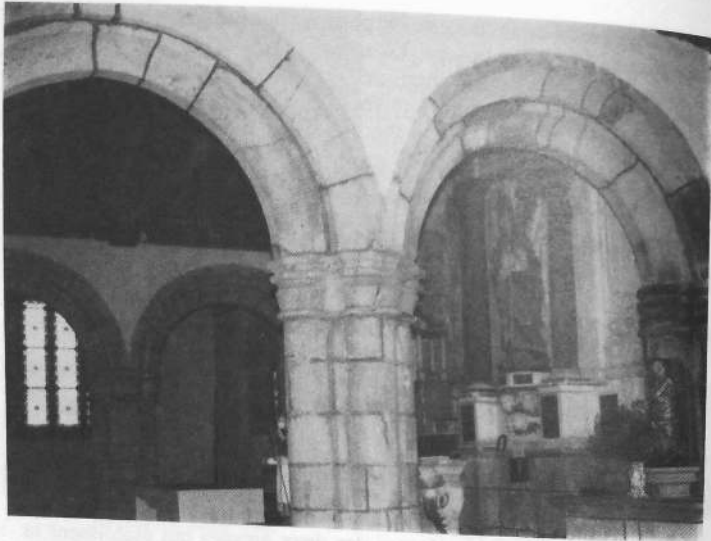
L'aile du nord n'existait pas encore quand, vers le milieu du XIX^e siècle, Rosenzweig visita la chapelle et Le Mené lui-même n'y fait aucune allusion. Le 13 juin 1880, le Conseil de fabrique décida une importante restauration de la chapelle. Il parle de refaire la charpente, la toiture et la voûte, de déplacer la sacristie qui se trouvait dans la chapelle Saint-Yves, celle du midi. Les travaux valurent au sanctuaire de Sainte-Anne une nouvelle bénédiction, le 31 juillet 1881 mais ils se poursuivirent au-delà et la dépense prévue de 4 000 francs se trouva doublée. C'est donc alors que furent construites non seulement la sacristie mais la chapelle du nord, éclairée par deux fenêtres en arc brisé à l'imitation de celles du midi.

Bien que ne subsiste qu'une seule poutre à entrants et que les sablières ne soient que sommairement sculptées, l'intérieur de la chapelle, au sol dallé et aux murs blanchis, ne manque pas lui-même d'intérêt ne serait-ce que par la présence des deux arcades qui établissent la communication avec la chapelle méridionale. Les arcs en plein cintre, à double rouleau mouluré en cavet, reposent, au milieu, sur un pilier et aux extrémités sur des colonnes engagées. Le noyau de la pile centrale disparaît lui-même presque complètement derrière quatre colonnes engagées à chapiteau géométrique.

Les arcades du nord imitent fidèlement celles du midi, ce qui prouve que les tailleurs de pierre du XIX^e siècle pouvaient rivaliser avec ceux du Moyen-Age. Du côté de l'ouest s'ouvre, sur la nouvelle sacristie, une porte en plein cintre enveloppée d'un larmier aux extrémités terminées en volutes. C'est sans doute le remploi d'une ancienne baie dont cette face se trouvait du côté extérieur.

Un mobilier de choix

Le chœur a conservé son autel du XVIII^e siècle avec son retable. L'autel de pierre blanche, en forme de tombeau galbé, s'orne aux angles d'angelots et d'enroulements de feuillage. Aux deux gradins de pierre sculptés, l'un de rinceaux enrubannés, l'autre de trophées religieux, est



La chapelle Sainte-Anne : les arcades du transept

venu s'ajouter un troisième, en bois, comme le tabernacle décoré sur sa porte d'un ostensor et latéralement de chutes de grappes et d'épis.

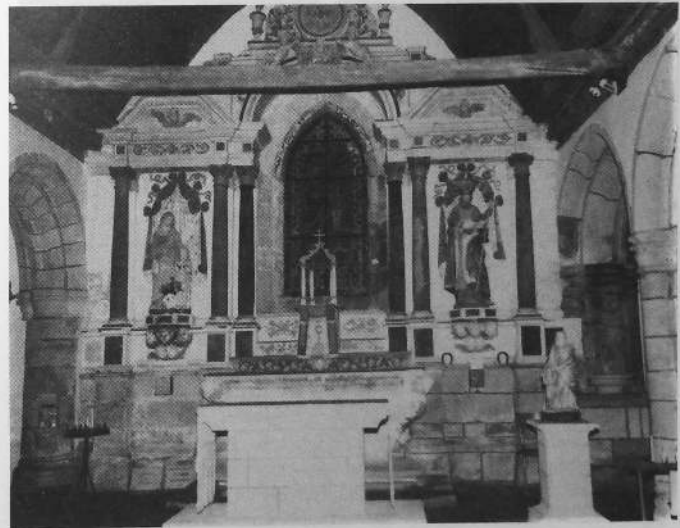
La fenêtre de chevet, où Laumonier a placé, en 1881, un vitrail représentant sainte Anne avec la Vierge, sa fille, entre dans la composition du retable. Deux colonnes corinthiennes de marbre noir l'encadrent et supportent un entablement et un arc cintré sur lequel sont juchés deux anges. Au sommet, un médaillon contient la colombe du Saint-Esprit et s'accompagne de deux pots-à-feu.

De part et d'autre, sur un haut soubassement de granit, deux colonnes de marbre noir dessinent avec leur entablement une fausse niche surmontée d'un fronton trapézoïdal avec un angelot. Elles sont flanquées, vers l'extérieur, d'un aileron feuillagé. Sur des socles sculptés de cinq charmantes têtes d'angelots se dressent, devant une tenture d'hermine nouée de rubans, les grandes statues de sainte Anne avec la Vierge et de saint Eloi. Plein de mouvement, en plus de sa crosse,

l'évêque tient un marteau. Tout en bas, deux fers à cheval viennent rappeler qu'il est le protecteur des chevaux.

A l'entrée de la chapelle du midi, un petit autel de granit s'appuie à la pile orientale. Sa table monolithique, moulurée sur son pourtour repose sur un massif rectangulaire en gros appareil. La colonne a été excavée pour former une niche où s'abrite la statue processionnelle de Sainte Anne.

Pour la célébration, face au peuple, on avait transporté, en 1970, dans la chapelle Sainte-Anne, l'autel en bois de saint Joseph de l'église paroissiale. Il a été remplacé en 1988, par un autel de granit, rectangulaire, qui, dans sa forme et sa mouluration, s'inspire de l'autel de la nef. Dans le même esprit, un piédestal de granit sert de support à une statue processionnelle en bois de saint Comely, pape, que l'on invoque en faveur des bêtes à cornes.



Chapelle Sainte-Anne : l'autel principal



*Chapelle Sainte-Anne :
Statue de Saint-Eloi*



*Chapelle Sainte-Anne :
Statue de Saint-Antoine*

L'aile du midi devait lui être plus spécialement dédiée, puisqu'on y voit un ex-voto représentant un bovin bien terti. Elle est occupée par un grand autel de bois, en tombeau galbé, adossé à l'est. Sur le devant, à l'intérieur d'un médaillon, un triangle contient le monogramme du Christ. Le tabernacle, décoré d'un ostensor, prend place entre deux panneaux ornés de quadrilobes. Dans le pignon, la crédence en accolade, moulurée d'un tore entre deux cavets, s'enveloppe d'un larmier lui-même, en accolade. Le bénitier polygonal, qui dessert la porte de l'est, se trouve engagé dans le mur, où l'on a ménagé une cavité à pointe d'accolade.

Les statues ont été toutes ramenées dans cette chapelle méridionale, de sorte que celle du nord demeure nue avec pour tout ornement un vitrail sans figuration. En revanche, une statue de la Vierge couronnée trône sur l'autel du midi. De part et d'autre de la fenêtre de l'est se tiennent sur des socles les statues en bois de saint Yves, coiffé d'un bonnet carré, un livre en main, et de l'évêque saint Maurille, en cha-

suble. Vis-à-vis, saint Antoine, ermite, s'appuie sur un bâton en forme de tau et garde précieusement le livre de la Règle monastique. La vieille statue de sainte Emérentienne a disparu.

A l'entrée de la nef, du côté du midi, un autel de granit a pris place à l'intérieur d'une arcade aveugle qui conserve sans doute le souvenir d'un ancien enfeu. Il est constitué d'un massif rectangulaire en gros appareil et d'une table moulurée d'une bande, d'un tore et d'un cavet. On l'a surmonté d'un ancien retable de granit, en forme de trapèze, mutilé dans son rebord de droite. Sculpté en bas relief sur toute sa surface, il retient de précieux éléments de polychromie rose pâle et bleu clair. L'espace central est occupé par une Crucifixion avec la Vierge et saint Jean dans une attitude d'affliction. Du côté droit de la croix s'alignent le groupe à trois personnages de sainte Anne avec la Vierge à l'Enfant Jésus, sainte Catherine arborant ses emblèmes : la couronne, la roue et l'épée, et un évêque, qui serait saint Guillaume. De l'autre côté, saint Bieuzy se reconnaît au chien qu'il porte dans ses mains - il avait la réputation de protéger de la rage - et à l'épée qu'un tyran lui avait enfoncée dans le crâne, saint Laurent à son gril et saint Fiacre à sa bêche. Certains font la fine bouche devant ces œuvres qui ne



Chapelle Sainte-Anne : retable de granit du XV^e siècle (partie centrale)

connaissent pas les raffinements de la Renaissance mais demeurent expressives, en dépit de la dureté du matériau, et constituent un bon exemple de la sculpture bretonne au XV^e siècle.

Au-dessus de l'arc, un Christ mural en bois étend largement les bras tandis que le pied droit est cloué sur le gauche, indice d'une certaine ancienneté.

La tribune du fond est dotée de beaux balustres tournés et une porte y donne accès par un escalier en colimaçon ménagé dans l'épaisseur du mur. D'un ancien confessionnal on a conservé le vantail ajouré.

Le placître

La chapelle Sainte-Anne de Buléon mérite d'autant plus la visite qu'elle est précédée d'un vaste placître entouré d'arbres où une fontaine et une croix forment avec elle un bel ensemble.

Imposante, la fontaine surgit d'une enceinte dallée et murée. Le bassin carré est couvert par une voûte de pierre soutenue par quatre murs en bel appareil. Trois d'entre eux s'ouvrent en une arcade en



Fontaine Sainte-Anne

plein cintre aux arêtes vives, bordée à la base d'une balustrade. Dans le mur du fond, à l'intérieur de l'arcade aveugle, une niche abrite une statuette de sainte Anne. Au-dessus de la mince corniche moulurée, un dôme à quatre pans galbés s'effile pour porter à son sommet une petite croix chanfreinée, dont le support est daté de 1676.

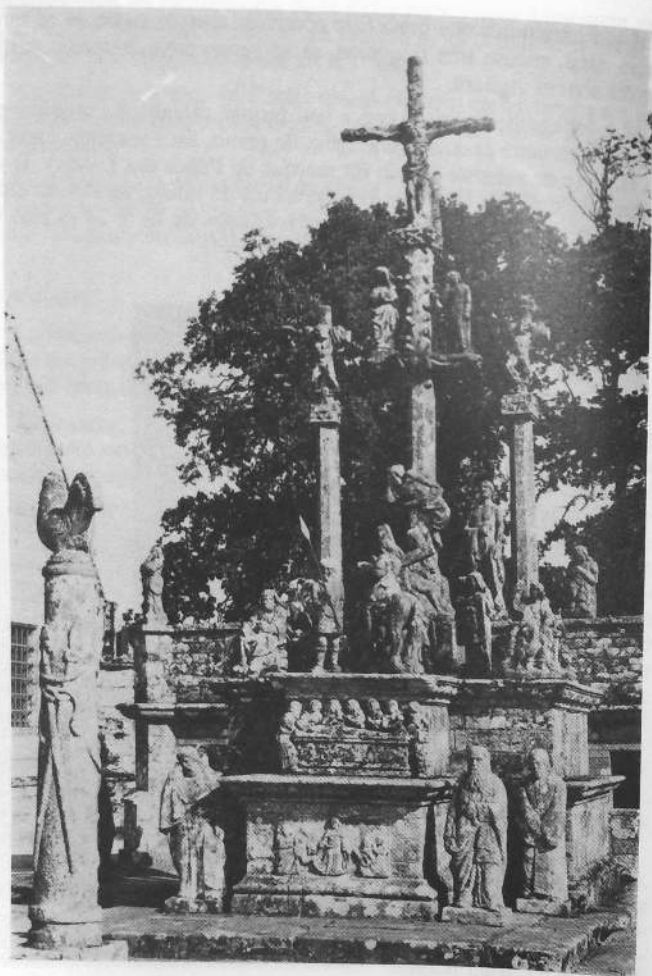
A l'entrée du placître, la croix, quant à elle, porte la date de 1724. Plantée directement dans un soubassement carré en appareil, ses angles sont abattus,

sauf aux extrémités des bras. Elle complète ainsi le cadre de ce sanctuaire rural, encore très fréquenté, et soigneusement entretenu par un comité actif et vigilant.

Le village de Sainte-Anne a son propre calvaire de mission, récemment restauré et doté d'une croix de granit. De l'ancienne croix de La Ferrière ne subsiste que le fût marqué de l'épée des Lantivy. Il y a encore des croix au Pont-aux-bœufs, à l'est du bourg, au Rez, la croix Dompierre et deux autres encore au voisinage de la N 24 et plus au sud, au Resto (1891?) et à la Ville-Hélo.



Croix de la Ville-Hélo



Le calvaire de Guéhenno (1550)

GUEHENNO

La paroisse de Guéhenno étonne par sa configuration étirée en longueur : entre Guégon, au nord ; Cruguel et Billio, à l'est ; Saint-Jean-Brévelay et Bignan au sud. Le chanoine Le Mené y décelait la trace de démembrements qui l'aurait fait "ressembler à un oiseau dont on a coupé les ailes ou à un tronc d'arbre dont on a scié les branches".

C'est un fait que Guéhenno a perdu l'ancienne trêve des Brières rattachée à Guégon et qu'elle a possédé le château des Timbrioux, actuellement en Cruguel. Est-ce une raison suffisante pour lui annexer Cruguel et Billio et même Sainte-Anne de Buléon et Sainte-Suzanne de Bignan?

Vallerie pense, au contraire, que Guéhenno s'est constituée aux dépens de Bignan et de Guégon. Bien qu'elle soit mentionnée en tant que paroisse dès 1260, elle ne saurait être considérée comme primitive. Son nom était alors MOUSTER GUEZENOU, qui a évolué régulièrement en MONSTER GUEHENOU (1387) et en MOUSTOIR GUEHENNO (1422). En 1561, on n'écrit plus que GUEHENNO.

La première partie de son nom indique une origine monastique du XI^e ou du XII^e siècle. MOUSTER dérive du latin "monasterium". GUEHENNO doit être le fondateur. On serait tenté de penser au saint breton Gueznou mais cette explication est à rejeter, tout comme celle qui fait appel à un autre saint breton, Guethenoc, dont le nom est plus proche car il provient de la même racine celtique. Selon Loth, le nom d'homme GUEHENNO vient de GUETHEN signifiant "combat" et de l'adjectif GNOU avec le sens de "connu, notoire". Inutile de préciser qu'on ne sait rien de ce réputé guerrier.

Le terme MOUSTOIR a disparu avec le monastère dont on ignore s'il se situait dans le bourg ou sur le mont Guéhenno.

En 1501, la paroisse fut annexée au chapitre qui en percevait les revenus mais devait partager les dîmes avec le prieur-recteur de

Coetbugat, le prieur de Sainte-Croix de Josselin, la prieure de Locmaria de Plumelec et encore le titulaire de la chapellenie de Saint-Sébastien. Son desservant ne recevait qu'une pension annuelle, la portion congrue.

La paroisse regroupait les frairies de Saint-Michel, de saint Marc, de saint Nicolas, disposant chacune de sa chapelle. La chapelle de Saint-Sébastien dépendait du château des Timbrieux et se trouve maintenant en Cruguel. Celle de Notre-Dame des Brières, nous l'avons dit, est passée en Guégon. Il y avait encore une chapelle des saints Philippe et Jacques à la Ville-Olivier. L'église paroissiale était placée et demeure sous le patronage de saint Pierre, apôtre. Elle possédait une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste où se desservait la chapellenie fondée par le prêtre Jean Denoual et l'on accourait, même des paroisses voisines à l'assemblée de la Saint Jean.

Le calvaire de Guéhenno

Guéhenno est célèbre en Bretagne pour son calvaire, le seul grand calvaire du Morbihan, qui, sans pouvoir rivaliser avec ceux du Finistère et des Côtes-d'Armor, compte cependant parmi les oeuvres majeures de l'art breton, ce qui lui a valu d'être classé monument historique en 1924.

Son histoire

Il date du milieu du XVI^e siècle, comme l'indique une inscription gothique de la corniche supérieure : J.GUILLOUC A FAICT CESTE CROUX DE P (par) LES PROESSIES (paroissiens) 1550.



La triple croix du calvaire

Au cours de la Révolution, il a été renversé et plusieurs de ses statues furent brisées ou mutilées mais les fidèles en recueillirent pieusement les fragments et les déposèrent dans l'ossuaire du cimetière où ils demeurèrent de longues années.

En 1853, l'abbé Jacquot, nouvellement nommé recteur de Guéhenno, entreprit de le reconstituer. Comme il ne disposait pas de ressources suffisantes pour faire appel à des sculpteurs professionnels, il se mit lui-même à l'œuvre, aidé de son vicaire M. Laumailier, avec tout de même le concours de deux maçons. Le travail commencé le 1^{er} août 1853 se trouvait terminé le 25 octobre. Le monument porte l'inscription : REFAIT EN 1853 JACQUOT RECTEUR DREAN MAIRE LAUMAILLER VICAIRES. On y voit aussi, gravés, un cœur, une ancre, une croix dont M. Jacquot nous a donné lui-même la signification : "Mon amour et mon espérance sont dans la croix".

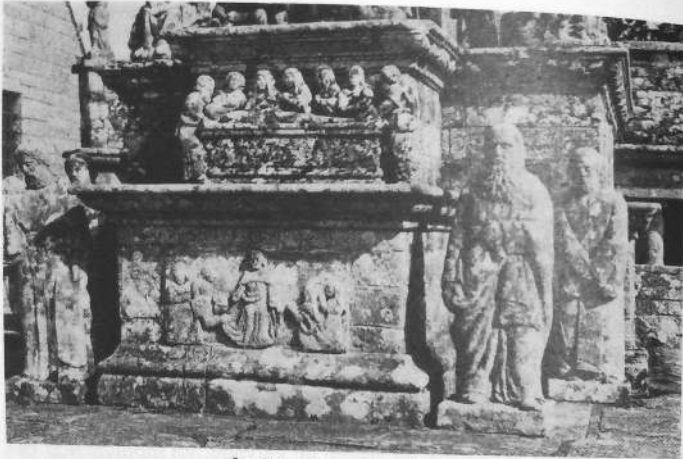
Le recteur prit goût à la taille de la pierre et compléta le calvaire en sculptant de nouveaux personnages. Dix ans plus tard, en 1863, il se remit à l'œuvre pour bâtir, en arrière du calvaire, un monumental ossuaire. C'est cet ensemble qui fait l'originalité du bourg de Guéhenno et c'est grâce à lui que le cimetière s'est maintenu, au sud de l'église, précieux témoin d'une disposition des lieux qui fut la règle jusqu'au début de notre siècle.

Les scènes de la Passion

Le calvaire de Guéhenno s'impose par sa masse, par le nombre des scènes en bas-relief qui l'habillent et des personnages en ronde-bosse qui le peuplent. Bâti sur un emmarchement de deux degrés, il se compose de deux socles rectangulaires superposés, tous deux pourvus d'un avant-corps en forme d'autel, tous deux ceinturés d'une corniche moulurée et ornée d'une frise végétale, celui du haut, en retrait sur l'autre, aussi bien de face que sur les côtés.

L'histoire de la Passion du Christ commence avec les bas-reliefs de la partie supérieure où sont représentés, au sud, l'Agonie de Jésus, au dos, la Flagellation, au nord le Couronnement d'épines.

Elle se continue, sur l'étroit espace de la plate-forme où Jésus charge sa croix, sous la surveillance de trois soldats romains, l'un debout armé de sa lance, un autre monté sur un cheval dont le troisième tient la bride. A côté, la pieuse Véronique présente le voile sur lequel



Le soubassement du calvaire

se détache le visage dolent du Christ. En arrière, s'élèvent les trois croix. Au centre, la plus haute, celle du Christ, atteint environ dix mètres. Octogonal, dans sa partie inférieure, le fût est écoté pour le reste. A mi-hauteur, un étrange personnage à demi-couché, appuyé sur son bras droit, la tête couronnée, figure sans doute Jessé, le père de David, ou David lui-même, car il semble tenir en main un livre qui pourrait être celui des psaumes. Au sommet, le Christ, la tête penchée à droite, étend les bras à l'horizontale et ses pieds, cloués, le droit sur le gauche reposent sur une sorte de dé sculpté des symboles de la mort. Plus bas, sur une console soutenue par deux anges allongés, se tiennent la Vierge, les mains jointes sur la poitrine et saint Jean dans une attitude de douleur, la tête appuyée sur la main droite. Symétriquement disposées, les croix polygonales des larrons comportent aussi, en guise de chapiteaux, des dés sculptés. Attachés par des cordes, ils se contorsionnent mais, tandis que celui de droite lève les yeux vers le Christ dans un appel suppliant, l'autre s'en détourne et un démon s'apprête à s'emparer de son âme. Au pied de la croix, la Vierge Marie, recueillie sur ses genoux Celui qu'elle avait porté dans son sein.

La suite de ce drame sanglant s'affiche en relief sur la face antérieure des deux socles : en haut, la Mise au tombeau avec sept personnages, comme à Bignan et, au-dessous, le dénouement : Jésus ressuscité apparaît aux saintes Femmes. Pour attester la profondeur du mystère, debout sur le marchepied, les quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ezechiel et Daniel, tiennent des phylactères où ils annoncent la Passion du Christ et, sur la plate-forme supérieure, les quatre évangélistes : Matthieu, Marc, Luc et Jean, reconnaissables à leurs symboles, respectivement : l'ange, le lion, le bœuf et l'aigle, confirment l'histoire de la Passion, de la mort et de la Résurrection de Jésus qui, assis au dos de la croix, règne en Sauveur du monde.

L'ossuaire

L'ossuaire placé derrière le calvaire en complète la thématique en évoquant le Jugement dernier. Il a été construit par l'abbé Jacquot entre



L'ossuaire



Bas-relief de l'ossuaire

février 1863 et mai 1864 et toutes les statues sont de sa main ou de celle de son vicaire. C'est une longue construction rectangulaire, en appareil, contrebutée à ses extrémités par des contreforts d'angle. Au milieu s'ouvre une porte à linteau droit et de part et d'autre, deux baies oblongues divisées chacune par quatre courtes colonnes. Au-dessus règne une corniche moulurée d'un tore et d'un quart de rond. La partie supérieure s'étend, uniforme sur toute la longueur de l'édifice, couronnée d'un simple bandeau saillant. L'intérieur se répartit en trois chambres, celles des côtés constituant l'ossuaire proprement dit.

Au milieu figure le tombeau du Christ. On y voit un gisant grossièrement sculpté qui aurait été taillé par l'abbé Laumailier, à la place d'un autre qui aurait été brisé et dont on voit un élément au bas du Calvaire. Face à la porte deux saintes femmes demeurent agenouillées et de chaque côté de l'entrée, deux soldats, impassibles, montent la garde. Au-dessus, un monstre symbolise les enfers. Mais au fond de la chambre centrale, trois angelots s'entourent de leurs ailes et un autre, en plein vol, déploie une banderole : CRAS RESURGET. Demain il ressuscitera.

Tout au sommet du monument apparaît le Christ ressuscité accompagné de deux anges qui s'agenouillent pour l'adorer et, aux extrémités, deux autres sonnent de la trompette.

A la paroi nord du monument a été fixé un long bas-relief qui lui est étranger mais qui récite les principales scènes de la Passion du Christ. Il représente, sculptés en réserve, de gauche à droite l'Agonie de Jésus au Jardins des oliviers, la Flagellation, le Portement de croix, la Crucifixion avec le centurion perçant le côté de Jésus, la Descente de croix et la Mise au tombeau. On remarquera qu'ici le tombeau est surélevé sur deux colonnes polygonales à chapiteau. Ce panneau historié est sans doute un retable de l'ancienne église, analogue à celui de Sainte-Anne de Buléon. On peut, presque à coup sûr, l'attribuer au XV^e siècle.

La colonne et le tombeau de l'abbé Jacquot

Comme si cela ne suffisait pas, l'abbé Jacquot a édifié, en avant du calvaire, une colonne pour rappeler celle de la Flagellation. A son sommet, se trouve perché le coq de saint Pierre et sur sa surface apparaissent en relief les instruments de la Passion : l'anneau auquel Jésus était attaché, la corde, les verges, la couronne d'épines, le roseau de la dérision, les deux lances, celle de l'éponge et celle du coup de grâce, le marteau, les clous, les tenailles. Au bas il a ajouté l'inscription : HAEC PASSUS EST PRO NOBIS - voilà ce qu'il a souffert pour nous. Ainsi s'affirme de bout en bout le caractère pédagogique et pastoral que l'abbé Jacquot a voulu donner à son entreprise de restauration.

Il était juste que sa mémoire fut conservée. Dans le cimetière, à proximité du calvaire, sa tombe est surmontée d'un petit monument assez gracieux. De plan carré, il s'élève sur un soubassement de trois degrés. Sur chacune des faces, deux colonnes jumelles encadrent une arcade aveugle en anse de panier surmontée d'un petit pignon aigü avec au sommet, soit une croix, soit un gros fleuron. Gravée dans le marbre, une inscription latine déclare : "Ici repose le prêtre, savant, sage et pieux, C.M. JACQUOT, recteur de cette paroisse. Le calvaire, la tour et l'église diront pendant longtemps les travaux du regretté pasteur. Il est mort, à l'âge de 60 ans, le 7 février 1866".

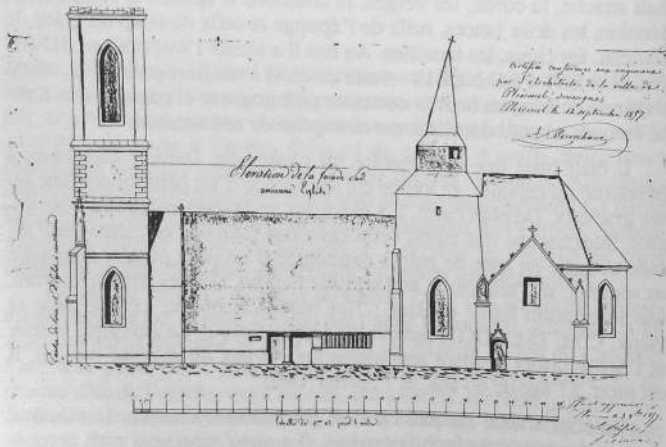
En effet, l'abbé Jacquot ne s'est pas borné à remonter le calvaire, victime des troubles révolutionnaires, il a aussi, non sans mal, reconstruit la nef de l'église et l'a dotée d'un clocher neuf.

L'église paroissiale

L'ancienne église

L'ancienne église de Guéhenno avait été incendiée, dans la nuit du 8 au 9 décembre 1794, par un détachement des troupes républicaines appartenant au bataillon du Jura. Il n'en restait plus que les murs en mauvais état et la tour qui, par miracle, n'avait pas brûlé.

L'église remontait au XVI^e siècle, si l'on en croit une inscription qui a été conservée : "CE PORTAIL FUT FAICT LAN 1547". L'actuelle sacristie en garde le souvenir : c'était l'ancienne chapelle de Notre-Dame des Fleurs où se desservait la chapellenie de Clégrio. Vis-à-vis, du côté nord, se situait une autre chapelle dite de Le May, du nom d'une seigneurie de la paroisse. Le mur de chevet avait sans doute été refait ou remanié car, lorsqu'on le démolit, en 1854, on trouva une pierre datée de 1665. De même, la chapelle du Rosaire, formant le bras nord de l'église s'ouvrait par une arcade où se lisait le millésime 1652. Mais la chapelle des fonts qui lui était contiguë vers l'ouest et sans communication avec elle, a livré les restes d'une inscription gothique.



Croquis de l'ancienne église

Le clocher devait appartenir lui aussi au XVII^e siècle. Il s'élevait au midi en une tour carrée, assez massive, percée d'une fenêtre en arc brisé et bordée, à l'ouest d'un contrefort à deux retraites. Sa flèche de charpente lui donnait un peu d'élan avec sa chambre des cloches comprise entre deux amortissements en tronc de pyramide et surtout sa flèche polygonale.

De ce même côté s'alignaient, avec la même largeur, d'autres additions : la chapelle Saint-Jean-Baptiste, le porche, qui n'en était séparé que par une simple claire-voie et enfin une chapelle dédiée à saint Joseph. La chapelle Saint-Jean devait être particulièrement ventée car, dans son testament du 15 juillet 1697, le prêtre Jean Denoual, qui avait fondé une messe pour y être célébrée chaque lundi, précisait : "à moins qu'il n'arrivât du mauvais temps qui ne souffrirait des cierges allumés en ladite chapelle, auquel cas ladite messe sera dite devant l'autel du Rosaire".

La façade occidentale devait relever de l'église du XVI^e siècle car les rampants du pignon s'ornaient de crochets et son portail comportait deux baies séparées par un trumeau.

La restauration après la Révolution

A Guéhenno, plus qu'ailleurs, d'importants travaux s'imposaient pour remettre l'église en état de servir. Dès 1801, le Conseil Municipal désigna un expert pour les estimer. Concernant le gros œuvre : murs, charpente, toiture, portes et fenêtres, le devis se montait à 4.000 francs, à quoi il fallait ajouter 2.000 francs pour le dedans : "autels, augivures (voûtes), fonts baptismaux et autres objets de menuiserie". Pour les financer, le Conseil était prêt à imposer à la commune un supplément "au marc le franc sur les autres contributions" mais le sous-préfet Gaillard, tout en jugeant que la demande n'était pas exagérée, rejetait cette contribution volontaire "pour ne pas imposer les personnes étrangères à la commune". "L'exercice du culte, disait-il, me paraît plutôt relatif aux personnes qu'aux propriétés".

Laissés à eux-mêmes, les paroissiens se mirent courageusement à la besogne, fournissant les matériaux, les charois et 2.500 francs pour œuvre de main. La chapelle du Rosaire fut réparée en 1804. Les demoiselles de Kerdualy renoncèrent à tous leurs droits sur la chapelle Le May qui fut démolie et le mur nord du chœur rebâti. On refit la

charpente et la couverture, les portes et les fenêtres, l'"ogivre". Chatel fils, fondeur à Vannes, fournit une cloche en 1810.

En 1820, le maire tentait encore d'obtenir une subvention. "Les murailles, écrivait-il, sont relevées, mais l'intérieur manque de décorations convenables : point d'encensoir ; nous n'avons qu'un soleil de plomb. Notre fabrique est pauvre et dans l'impossibilité de suffire à ces dépenses". Et de rappeler les lourdes taxes et amendes auxquelles la commune avait été soumise au temps de la Révolution.

Cependant trois autels furent rétablis mais en bois. L'église se meubla de confessionnaux et d'une chaire à prêcher. Les statues de pierre dont la peinture s'était vitrifiée dans l'incendie de l'église furent remplacées par des statues en bois. On y voyait notamment celle de saint Pierre et de saint Nicodème, de saint Yves et de saint Jean-Baptiste. La Vierge qui se trouvait dans le chœur provenait de la cathédrale où elle avait été mise au rebut. Trois grands tableaux ornaient l'église représentant la Résurrection, le Rosaire et saint Jean-Baptiste. Un quatrième, plus petit, de la Visitation, venait aussi de la cathédrale.



Le chœur de l'église

En 1843, on abattit les arbres du cimetière pour payer une seconde cloche achetée aux frères Niel-Tetrel et Niel-Ozemme de Villedieu.

C'est en cet état que l'abbé Jacquot trouva l'église de Guéhenno, quand il fut nommé recteur en 1853. Sans plus tarder, il entreprit de la rénover, payant lui-même de sa personne. Le chœur était petit et malcommode : faute de place, on en était réduit à appuyer le livre de chant sur l'autel. Il fit démolir le mur droit du chevet et la vieille sacristie qui s'y appuyait et les fit remplacer par le pignon actuel à trois pans avec deux fenêtres en arc brisé. Opération plus délicate : au moyen de crics, on souleva la couverture pour rehausser les murs de huit pieds. La fenêtre du nord fut bouchée et au dallage de pierre on substitua un plancher moins perméable à l'humidité.

Le recteur vendit à l'église de Coetbugat le vieil autel et fit faire un autre par Cagnard de Saint-Jean-Brévelay. Ce même artisan fabriqua les stalles et le pupitre du chœur. Le vicaire Laumailly avait payé l'autel et le recteur les stalles. Une balustrade en fer, forgée à Lorient, remplaça l'ancienne en bois. Le recteur peignit lui-même un Jugement dernier sur la voûte du chœur et le Christ placé derrière l'autel. Il raccommoda "le moins mal qu'il put", le Christ de la chaire qu'il trouvait hideux, rafraîchit les tableaux, rentoila celui de la Visitation, restaura deux petites statues de plâtre et façonna celle de saint Joseph. Rien ne lui faisait peur. Il fit encore exhausser la chaire, élargit le confessionnal du vicaire et le plaça dans la chapelle des fonts dont il retira la mauvaise balustrade. Dans une grosse pierre informe qui se trouvait dans l'église, il fit tailler un bénitier qu'il transporta à l'ex-



Église : bénitier de granit

térieur. On aura rarement vu un pasteur aussi zélé pour la maison de Dieu. D'autres entreprises, plus importantes encore, l'attendaient.

Son agrandissement

En mars 1855, le maire et le recteur soumièrent au préfet un projet d'agrandissement de l'église qui ne prendra vraiment corps que l'année suivante, avec la délibération du Conseil de fabrique du 5 octobre et celle du Conseil Municipal du 9 novembre. Les deux assemblées sont d'accord pour reconnaître que l'église, incendiée sous la Révolution et sommairement restaurée, se trouve en un piteux état : le clocher penche et menace de s'écrouler, le mur méridional a perdu son aplomb, l'arcade de la chapelle de la Vierge est fissurée en trois endroits. En conséquence, elles envisagent de démolir le clocher pour le reconstruire en avant de la nef et les chapelles latérales afin de parvenir à un plan plus régulier, selon les dessins de M. Perrochaux, architecte à Ploermel, le chœur demeurant en l'état.

La dépense totale est évaluée à 14.400 francs. Une collecte a recueilli 2 373 francs. Les habitants sont disposés à fournir la valeur de 8 981 francs en prestations et en matériaux dont certains sont déjà à pied d'œuvre. Comme les ressources de la fabrique et de la commune sont très limitées, les conseillers décident de répartir les travaux en trois tranches à exécuter au cours des années 1857, 1858 et 1859. La première comprend les travaux les plus urgents pour lesquels la commune demande une aide au gouvernement et le recteur souhaiterait mettre en adjudication la maçonnerie dès le début de l'année pour la réaliser avant l'arrière-saison.

Moins pressée, l'administration refuse toute adjudication tant que les moyens d'exécution ne seront pas assurés, à moins de renoncer à la subvention. Le recteur accepte, pour cette première tranche, mais le préfet déclare ne pouvoir délivrer le permis de construire qu'après examen du projet par la Commission départementale des Bâtiments. Hâtivement convoquée, celle-ci nomme un rapporteur qui relève de nombreuses imperfections aussi bien dans la conception de l'édifice inspiré de l'art ogival que dans les moyens prévus pour sa réalisation. Aussi insiste-t-elle sur la nécessité "d'examiner s'il n'est pas préférable et surtout plus économique d'étudier un projet de restauration moins compliqué et moins cher qu'un projet de style ogival".

Sans abandonner son idée de départ, l'architecte apporte au plan les modifications demandées et, cette fois la commission l'accepte, bien que le style ogival adopté soit plus dispendieux, "parce que c'est celui des fenêtres du chœur et de la sacristie". Le préfet donne un avis favorable et les travaux pour la construction de la tour et d'une partie de l'église sont adjugés, le 24 août 1857, à l'entrepreneur François Michel de Ploermel. La première pierre est posée, le 6 octobre.

Immédiatement, un dossier pour demande de secours est introduit. L'architecte diocésain, M. Charier estime que le projet n'a aucune valeur du point de vue de l'art, mais, ajoute-t-il, "il faut bien le dire, les communes rurales de notre département sont presque toujours démunies de ressources, et dès lors, les projets doivent être réduits à leur plus simple expression ; du reste, les matériaux que l'on emploie se prêtent peu à la décoration". Néanmoins le préfet appuie la demande et le ministère accorde, le 14 mai 1858, un secours de 1.200 francs.

Au 1^{er} janvier 1858, les travaux de la tour étaient parvenus à sept mètres au-dessus du sol et, pour éviter les frais d'un nouvel échafaudage, le Conseil de fabrique se proposait de construire la chambre des cloches. Sur la lancée, le maire et le recteur tombèrent d'accord pour terminer le clocher et, le 18 août signèrent avec l'entrepreneur un contrat pour l'édification d'une flèche en pierre haute de 10 mètres. Ils pouvaient espérer être arrivés au bout de leurs peines.

L'écroulement de la tour

La réception des travaux n'avait pas encore eu lieu, lorsque, le 10 février 1859, vers 5 heures du matin, la tour s'effondra, entraînant, dans sa chute, la partie basse de la nef. Si la façade tout entière était en pierre de taille, le soubassement des murs latéraux était fait d'un blocage de pierres et le côté de la nef de simples moellons sans contrefort. Un tassement s'était produit, renversant tout le haut de l'édifice. Le mur de face avait résisté jusqu'au sommet de l'étage des cloches; les autres étaient tombés au niveau du plancher.

Le recteur, c'était toujours M. Jacquot, rendait responsables de l'accident l'entreprise qui, malgré les observations qu'on lui avait faites, laissait ses ouvriers sans surveillance et l'architecte qui n'avait pas contrôlé le chantier. L'affaire fut portée devant le Conseil de Préfecture qui demanda une expertise sur l'étendue et les causes des dégâts. D'avance, l'architecte dégageait sa responsabilité car la

construction de la flèche avait été décidée en dehors de lui et exécutée en vertu d'un accord passé directement entre le maire et le recteur d'une part et les deux frères entrepreneurs d'autre part.

Sur le rapport des trois experts désignés par les parties en cause, le Conseil de Préfecture conclut que l'accident n'était pas dû à un vice du sol, ni aux défauts des matériaux mais une mauvaise maçonnerie. Les pertes subies par la commune étant évaluées à 7 940 francs, il arrêta qu'elles incombent pour 85% aux entrepreneurs et 7,5% à l'architecte et à la commune.

La commune pouvait s'estimer satisfaite; l'architecte accepta finalement de verser sa quote-part mais les entrepreneurs, eux, étaient insolubles et envisageaient un recours devant le Conseil d'Etat. Finalement une transaction intervint, en 1860, avec les frères Michel : ils reconstruisaient la tour, mais sans la flèche, et, en compensation placeraient 4 clochetons, 40 corbelets, une balustrade en pierre de taille et une couverture en ardoise au-dessus de la chambre des cloches.

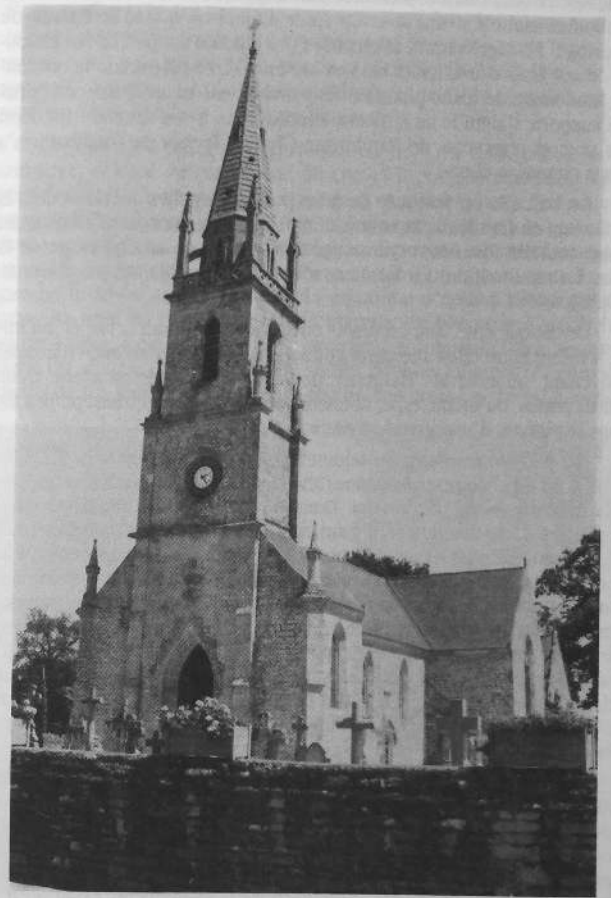
Entre temps, la nef avait reçu une toiture et, grâce à l'apport de l'architecte, elle bénéficia d'une voûte lambrissée.

Cependant, les paroissiens ne renonçaient pas à la flèche de pierre prévue dans le plan de 1857. En 1883, constatant que la couverture en fonte et en bois de la tour se détériorait, le Conseil de fabrique chargea son bureau d'entreprendre la construction de la flèche en pierre. Comme la commune ne s'engageait pas, le préfet autorisa la conclusion d'un marché de gré à gré avec le sieur Piquet qui avait déjà bâti l'église de Cruguel et la flèche en granit de La Chapelle-sous-Ploermel. Et c'est ainsi que fut menée à bien la restauration de l'église incendiée sous la Révolution. Au-dessus de la porte du midi, une inscription rappelle l'accident de 1859 : "Ecrasée par la chute imprévue de ma nouvelle tour, la charité m'a réédifiée".

L'église actuelle

Construite en appareil de granit, l'église, qui a conservé toute la partie haute, revêt désormais la forme d'une croix latine.

En façade, la tour carrée s'élève en trois étages, surmontés de la flèche. Au bas, elle est épaulée de deux contreforts droits à double glacis. Entre eux, le porche s'ouvre par une arcade en lancette moulurée de tores reçus sur les colonnettes et coiffée d'une accolade aiguë à



L'église

feuillage et haut fleuron. Renforcé aux angles, le second étage contient un oculus meublé d'une rose au cœur duquel on a fixé le cadran de l'horloge. En léger retrait, la chambre des cloches est percée sur chacune de ses faces d'une haute baie en arc brisé. Une balustrade la couronne, cantonnée de hauts pinacles. Ils s'arcbutent au tambour octogonal qui supporte l'aiguille de la flèche avec la croix à son sommet. En dépit des sévères jugements de l'architecte Charier, la tour de Guéhenno n'a pas si mauvaise allure.

Au bas, elle est flanquée de deux petites chapelles qui débordent la nef, avec, en façade, deux contreforts obliques curieusement chapeautés d'une tourelle fortifiée, comme aussi les angles du second étage de la tour. La mouluration des larmiers se poursuit au sommet des murs de l'église.

De chaque côté, deux fenêtres en arc brisé éclairent la nef et, au midi, s'insère entre elles une porte gothique surmontée d'un ancien larmier provenant, selon M. du Halgouet, de la chapelle ruinée du Mont. Deux autres portes, du même type, donnent accès aux bras du transept, percés, dans le pignon, d'une grande fenêtre flamboyante.

Au delà du transept, on rejoint la partie plus ancienne de l'église. Côté nord du chœur, trois contreforts larges et plats tentent de remédier à la faiblesse de la maçonnerie. Dans les pans latéraux du chevet polygonal, les deux fenêtres sont garnies d'un remplage de lancettes trilobées, de mouchettes et quadrilobes. Une construction en appentis altère le dessin de l'abside. Vient ensuite l'ancienne chapelle Notre-Dame des Fleurs. Construite en bel appareil, elle s'orne de crochets au long des rampants de son pignon et porte une croix à son sommet. Complètement décentrée, la porte en anse de panier s'entoure d'une accolade aux feuilles épanouies. La fenêtre rectangulaire date de sa conversion en sacristie. La jonction avec l'aile sud du transept est assurée par une sorte de contrefort au sommet duquel un dais abrite une Vierge à l'Enfant en granit, assise et couronnée.

A l'intérieur, depuis qu'en 1957 on a supprimé le revêtement des murs pour mettre en valeur le lacis pourtant monotone des joints, apparaît nettement l'ancienne arcade qui mettait la chapelle en communication avec le chœur. A sa droite se voit aussi une belle piscine à trilobe et accolade qu'on serait tenté d'attribuer à l'ancienne église si M. du Halgouet n'affirmait qu'elle vient aussi de la chapelle du Mont où il a vu le blason vairé qui la décore accompagné de la même crosse en pal.

Au bas de la voûte de plâtre règne une corniche en bois soulignée d'une arcature. Le sol est dallé de pierres sauf dans le chœur surélevé de deux degrés de granit où il est recouvert d'une moquette rouge. Le nouvel autel a du moins le mérite de la sobriété. Rectangulaire, en bel appareil, il repose sur une base moulurée et sa table monolithique est profilée d'une bande et à un large biseau.

Cependant l'autel néo-gothique en bois du XIX^e siècle a été conservé. Adossé au pan central du chevet il porte le tabernacle entre les deux ailes d'un contretable à pinacles. Au-dessus, on a fixé au mur un grand Crucifix où le Christ expire, les yeux levés vers le ciel. A sa droite saint Pierre, le patron de l'église, figure en vêtements pontificaux. De l'autre côté, saint Nicodème, coiffé d'un turban, tient à main gauche le Livre des Ecritures et la couronne d'épines autour de son bras. Au nord du chœur, une sainte martyre, en bois, que l'on dit être sainte Julitte, a été restaurée et a retrouvé la palme et le livre, ses attributs. De chaque côté, une file de stalles déploie joliment les enroulements de ses jouées. A l'entrée du chœur, une crosse de métal à laquelle



L'église : Crèche



Église - Statue de la Vierge

le pend la lampe du sanctuaire rappelle l'ancienne manière de présenter la réserve eucharistique.

Les autels secondaires ont été retirés des chapelles latérales dont le principal mobilier consiste désormais en un confessionnal néo-gothique. Dans l'aile nord, on a placé le bénitier monumental en granit qui se trouvait autrefois à l'extérieur. En forme de ciboire, il est pourvu d'un couvercle sommé d'un gland et une échancrure permettant d'atteindre l'eau bénite. Contre le mur de l'est, un saint Jean-Baptiste en bois, avec l'agneau à ses pieds souffre d'un bras droit mal rabouté. On y voit encore une statue de sainte Jeanne -d'Arc. Au midi, une Vierge à l'Enfant, d'assez bonne facture, porte robe blanche, manteau et voile bleus.

Les vitraux égalaient l'église de leurs couleurs. Ils proviennent de l'atelier Desjardins d'Angers et ont été placés en 1929. Dans le chœur, ils représentent d'un côté, saint Jean-Baptiste et saint Pierre, de l'autre saint Michel et sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ; dans le transept : au nord, le Sacré-Coeur, et au sud, la Vierge, les mains jointes; dans la nef se font face, d'abord Jésus avec la Samaritaine et la Sainte Famille, puis saint Augustin avec sainte Monique et l'apparition de sainte Anne à Nicolazic.

Le fond de la nef est occupé par une haute tribune soutenue par des poteaux de fonte. Au-dessous, trois arcades en cintre brisé donnent : celle du milieu, sur le porche, celle de droite sur le logement de l'escalier, celle de gauche sur la chapelle baptismale. La vasque octogonale en granit est creusée d'une cuvette circulaire et d'une autre rectangulaire pour les saintes huiles. Elle repose sur un support quadrangulaire cantonnée de colonnettes engagées. Une sobre mouluration ajoute à la qualité de cette fontaine.

Au bord du porche se trouve posé un curieux bénitier de pierre. La cuve polygonale est très simple mais son support est sculpté en forme de colonne engagée entre deux piles avec des bases ornées de moulures géométriques, vestige sans doute de l'ancienne église. Deux bénitiers polygonaux encastrés dans le mur desservent les portes latérales.

Dans la tribune a trouvé refuge tout un monde de statues de plâtre qui peuplaient naguère l'église. De loin, on reconnaît sainte Thérèse, saint Antoine de Padoue, le curé d'Ars, saint Joseph, N-D de Lourdes, un saint pape, sans doute saint Cornély. Au moins, ici, elles n'ont pas été détruites.

Les monuments du bourg

Dans le bourg, riche de belles maisons de pierre, s'élèvent encore d'autres monuments religieux, notamment deux croix anciennes. L'une d'entre elles se voit au nord du cimetière. Une table à bordure moulurée recouvre le soubassement carré. En retrait, le socle chanfreiné dans sa partie supérieure porte une inscription gothique : DO (M) JEHA (N) LE GUEVEL LESNE (l'ainé) FIST FAIRE CESTE CROUES LAN MILL CINQ CE (N) TZ XXVII. Le fût polygonal monte très svelte, orné d'un calice et coiffé d'un ample chapiteau géométrique. Sur la croix, de section circulaire, se détache un Christ en haut relief, la tête penchée à droite, les pieds cloués, le droit sur le gauche. De part et d'autre, debout sur le chapiteau, se tiennent la Vierge et un saint porteur d'une aumônière. Au revers, la Vierge porte son Enfant. Sur les bras de la croix s'agenouillent deux angelots, les mains jointes. On peut toutefois se demander si la date de 1527 convient à toutes les parties de ce beau monument.

A l'est du cimetière et à l'ombre d'un grand arbre, pour être plus simple, une croix n'en n'est pas moins intéressante. Planté directement dans son socle, le fût monolithique, cantonné de colonnettes engagées, s'épanouit pour dessiner, grâce à des arcs concaves outrepassés, les bras largement pattés de la croix que traverse en son milieu, de part et d'autre un trou circulaire. On devine l'influence des formes flamboyantes.

Comme elle honore à la fois saint Pierre et saint Jean-Baptiste, la paroisse de Guéhenno a construit en leur honneur à chacun une fontaine. Toutes deux ont été récemment rénovées. En bordure de la route de Cruguel, le bassin de la fontaine Saint Pierre



Croix derrière le cimetière

est entouré : sur les côtés, de deux murets maçonnés ; en avant, d'une pierre dressée sur chant et, au fond, d'un pignon surmonté d'une croix. Dans ce mur s'encastre une petite niche au socle mouluré qui contient une statuette mutilée de la chaire de saint Pierre.

Route de Buléon, la fontaine de saint Jean, s'élève, très svelte à l'intérieur d'une enceinte murée de forme irrégulière. Au dessus du petit bassin carré, le monument en pierres de taille s'ouvre en avant par une lancette et, sur les côtés sous les linteaux droits. Dans le mur du fond, la niche en arc brisé abrite sur le cul-de-lampe de son socle une statuette de saint Jean-Baptiste. La couverture en bâtière présente, en façade, une croix, entre deux pinacles.

A l'entrée de la route de Saint-Jean-Brévelay se voit, dans un écrin de verdure, un petit monument à la gloire de la Vierge Marie. Le soubassement carré à base et corniche moulurés présente dans le compartiment de face l'inscription : *MONSTRA TE ESSE MATREM* : Montre que tu es notre Mère. Au sommet d'une colonne polygonale à base et chapiteau géométriques se tient une statue de la Vierge de la Médaille Miraculeuse.

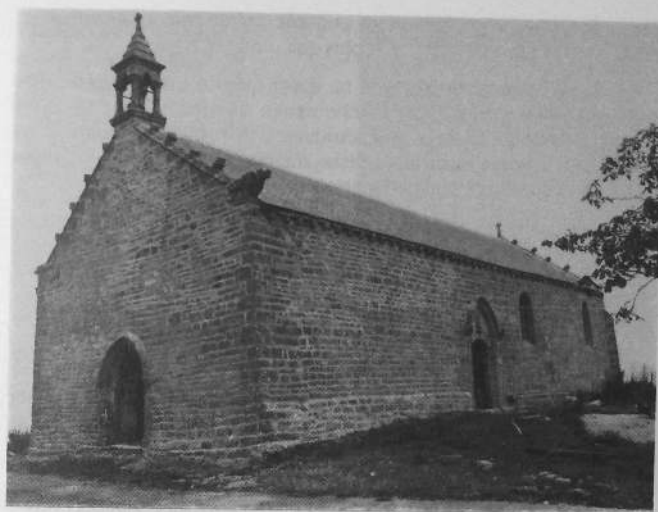
Les chapelles du Mont-Guéhenno

Le Mont Guéhenno, qui domine le paysage environnant, culmine à 147 mètres d'altitude. C'est un superbe observatoire dont on ne s'étonne pas qu'il ait été, en 1799, le théâtre d'un combat entre Républicains et Chouans et qu'il se soit fait bombarder au cours de la dernière guerre. Le sommet était occupé par deux chapelles, un moulin-à-vent et quelques maisons. En l'absence de texte, c'est trop peu pour que l'on en fasse le centre primitif de la paroisse.

La chapelle Saint-Michel

Le moulin est en restauration, la chapelle de Saint-Marc s'est écroulée et ses pierres ont été démenagées. Reste la chapelle dédiée à saint Michel, l'archange des hauteurs. Rénovée en 1890, elle vient de l'être encore en 1972 avec beaucoup de soin.

De forme rectangulaire, elle témoigne de plusieurs campagnes de travaux. Les deux portes pourraient bien être les survivances d'un édifice du XV^e siècle. Celle de l'ouest s'ouvre en arc brisé, moulurée d'un



Chapelle Saint-Michel

tore entre deux gorges et les colonnettes des piédroits se terminent sur des bases géométriques. Un larmier, étroitement concentrique à la partie supérieure, prend son départ sur les figures sculptées. La porte du midi dessine un arc segmentaire mais, au-dessus, le larmier en arc brisé excavé laisse la place à un tympan aveugle sur lequel se détache en relief l'image de saint Michel.

Les rampants des pignons, sculptés de crochets avec, au bas de celui du sud-ouest, un magnifique dragon, semblent appartenir plutôt au XVI^e siècle, tout comme la fenêtre à ébrasement concave du chevet. De même le mur du sud, dans sa partie orientale est fait d'un bel appareil avec un cordon mouluré à sa base. Il est percé de deux petites fenêtres en arc à peine brisé.

Deux contreforts obliques épaulent le chevet et un troisième, au nord, consolide une maçonnerie de moindre qualité. La corniche à modillons qui règne sur la totalité de la longère du midi et sur une grande

partie de celle du nord dénonce une importante réfection, au XVII^e siècle, avec un appareil qui n'est plus que semi-régulier.

Le clocheton pourrait bien ne dater que de la restauration de 1890, quand on y plaça une cloche neuve. Il est cantonné de piles d'angle à base et chapiteau géométriques. Des encoches découpent les linteaux et, au-dessus de la corniche moulurée, une courte pyramide tuilée porte une petite croix de pierre.

La disposition intérieure confirme l'ancienneté de l'édifice dans son état primitif. A l'entrée du chœur, un refend largement ouvert entre deux colonnes engagées devait comporter une clôture de bois. Une inscription indique : CE CHANCEAU FUT FAICT 1544. Côté nef, deux autels de pierres s'y appuient. Sur celui du sud se tient, assis, un saint évêque en granit polychromé. Sa crosse est mutilée et il lève la main droite pour bénir. Sa chasuble gothique aux plis en "V", sa mitre de petites dimensions posée sur une abondante chevelure et ses souliers pointus permettent de l'attribuer au XV^e siècle.

De l'autre côté, un évêque, debout, bénit de la main droite et sa crosse a totalement disparu. Ses vêtements pontificaux et ses chaussures attestent une date postérieure. Les traits du visage sont plus fins.

Le chœur possède un autel rectangulaire en pierre détaché du chevet. Sa base est taillée en biseau et la table profilée d'une bande et d'un cavet. A sa droite, un trilobe gamit la crédence en arc brisé et dans le mur nord, on a ménagé une armoire murale pour les objets du culte. Un vitrail moderne occupe la fenêtre axiale. De part et d'autre se font contraste les deux statues en bois de saint Michel et de saint Marc, celle-ci venue sans doute de la chapelle disparue. Saint Michel, au visage juvénile encadré de sa chevelure bouclée, les ailes à demi-déployées, lourdement vêtu d'une cuirasse et d'une cotte d'armes, brandit de la main droite une épée flamboyante et de l'autre, protégé par son bouclier, plonge une lance crucifère dans la gueule du démon qui se contorsionne sous son pied vainqueur. Face à cette riche statue du XVI^e siècle, le saint Marc paraît bien indigent dans son manteau creusé à longs coups de gouge et l'animal, à ses pieds, voudrait se faire passer pour un lion. En revanche, il habite une niche d'aspect Renaissance délimitée par deux colonnettes sous une coquille que soutiennent deux putti. Les socles sont sculptés de trois masques aux physionomies contrastées.



*Chapelle Saint-Michel :
statue du titulaire*



*Chapelle Saint-Michel :
statue d'un saint abbé (Cado ?)*

On conserve, près de l'autel un vieux meuble à panneaux rectangulaires sur lequel était posé naguère un tabernacle bombé dont la porte était décorée d'un ciboire.

Sous la voûte surbaissée de la nef, enduite d'un vernis sombre, la maçonnerie étale ses pierres apparentes. Elle ne disparaît que derrière un Christ peint sur bois qui serait celui de l'abbé Jacquot, un jolie petite statue en pierre d'un saint abbé, peut-être saint Cado, tenant sa crosse, et, à main gauche, un livre ouvert, et un tableau de saint Jean-Baptiste méditant dans une grotte du désert, copié par Benjamin Lecomte, un peintre amateur de Saint-Jean-Brévelay. Un grand bénitier circulaire est posé près de la porte d'entrée.

La chapelle Saint-Marc

Devenue propriété privée, la chapelle Saint-Marc se trouvait déjà dans un triste état quand Rosenzweig l'a visitée, vers le milieu du siècle dernier. Cent ans plus tard, M. du Halgouet pouvait encore nous

en donner une description. Depuis elle a totalement disparu mais ses pierres ont été réutilisées pour construire la chapelle Saint-Joseph du Calvaire de Callac en Plumelec où l'on reconnaît, notamment dans la façade, bien des éléments signalés par M. du Halgouet.

Les dévotions au Mont

Désormais, saint Michel, vainqueur sans doute d'antiques divinités païennes, règne seul sur le Mont. Autour des deux chapelles s'était constitué un petit bourg et la foire de la Saint-Michel était l'une des plus fréquentées du Porhoët. En 1620, les bouchers venaient y présenter leurs marchandises et le vicomte prélevait un droit d'étal.

La dévotion était entretenue par la présence d'un chapelain dont la maison était marquée d'un calice. Dans son testament, Jean Denoual demandait que " le jour de saint Michel, une messe soit célébrée devant son image en la chapelle du Mont".

Selon certains, on y honorait aussi saint Eutrope et on lui offrait des clous pour obtenir la guérison des furoncles. Il semble que cette dévotion relevait plutôt, à l'origine, de la chapelle Saint-Marc. Quand celle-ci est tombée en ruine, les fidèles et, peut-être aussi la statue en pierre du saint se sont transportés à Saint-Michel, tout comme la statue en bois de saint Marc. A la procession du 25 avril, les paroissiens de Guéhenno apportaient des sachets de seigle, gages des moissons à venir.

Une active association des Amis de Saint-Michel du Mont veille sur la chapelle et travaille à l'entretenir et à l'embellir. Le pardon a repris vigueur et, après la messe, plusieurs centaines de pèlerins s'assoient autour des tables du repas campagnard.

Les chapelles disparues et les croix

Outre les chapelles toujours existantes de N-D des Brières, actuellement en Guégon et de Saint-Sébastien du château des Timbrioux en Cruguel, on signalait encore, en Guéhenno, une chapelle de Sainte-Anne, au manoir du Collédo, dont la statue aurait été transportée dans l'église de Saint-Jean-Brévelay par les Rohan-Pouldu, la chapelle de La Ville-Olivier, qui reçut une cloche, en 1710 et une nouvelle sept ans plus tard, une chapelle de Saint-Nicolas distincte de la précédente, tout comme celle des saints Philippe et Jacques, localisée à Pondelen, lieu-

dit qui ne figure ni dans le dictionnaire topographique de Rosenzweig, ni dans la Nomenclature et l'Insee et que Le Falher dans son "Royaume e Bignan" situe au sud-ouest de Colledo.

Guéhenno est le pays des belles croix de pierre. Outre celles déjà décrites, on en voit encore, du nord au sud, à La Ville-Pierre (1870), au Mené, à La Ville-Sotte, au Quillio, à Chateaneuf, trois au voisinage du Mont, déjà signalées en 1697 dans le testament de Jean Denoual et, enfin, à l'extrême sud, celles du Colledo et de la Galopée (1824).

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Arch. Dep. du Morb. E Sup. 755,76 G 1

ROSENZWEIG - Cartulaire du Morbihan, 1895 - N° 306,307,309

JACQUOT (Abbé) - Notes reproduites dans l'Album des monuments du canton réalisé par la Gendarmerie de Saint-Jean-Brévelay.

LALLEMANT (A) - Annuaire du Morbihan, 1854, p 167

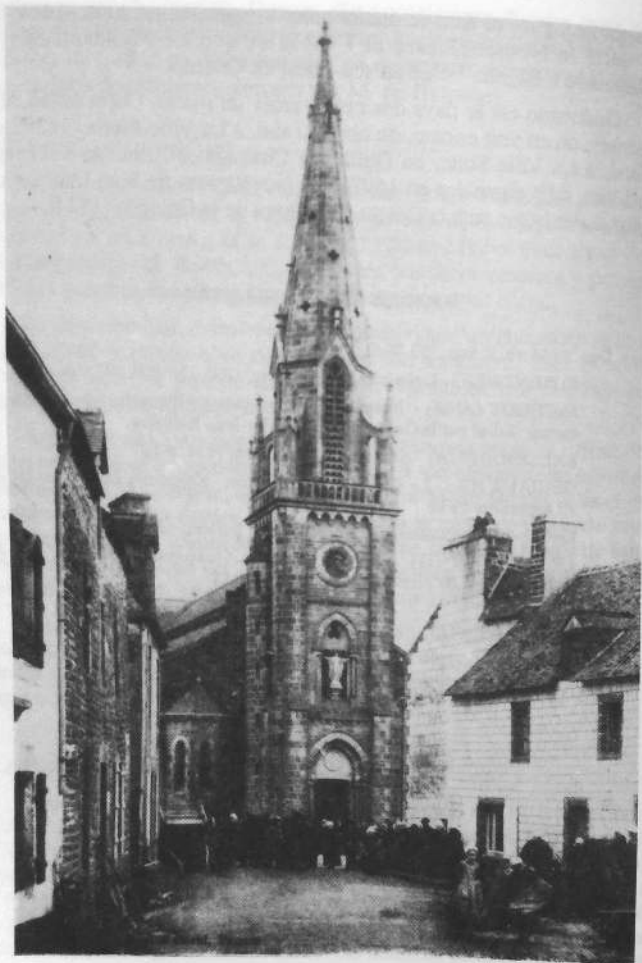
GENIAUX (Ch) - Le Calvaire de Guéhenno - Revue des Deux Mondes du 15 septembre 1930

Le Calvaire de Guéhenno - Supplément au Bulletin paroissial, 31p

LE LOUARN (G) - Le Calvaire de Guéhenno - dans Congrès Archéologique de France. Morbihan. 1986 p.61



Croix de la Ville-Sotte (détail)



PLUMELEC - Le clocher de l'église

PLUMELEC

Avec une superficie de quelque 5500 hectares, la commune de Plumelec est une des plus étendues du Morbihan. Elle se situe au cœur des Landes de Lanvaux, traversée dans sa partie méridionale par le couloir de la Claye orienté ouest-est. Sur son territoire se sont formées trois paroisses : Plumelec, Callac, détachée en 1859 et Saint Aubin, qui lui est demeurée associée jusqu'en 1872.

L'antique paroisse

Plumelec est incontestablement la paroisse-mère et, comme son nom l'indique, remonte à l'émigration bretonne, bien qu'elle ne soit citée pour la première fois qu'en 1146. La première partie du mot : PLU- désigne une circonscription paroissiale et la seconde : -MELEC son fondateur, saint Melec.

Mais qui est ce saint Melec ? On a cherché parfois à l'identifier avec le martyr breton saint Méloir dont la chapelle actuellement en Tinteniac (I & V) se dénommait au XII^e siècle : Sanctus MELOCUS. L'abbé Gazio et le recteur Guillemot reconnurent en lui saint Mellitus, envoyé par le pape saint Grégoire en Grande-Bretagne pour convertir les Angles et les Saxons qui avaient envahi l'île, chassant devant eux les Bretons. Mellitus fut le premier évêque de Londres avant de devenir ar-



*Statue de Saint Melec

chevêque de Cantorbery en 624. En 1883, le recteur obtint de Rome de l'honorer à Plumelec et, l'année suivante l'abbé Gazio publia sa biographie. Un nouveau bref de 1916 autorisa de transférer la fête de saint Mellitus du 24 avril au 4^{ème} dimanche d'août. Et c'est ainsi qu'il est devenu le patron de Plumelec.

En réalité, cette identification est peu vraisemblable car la paroisse de Plumelec était peut-être antérieure à la mort de saint Mellitus, à une époque où les relations conflictuelles entre Bretons et Saxons rendent peu probable l'introduction de son culte en Armorique. D'autre part, il porte un nom bien breton : MAELOC, dérivé de MAEL qui signifie chef.

Le culte de saint Melec n'est pas propre à Plumelec. On l'honore aussi à Trégranteur, à Pommeleuc, en Lanouée où il a une belle statue de bois et un bras-reliquaire, à Bréhan-Loudéac. Il a donné son nom aux Lomelec de Lanvaudan et de Pluneret et à Nomelec de Surzur. Son culte est attesté dans d'autres diocèses de la Bretagne, notamment à Pleumeleuc, en Ille-et-Vilaine, dont le nom correspond exactement à celui de Plumelec. Il n'est pas sûr qu'il s'agisse toujours du même personnage car cet anthroponyme devait être assez fréquent dans le monde celtique. On connaît, au Pays de Galles, un saint Maoloc, donné comme frère de saint Gildas, dont le culte est assez répandu mais la légende incertaine. Il faut donc retenir que le fondateur de Plumelec est un saint Melec, même si la dévotion s'adresse aujourd'hui à l'archevêque de Cantorbery.

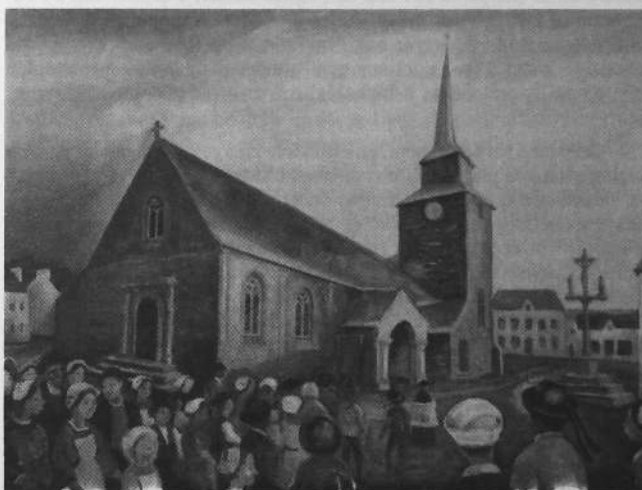
Sur cette vaste paroisse furent créés deux établissements religieux : le prieuré féminin de Locmaria et celui des Trinitaires à Cadoudal. Plusieurs chapelles desservaient ce territoire qui ne comptait pas moins de 11 et peut-être même 13 frairies. Cependant les ressources du recteur se trouvaient considérablement diminuées par la présence des religieux. Il devait se contenter du tiers des dîmes de Plumelec, à quoi s'ajoutaient celle de Saint-Aubin, si bien que son revenu, en 1712, dépassait à peine 400 livres.

Plumelec devint commune, en 1790 et même chef-lieu de canton mais fut rattachée, en 1801, au doyenné de Bignan et au canton de Saint-Jean-Brévelay. En 1872, elle s'agrandit du quartier de Kerangat prélevé sur Saint-Jean-Brévelay. Déjà les démarches en ce sens avaient été faites en 1856 en invoquant l'éloignement de l'église paroissiale et surtout la différence de langue mais l'évêque manifesta son opposition.

Une nouvelle instance, en 1871, emporta son accord de principe et Kerangat fut réattaché à la commune de Plumelec, le 1^{er} janvier 1873.

L'ancienne église Saint-Melec

L'ancienne église n'a été démolie qu'en 1890. On la connaît, grâce à la description qu'en a faite Rosenzweig et à une aquarelle peinte par Mademoiselle de la Buharaye et reproduite, sous forme de tableau, dans l'église actuelle. C'était un édifice rectangulaire, incomplètement doublé au nord par un bas-côté et flanqué, au midi, d'un porche et d'une tour carrée. Il mesurait 32 mètres de longueur pour une largeur de 12 mètres.



*L'ancienne église
(peinture d'après une aquarelle)*

Construit en appareil irrégulier, il portait les marques de multiples restaurations. Quelques éléments d'une ancienne église romane subsistaient dans le porche où deux colonnes à chapiteau figuré de person-

nages encadraient la porte d'entrée. Peut-être même pouvait-on attribuer à cette lointaine époque une partie des murs de la nef avec leurs contreforts peu saillants et au nord une petite fenêtre en plein cintre qui avait été murée.

Les autres fenêtres en arc brisé, une d'entre elles garnie de trèfles et d'un quatre-feuille, appartenaient au XV^e ou au XVI^e siècle. On note, en effet, des réparations au chanceau, en 1482. On parle même d'une reconstruction de l'église, en 1502, qui n'a pu être que partielle puisqu'en 1554-5, on rebâtissait la nef, en 1575, on réparait le chœur et, en 1579 on envisageait de réédifier tout le chanceau. A vrai dire, plusieurs de ces campagnes de travaux ne devaient concerner que la toiture ou la charpente et l'état de l'église laissait à désirer car, à l'occasion des visites épiscopales de 1599 et de 1600, injonction fut faite aux fabriques de pourvoir aux réparations de l'église "pour ce qui concerne la nef d'icelle" et aux gentilshommes de veiller à l'entretien "de ce qu'ils prétendent à ladite église" sous peine de se voir retirer leurs privilèges.

Certaines parties étaient, en effet, à la charge des seigneurs possédés dans la paroisse. Le chanceau, c'est-à-dire toute la partie haute, relevait de la maison de Callac dont les titulaires, en tant que fondateurs, avaient droit d'enfeu et de prééminences dans le chœur, à quoi s'opposaient cependant les paroissiens et les seigneurs de Cadoudal. En 1583, Jehan Le Forestier parvint à les faire reconnaître en acceptant de reconstruire le chanceau. En 1658, Claude de Guémadeuc, qui avait acheté Callac en 1652, fut inhumé dans le chœur de l'église, "sous une grosse pierre tombale verte, vis-à-vis du grand autel". Son fils Amador vit ses droits contestés par Louis de Rohan, comte de Porhoet qui, vers 1692, substitua ses armes à celles de Callac dans la maîtresse vitre. Ce fut l'occasion d'un procès devant le Parlement qui dura encore en 1700.

La chapelle de la Vierge, au côté nord du chanceau, appartenait à la maison de Cadoudal et on y voyait ses armes "d'argent à la croix engreslée de sable". Quand, en 1639, le général de la paroisse voulut établir la confrérie du Rosaire, il s'adressa à Claude de Guémadeuc, seigneur de Cadoudal, et à sa "compagne" Louise Ermar qui, "inclinant à leur prière et désirant contribuer à l'augmentation du service divin... permirent l'établissement du saint Rosaire dans leur chapelle fondée de Notre Dame".

Il y avait aussi dans l'église une chapelle Saint-Vincent, où fut inhumé, en 1658, Ambroise de Chateauto, sieur du Bezonet et une chapelle Sainte-Marguerite, dépendant du manoir de Penquelen, qui reçut, en 1662, la dépouille de René Eudoux et, en 1676, celle de Radegonde Hamelin.

La tour de l'église portait la date de 1626. Carrée, elle était coiffée d'une flèche de charpente et d'ardoise, composée, à la base, d'un tronc de pyramide sur lequel reposait la chambre cubique des cloches, puis d'un second tronc de pyramide surmonté d'une aiguille effilée. C'est le dessin que l'on peut voir encore à Saint-Aubin. L'aquarelle montre aussi un appentis adossé au mur de l'ouest de la tour. Le portail occidental pouvait dater de la même époque : il s'accompagnait de pilastres latéraux sous un entablement horizontal.

A l'intérieur, on retrouvait les traces de cette longue histoire. Les arcades en cintre brisé qui faisaient communiquer le vaisseau principal avec son collatéral reposaient sur des piles carrées à simple tailloir, l'un deux, orné d'une dentelle et d'une ligne de perles. Des arceaux à clef pendante sous-tendaient le lambris de la voûte et les entrants s'engoulaient dans des têtes de crocodiles. Les sablières étaient sculptées de motifs végétaux, de personnages, d'écussons et d'animaux fantastiques. Sur celle du nord de la nef, Rosenzweig a lu l'inscription gothique L M VcII (1502) CE FAIT ET LEVE P J.NIVET et dans le bas-côté : M V C L IIII (1553) CE BOAIS FUT FAICT P ANTHOIE NIVET. Les Nivet sont connus comme charpentiers à Plumelec. Dans le chœur, on a relevé la date de 1672.

Après la Révolution, on ne cessait plus de réparer l'église. Déjà, le 27 germinal XII (17 avril 1804), le Conseil de la commune avait voté deux centimes et demi additionnels pour parer au plus pressé. En 1808, le maire prévoyait de gros travaux : la toiture s'était dégradée et "une pointe de pignon, assise sur une voûte au milieu de l'église" penchait dangereusement. Faute d'obtenir une subvention, le maire engagea les travaux, grâce à des fonds provenant d'une souscription volontaire des habitants, mais comme la dépense était considérable et qu'elle s'étalerait sur plusieurs années, il demandait que les contribuables fussent imposés au marc le franc par souci d'une égale répartition.

Dix ans plus tard, le Conseil Municipal réclamait l'aide du gouvernement pour des réparations à la toiture, à la charpente et au pavement, dont le devis se montait à 6 800 francs. En outre, il s'était adressé au

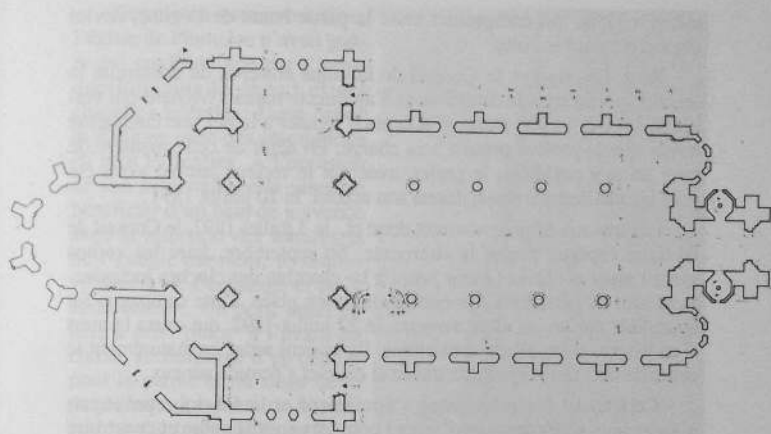
peintre-sculpteur Rouxel pour évaluer les besoins en mobilier. Il convenait de changer la forme du tabernacle et de le surmonter d'une niche en forme de baldaquin, de doter l'autel d'un crucifix et de six chandeliers et, comme il était placé au milieu du chœur, de lui adjoindre deux anges adoreurs, de peindre les stalles et les boiseries du chœur. L'église était dépourvue de tableaux et ne possédait qu'une seule statue, alors que le sanctuaire devait en avoir deux et le tableau représentant Notre-Seigneur crucifié n'avait pas été remplacé. La chapelle du Rosaire conservait une Vierge de quatre pieds de hauteur ; il faudrait un saint Joseph pour lui faire pendant et, en outre, un tableau du Rosaire. Dans la chapelle Saint-Jean, l'autel tombait de vétusté et l'on accompagnerait le nouveau d'un petit retable d'ordre dorique, en bois de chêne ou de châtaignier peint ou doré. La chaire n'avait jamais été peinte, ce qui lui donnait mauvais aspect : il était souhaitable de lui donner une couleur de bois acajou. La note s'élevait à 4 277 francs et l'on ne sait pas si ce beau programme a été effectivement réalisé. Il a du moins le mérite de nous faire connaître l'intérieur de l'église et les attentes de ceux qui entendaient le meubler et l'orner.

Sa reconstruction

Dès 1876, le recteur Le Gouellec envisageait de reconstruire l'église et il lança une souscription à laquelle ses paroissiens répondirent généreusement, exprimant ainsi leur désir d'un nouveau sanctuaire. L'ancien causait d'ailleurs de si grandes inquiétudes que le recteur demanda en 1882 au préfet de faire vérifier sa solidité.

C'est au recteur Guillemot que reviendra la charge de se lancer dans l'entreprise et de la mener à son terme. Le 26 février 1886, le Conseil de fabrique se prononça sur la nécessité d'une reconstruction totale dont il assumait la dépense. Le Conseil Municipal s'empressa d'acquiescer à ce vœu, acceptant que la nouvelle église soit bâtie à l'emplacement de l'ancienne et en utilisant ses matériaux.

L'architecte nantais Douillard, qui résidait alors à Beauregard en Saint-Avé, fut retenu pour en établir le plan et le devis qui se monta à 110 000 francs. Le recteur ne recula pas devant cette somme considérable pour l'époque. Il disposait de 55 000 francs et en attendait encore 7 000, à quoi s'ajouteraient les travaux fournis bénévolement par la population, notamment pour les fouilles et le charroi. Afin d'utiliser



*Plan de l'église
relevé par Eric DROUART, architecte, en 1988*

l'ancienne église pendant la durée de travaux, il décida de les réaliser en deux tranches, la première concernant le chœur, l'avant-chœur avec les sacristies annexes et le transept. Il souhaitait pouvoir reculer le chevet de deux ou trois mètres.

Le préfet soumit ce projet à la commission départementale des bâtiments qui, sur le rapport de M. Charier, émit un avis très favorable, avec cependant quelques réserves sur le financement. Faisant droit à ces observations, le préfet exigea un complément de dossier et imposa d'attendre qu'il soit statué sur la demande d'alignement. La maladie de M. Douillard retarda encore la mise en adjudication qui n'aura lieu que le 6 novembre 1888. Elle fut emportée par les sieurs Vincent et François Piquet de Plumelec, qui consentirent un important rabais, et approuvée le 10 décembre.

Les travaux pouvaient donc commencer et la première pierre fut bénite, le 26 avril 1889 par Mgr Bécel. Menés rondement, ils se terminèrent à la fin de l'année 1890. Inaugurée le 21 février 1891, cette pre-

mière tranche, qui comprenait toute la partie haute de l'église, devint disponible pour le culte.

Sans désespérer, le Conseil de fabrique entreprit de construire la seconde partie sous la direction de l'architecte nantais Menard qui établit le devis à 40 000 franc. Il accepta d'ajouter à la nef une cinquième travée que le recteur prenait à sa charge. En dépit de cette manière de faire un peu cavalière, le préfet, avec qui le recteur semble avoir été dans les meilleurs termes, donna son accord, le 20 juillet 1891.

Les travaux se poursuivirent donc et, le 3 juillet 1892, le Conseil de fabrique espérait placer la charpente, fin septembre, faire les voûtes avant l'hiver et élever la tour jusqu'à la chambre des cloches inclusivement afin de bénéficier des échafaudages en place. Cette campagne fut endeuillée par un accident survenu, le 27 juillet 1892, qui causa la mort d'un maçon et en blessa sept autres. Ils avaient retiré prématurément le cintre de bois qui était une travée et celle-ci s'écroula sur eux.

Cependant les ressources s'épuisaient et la fabrique prévoyait n'avoir plus suffisamment d'argent pour terminer la voûte et construire la tour. Elle se tourna vers les pouvoirs publics. Grâce à l'appui du Conseil Municipal, elle obtint du Conseil général, en 1893, un secours de 1000 francs mais semble n'avoir rien reçu du gouvernement. Malgré cela, au début de cette année, le gros œuvre était déjà terminé ; il ne restait plus que des travaux intérieurs et le 16 juillet 1893, les paroissiens de Plumelec purent prendre possession de leur nouvelle église pour laquelle ils avaient fait tant de sacrifices. Dédiée au Sacré-Cœur, elle recevra la consécration solennelle des mains de Mgr Béccl, le 16 avril 1896.

Restait la flèche. Avec l'audace qui le caractérisait, le recteur Guillemot s'adressa une nouvelle fois à ses paroissiens qui lui répondirent avec la même générosité. L'abbé Brisacier de Tours en dressa le plan qui fut accepté par le préfet. Après une vaine mise en adjudication, le marché fut conclu le 27 janvier 1901 avec l'entrepreneur Bernard de Saint-Anne-d'Auray. Conformément aux délais impartis, les travaux furent terminés le 24 mars 1902 et la tour reçut les quatre cloches bénites par Mgr Latieule, le 13 octobre de la même année. Le recteur pouvait respirer. Il était parvenu à conduire jusqu'à son terme l'œuvre hardie et quelque peu aventureuse de la reconstruction de son église et ses paroissiens n'étaient pas peu fiers de reconnaître à leur sanctuaire un petit air de cathédrale.

Depuis sa reconstruction, l'église de Plumelec n'avait guère été modifiée que par l'introduction dans le chœur et ses chapelles latérales, d'une bande mosaïquée avec des inscriptions en gros caractères. A l'occasion de son centenaire, elle vient de bénéficier d'un bain de jouvence avec la réfection des toitures et de l'enduit intérieur, le renouvellement de l'éclairage et de la sonorisation. Un petit autel en bois a pris place à l'avant du chœur, accompagné d'un pupitre pour la parole et du siège de la présidence. La fontaine baptismale a été transportée au nord du sanctuaire et l'orgue dans la chapelle du midi.

L'ancien baptistère a reçu un autel hérité de la vieille église et de statues de bois tirées des chapelles de la paroisse. La fête du centenaire a été célébrée solennellement, le 8 octobre 1989.



L'église : la flèche du clocher

L'église du Sacré-Cœur

D'une grande rigueur architecturale, construite toute entière en granit, l'église du Sacré-Cœur s'impose comme l'une des mieux venues, en Morbihan, du style néo-gothique, en honneur durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

L'édifice néo-gothique

En forme de croix latine, d'une belle élévation, le vaisseau principal est précédé d'un haut clocher et le sanctuaire, flanqué des deux chapelles qu'enveloppent à un niveau inférieur les sacristies.

Le clocher en pierre de taille parvient à la hauteur de 40 mètres, composé d'une tour carrée et d'une flèche polygonale.

Grâce à ses contreforts droits, la tour s'élance d'un seul jet jusqu'à la balustrade supérieure, accompagnée de deux tourelles polygonales engagées dans ses flancs nord et sud. A l'ouest, entre les contreforts s'étagent le porche, une fenêtre haute et le compartiment de l'horloge. La double voussure du portail en arc brisé repose sur des colonnes d'angle à chapiteau lisse. A l'intérieur d'une couronne torsadée, un cœur enflammé orne le tympan aveugle. Plus haut, entre deux corniches à modillons, s'inscrit une fenêtre en arc brisé, bordée de deux colonnes, divisée par un trumeau et dont le tympan est percé d'un trilobe. Ses baies se trouvent en grande partie masquées depuis qu'on y a placé sur un socle, en 1904, une grande statue blanche du Sacré-Cœur fournie par la maison Raff de Paris. Elle ne pèse pas moins de 250 kilos et, faite sur le modèle de celle de Montmartre, elle ouvre largement les bras. L'horloge est logée dans un oculus. Sur la corniche, soulignée d'un rang d'arcatures, quatre hauts pinacles terminés en pyramide cantonnent la balustrade de pierre.

Appuyés à de petits arcs-boutants, ils ménagent la transition avec la flèche. Le tambour polygonal contient la chambre des cloches et s'ouvre, dans les directions cardinales, par des baies en arc brisé dessinant une première lancette à laquelle se superpose une seconde à deux formes trilobées et quadrilobe au sommet. La corniche se brise en forme de galbe fleuroné au-dessus de chacune des baies. L'aiguille, renforcée le long de ses angles, est percée sur ses côtés de quadrilobes et garnie de petites lucarnes sous le bourrelet terminal qui porte la croix.

La nef s'étend sur cinq travées scandées par des contreforts à double larmier et des fenêtres en lancette. Le vaisseau principal domine de peu la toiture en appentis des collatéraux et ses murs ne comportent que de petites roses découpées en lobes concaves. A l'ouest, deux petites chapelles polygonales prolongent les bas-côtés.

De même hauteur que la nef principale, longues de deux travées, les ailes du transept se terminent par des pignons plats, étayés de contreforts droits, percés d'un triplet et d'une petite baie dans le triangle. Au sommet des rampants se dresse une croix de pierre. Du côté de l'ouest, se superposent une porte en arc brisé et une fenêtre en lancette.



L'église : chapelle latérale du chœur



L'église : le chœur

Le chœur, composé de trois travées droites, est clos par un chevet à trois pans. A un niveau inférieur, une chapelle polygonale se loge à l'angle du transept et de la première travée. Plus bas encore, la sacristie l'entoure. Grâce à cet étagement le chœur se dilate sans être trop alourdi. Un épi se dresse fièrement au-dessus des croupes d'ardoise. Une corniche à modillons règne à l'entour de l'édifice qui présente sur toutes ses faces une exacte symétrie.

Le même équilibre se retrouve à l'intérieur où le porche débouche sur la nef centrale par une grande arcade à double rouleau surmontée d'une petite tribune. Des arcs en tiers-point, moulurés d'une large bande entre deux tores assurent la communication entre le vaisseau central et ses collatéraux. Ils reposent sur des colonnes de granit à socle polygonal, base circulaire moulurée de tores et chapiteau feuillagé. Les doubleaux de la voûte d'ogives retombent sur ces mêmes colonnes des deux côtés, tandis que ceux des bas-côtés y prennent leur départ pour venir s'ap-

puyer sur des impostes engagées dans les longères. La lumière se déverse à partir des fenêtres latérales et des oculi de la grande nef.

Au carré du transept, de puissantes piles cruciformes renforcées sur les quatre faces de colonnes engagées supportent la voûte d'ogives. Dans les croisillons, du côté de l'est, se juxtaposent deux arcades. La première, continuant en quelque sorte le bas-côté débouche sur un espace qui communique avec la sacristie et s'ouvre sur l'avant-chœur. La seconde dessine une chapelle peu profonde.

Les compartiments du chœur sont délimités par des arcs rayonnants qui, de la voûte retombent sur des colonnettes montées sur une corniche continue. Chacun d'eux comporte une lancette. En outre, au bas des pans latéraux de l'abside, une double arcature trilobée avec une courte colonne médiane ajoute au décor. L'unité de l'édifice se trouve encore renforcée par l'enduit ocré qui revêt les murs.

Son ameublement

Venu postérieurement le mobilier ne conserve pas le même esprit : on l'a voulu solennel et richement orné. Dressé sur un emmarchement de trois degrés, l'autel majeur offre le contraste de sa pierre blanche et de ses colonnettes de marbre polychrome. Il se compose d'un massif rectangulaire avec sa table, d'un tabernacle au milieu du contretable et d'un baldaquin. La table repose, en avant, sur deux séries de colonnettes jumelées en marbre rouge, qui laissent voir, dans l'intervalle, un long compartiment rectangulaire bordé de colonnettes de marbre gris et sculpté en bas-relief de la Sainte Cène. Les deux gradins s'ornent l'un de rinceaux, l'autre de losanges. Deux colonnettes de marbre ocre encadrent le tabernacle et, de part et d'autre, trois autres délimitent des arcades trilobées où prennent place les statuette de saint Pierre avec son coq et de saint Paul, de sainte Cécile et de sainte Agnès. Dressé sur quatre colonnes et coiffé d'une bâtière hérissée de crochets, le baldaquin abrite la croix. De chaque côté de l'autel, une colonne de marbre sert de piédestal à un ange porte-candélabre.

Dans le même esprit, mais plus sobre, l'autel du bras nord appuie sa table rectangulaire sur quatre colonnettes et une dalle dressée où figure, en bas-relief, le Christ au tombeau. Le tabernacle débordant en avant de ses deux ailes. Semblable autel devait exister dans la chapelle du midi occupée maintenant par l'orgue et une statue de saint Joseph.

Dans la première travée de la nef, côté nord, la chaire monumentale est aussi faite de pierre calcaire. La cuve repose sur une petite pile polygonale de marbre rouge et on y accède par deux escaliers latéraux. Les trois faces antérieures sont garnies d'arcs trilobés où figurent symboliquement les trois vertus théologiques de Foi, d'Espérance et de Charité. Les personnages, comme ceux du chemin de croix, ont été récemment habillés de couleurs peut-être un peu trop doucereuses. Tous ces meubles de marbre et de pierre tendre ont été fournis par un atelier de Niort.

Dans le chœur, deux rangées de stalles surmontées d'un lambris revêtent les murs latéraux et, au-dessus deux larges frises de mosaïques proclament à la gloire de l'Eucharistie : ECCE PANIS ANGELO-RUM, Voici le pain des anges; FIT PANIS HOMINUM, Devenu le pain de hommes. Elles se continuent dans les petites chapelles voisines

du chœur avec les inscriptions : CANTATE DOMINO, Chantez le Seigneur; DEO GRATIAS, Nous rendons grâce à Dieu. On y voit, au nord, au-dessus de deux tableaux modernes figurant la Crucifixion et le globe terrestre, les statues en plâtre de sainte Anne avec la Vierge et de sainte Jeanne d'Arc et de l'autre côté, celles du Sacré-Cœur, de sainte Thérèse et de saint Cado.

A l'avant du chœur, l'autel en bois de la célébration, décoré d'arcatures gothiques, se ferait très discret s'il n'était pas vigoureusement coloré de rouge et d'orange. S'harmonisent avec lui le pupitre du lecteur et le fauteuil de la présidence.



Le maître-autel de l'église

L'aile nord du transept abrite maintenant la fontaine baptismale en granit, coiffée d'un couvercle en cuivre. On y conserve la statue en bois de N-D de Grâces qui provient de l'ancien prieuré de Locmaria. Elle est l'objet d'une légende selon laquelle une religieuse (ou une jeune fille) aurait été enfermée dans un petit oratoire dédié à N-D de Grâces et situé à l'angle sud-ouest de l'enclos. La prisonnière supplia la Vierge de la délivrer et voici qu'une pierre se détacha du mur et ouvrit un orifice par où elle put appeler à l'aide. Un seigneur de passage l'entendit et, touché de son malheur, obtint sa libération. Transportée à l'église paroissiale, la statue fut entourée d'une grande vénération et, au terme de la mission, de 1894, la paroisse se consacra à Notre-Dame de Grâces. La statue voisine en plâtre de saint Melec ne peut se réclamer de la même ancienneté. Elle en impose cependant par la majesté de son port dans ses vêtements épiscopaux.

Les confessionnaux modernes se logent sous les arcades segmentaires des murs des bas-côtés. L'une d'entre elles est peinte de l'image de l'ancienne église, heureux rappel du passé de la paroisse.

Toutes les fenêtres ont reçu des vitraux, les premiers posés par Laumonier de Vannes dès 1889. Ils ont eu à souffrir des bombardements des 18 et 25 juin 1944 mais, restaurés, ils réchauffent l'église de leurs couleurs et l'animent de la galerie de leurs personnages. C'est ainsi qu'on honore : dans le chœur, le Sacré-Cœur entre saint Melec et saint Cado; dans les triplets du transept, au nord, la Vierge à l'Enfant, avec d'un côté saint Jean et de l'autre sainte Madeleine; au midi, saint Joseph, sainte Anne et saint Joachim; dans la nef, au nord, saint Maurice, saint Yves, saint Armel, saint Isidore, saint Cornély et, vis-à-vis, saint Barnabé, saint Hubert, saint Marc, saint Mathurin, et saint Augustin. Les petites roses de l'étage supérieur ne comportent que des motifs géométriques et des stylisations végétales.

Au fond de la nef, la chapelle du nord servait autrefois de baptistère, comme en témoignent la grille en fer forgé qui la clôt et les vitraux où l'on voit, à côté de Jeanne d'Arc, le baptême de Clovis et son couronnement. Elle abrite maintenant un mobilier de bois : un classique autel en tombeau galbé avec son triangle divin et ses angelots, son tabernacle décoré d'un ostensor entre de gracieuses arabesques, une statue de la Vierge à l'Enfant, un saint Cado, en évêque, engoncé dans sa chape et un saint Armel qui tient un animal prisonnier de son étole.



L'église : statue de Saint-Cado



L'église : statue de saint Armel

Celle du sud est consacrée à la Vierge. Sur l'épaisse table d'un autel de granit, sainte Bernadette s'agenouille devant Notre-Dame de Lourdes et les trois vitraux illustrent les grandes apparitions du XIX^e siècle : La Salette, Lourdes et Pontmain.

De part et d'autre du porche, deux niches trilobées contiennent les statues en plâtre de saint Cornély et de saint Antoine de Padoue. Aux contreforts s'adossent celles de saint Vincent de Paul et de sainte Louise de Marillac et deux grands bénitiers de granit desservent l'entrée de l'église, l'un circulaire posé sur un pied décoré d'un gros nœud, l'autre ovale sur un balustre.

Telle est l'église de Plumelec qui fait la fierté de sa population et parfois l'envie des paroisses voisines. Elle sort toute rafraîchie de la célébration de son centenaire.

Les monuments du bourg

La fontaine Saint-Melec

Ardent restaurateur du culte de saint Melec, le recteur Guillemot fit construire, en 1884, une fontaine en son honneur, à la place d'une autre dont la tradition gardait le souvenir.

Elle se trouve à quelques centaines de pas au sud de l'église, entourée de massifs de fleurs et de verdure. Au-dessus du bassin carré s'élève un élégant petit monument tout en granit. De face, il s'ouvre sous un linteau découpé par deux arcs cintrés et entre deux colonnes à base moulurée et chapiteau sculpté. Sur les côtés, le linteau droit s'orne d'une pointe d'accolade. La toiture en bâtière tuilée est surmontée d'une croix aux extrémités trilobées. Dans le triangle qu'elle dessine, sous une petite baie en trilobe, on lit : POSUERUNT ME CUSTODEM. Ils m'ont établi gardien. Dans le mur de fond, une niche abrite une statuette de saint Melec.



La fontaine de Saint-Melec

mission de 1920, le recteur décida de remplacer la croix branlante en bois par une croix de pierre taillée par Emile Piquet du bourg.

Sur un emmarchement de trois degrés, le piédestal rectangulaire se creuse sur tout son pourtour et la table moulurée déborde très peu. Dressé sur un socle polygonal, le fût s'amincit à partir du tore du bas vers l'anneau supérieur. A la croix de section polygonale est attaché un Christ de fonte.

Le Monument aux morts de 1914-1918

Inauguré, le 15 juin 1923, le Monument aux morts de la guerre 1914-1918 avait donné lieu à d'âpres controverses. Le plan primitif prévoyait une croix à son sommet. A la suite de protestations, elle fut remplacée par une urne funéraire mais le recteur refusait de bénir un monument ne comportant plus de signe religieux. Un compromis intervint et l'on grava une croix sur la face nord et celle qui devait le couronner fut déposée au bas du monument pour recevoir la bénédiction.

Au cours de la cérémonie d'inauguration, la foudre tomba sur le clocher de l'église et une pluie diluvienne s'abattit sur le bourg. Les paroissiens y virent une punition du ciel et, quelques temps plus tard, à la suite d'une élection, la croix fut rétablie à la place qui lui était destinée.

Le monument s'élève à l'intérieur d'un petit enclos cantonné de petites piles à boule reliées entre elle par une grille. C'est une stèle de forme pyramidale en trois éléments : un piédestal couronné d'une palme, et terminé par un entablement, un fût sur-lequel se détache en relief un trophée et qui se termine par un second entablement orné de la médaille militaire, enfin une simple croix montée sur plusieurs degrés. A la suite du nouvel aménagement de la place de l'église, il vient d'être transporté au voisinage du cimetière.

Les monuments de la Résistance

A Plumelec ont été érigés trois monuments importants à la mémoire des victimes de la guerre 1939-45. La commune eut à déplorer la perte de plusieurs de ses enfants et elle fut en outre le théâtre d'opérations au cours desquelles des soldats de la Résistance trouvèrent la mort.

Au sud du bourg, sur le plateau de la Grée, se dressait un ancien moulin-à-vent dont les Allemands firent dès leur arrivée un observatoi-

La croix du cimetière

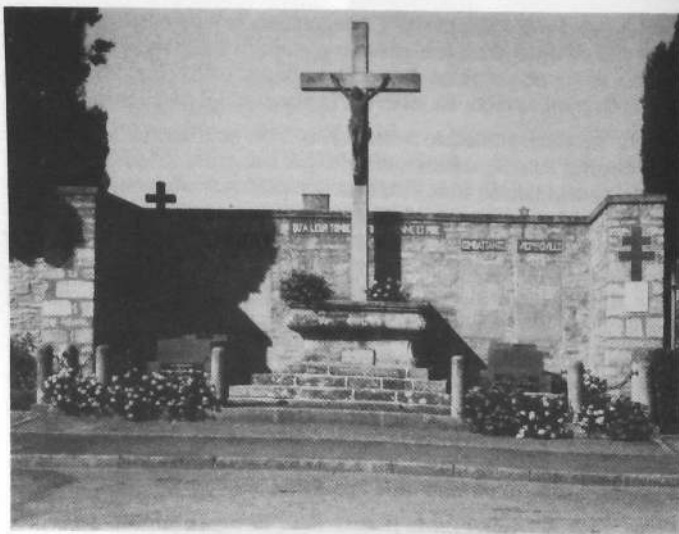
La croix du cimetière paraît assez ancienne. Elle se dresse sur un soubassement carré à table légèrement débordante. Carré à la base, le socle devient circulaire dans sa partie supérieure. Le fût consiste en une colonne couronnée d'un chapiteau polygonal. De section carrée, le crucifix présente, sous de minuscules frontons, d'un côté, le Christ, les bras à l'horizontale, le pied droit cloué sur le gauche, de l'autre un personnage qui pourrait être saint Jacques.

La croix de mission

On a donné un joli cadre de verdure à la croix de mission située dans un petit enclos triangulaire au nord du bourg. A l'occasion de la

re d'où l'on découvrait la vallée de la Claye et, au-delà les hauteurs de Lanvaux. Situé à proximité du camp de Saint-Marcel tenu par des parachutistes et vers lequel convergèrent de nombreux jeunes à partir du débarquement, il était appelé à devenir la cible des aviateurs alliés. Le 18 juin, les Mosquitos anglais mitraillèrent un rassemblement de personnes qui jouaient aux boules, au sud du bourg, faisant cinq morts et huit blessés. Le 25 juin, les avions revinrent et bombardèrent le moulin sans l'atteindre : le piédestal de la statue voisine de Notre-Dame de la Salette fut criblé d'éclats et les vitraux de l'église, tout comme de nombreuses vitres dans les maisons du bourg, furent endommagées par les explosions.

Dans la nuit du 18 au 19 juin, ordre avait été donné aux troupes rassemblées à Saint-Marcel de se disperser dans la campagne. Lancés à leur poursuite, les Allemands ratissèrent tous les environs, cernèrent le bourg de Plumelec, celui de Saint-Aubin et plusieurs villages, emmenant à chaque fois des prisonniers.



Monument aux Résistants

Le 12 juillet, ils surprisent le campement que le capitaine Marienne avait établi au village de Kérihuel, exécutèrent sur le champ 8 parachutistes dont le capitaine, 8 autres résistants et trois hommes de la ferme. Ce n'est qu'le 15 juillet qu'ils permirent au maire de leur donner une sépulture et l'abbé Noullet prononça une bénédiction devant les cercueils rassemblés dans l'église.

Sur les lieux de l'exécution, devant le mur de la ferme qui avait été incendiée, on dressa une haute croix de bois protégée par une palissade tandis que sept petites croix étaient fixées au mur. L'espace est désormais délimité par une grille et la croix de bois a été remplacée par une croix de granit brut. Trois dalles sur le mur portent les noms des victimes.

Dans le bourg, un autre monument marque le lieu de leurs sépultures et regroupe, autour de leurs noms, ceux des autres victimes civiles et militaires de la guerre 1939-45, y compris celles de la guerre d'Indochine, en tout 61 noms distribués sur quatre plaques. Elles sont apposées sur un mur en moellons adossé au cimetière et limité par deux piles ornées de la croix de Lorraine. Devant, s'élève l'ancienne croix du bourg ou du moins son soubassement en forme d'un autel galbé posé sur un emmarchement de trois degrés. A la haute croix de bois s'est substituée une croix de granit avec un Christ en bronze.

Sur la hauteur de la Grée, au voisinage du moulin, un troisième monument est dédié "aux parachutistes français SAS qui donnèrent leur vie en Bretagne pour la libération de la France. 5 juin-6 août 1944". C'est un long mur bas sur lequel s'alignent et se compèntrent deux rangées de croix de Lorraine. Il est précédé d'une dalle plate avec un emblème et la devise : "Who dares wins". "Aux audacieux la victoire".

A proximité se tient la statue en fonte de la Vierge de la Salette. Une grille de fer entoure l'enceinte carrée dans laquelle un monceau de gros blocs de pierres brutes soutient le haut piédestal carré en granit. Au sommet, se dresse la Vierge en conversation avec deux enfants, un garçon et une fille, réunis dans un même groupe peint en vert.

Les chapelles de la paroisse

Des nombreuses chapelles frairiales ou domestiques dispersées sur tout le territoire de la paroisse ne subsistent plus que trois, si l'on met à part celles de Saint-Aubin et de Callac devenues paroissiales.

Chapelle de Talcoetmeur

Elle est située au sud-est du bourg, presque à l'extrémité du plateau qui domine la Claye. A l'origine, elle dépendait sans doute du manoir disparu comme en témoignent les armes sculptées à son frontispice où l'on reconnaît le blason de Callac "à deux fasces nouées accompagnées de neuf merlettes" en alliance avec celui de Chateauto : "d'argent à trois têtes de renard coupées de sable et lampassées de gueules". Au tout début du XVI^e siècle Prigent de Callac avait épousé Jeanne de Chateauto. La chapelle était le siège d'une chapellenie desservie jusqu'à la Révolution. On y célébra, le 23 avril 1781, le mariage entre Vincent Raymond, sieur de La Chesnaie et dame Jacquette de Trépezec, veuve du seigneur de Beauchesne de Lespinay. Depuis elle est devenue paroissiale.

Elle n'a rien retenu de ses lointaines origines. Actuellement c'est un simple édifice rectangulaire en moellons de granit et de schiste. Ses murs ont été exhausés en 1878, enduits de chaux, en 1950, et le dallage de pierres vertes, remplacé par un ciment uniforme. On a refait la toiture, en 1987, ce qui assurera sa survie pour plusieurs décennies.

A l'ouest, le pignon est dominé par un clocheton aux baies en arc segmentaire amorti en une courte pyramide au sommet de laquelle est plantée une croix de pierre. Le portail en plein cintre est chanfreiné sur son pourtour et, au-dessus s'ouvre un oculus. La porte du midi, en cintre surélevé, s'inscrit entre deux fenêtres en arc segmentaire. La construction semble mêler des éléments du XVII^e et du XIX^e siècle.

A l'intérieur, on a rejointoyé les moellons et, en l'absence d'une voûte, la toiture reste visible. Le mobilier se réduit à un autel rectangulaire en bois dont la table repose, en avant, sur deux colonnettes. A droite, la crédence est dotée d'un évier en saillie dans le mur. La présence d'une statue de bois désignait la Vierge comme titulaire de la chapelle. Autrefois, elle était accompagnée d'une autre de saint Armel. Désormais la dévotion se tourne plutôt vers saint Isidore, le patron des laboureurs, dont la statue a été bénite en 1951. On lui a ajouté celle de sainte Thérèse. L'entrée est desservie par un bénitier polygonal pédiculé.

Chapelle Notre-Dame-de-Lorette

A l'orée des bois de Lanvaux, la chapelle Notre-Dame-de-Lorette se cache au milieu des arbres. Primitivement elle relevait du manoir de Boulouem et, à ce titre figure dans un aveu de 1611 et un acte de vente



Chapelle de N-D de Lorette

de 1640. Actuellement encore, elle demeure propriété privée mais ses possesseurs la mettent à la disposition des frairiens de Lanvaux qui la restaurèrent en 1878 et le clergé de Plumelec y assura la messe régulièrement jusqu'en 1973. Dès 1664, elle portait le titre de N-D de Lorette et depuis une nouvelle restauration de 1950, on y honore aussi saint Comely, le patron des bêtes à cornes.

Humble, rustique, elle ne manque pas de pittoresque sous sa toiture à coyaux. Le pignon occidental, en appareil semi-régulier et sa porte en plein cintre, ornée d'une moulure dans l'arc et de colonnettes engagées, peuvent dater du XVII^e siècle. En revanche le clocheton, ouvert en rectangle sur deux faces et coiffé d'une petite pyramide ne doit pas être antérieur à la restauration de 1878. Les murs ne comportent d'autre percée que celle d'une porte au midi, semblable à celle de l'ouest.

L'intérieur s'éclaire de verres dormants ménagés dans la toiture. Les entrants ont été sciés, le sol cimenté, la voûte peinte en bleu. L'autel provient de la chapelle Saint-Yves de Vannes. En tronc de pyramide renversé, il porte deux gradins sculptés de rinceaux. Malheureusement la statue de Notre-Dame qui le dominait a été dérobée dans cette cha-

pelle difficile à protéger. Ne demeurent plus que les statues en plâtre de saint Joseph et de sainte Anne. La messe du pardon se célèbre, en plein air, le 3^{ème} dimanche d'août, avec tout le charme d'un cadre sylvestre.

Pour trouver la fontaine, il faut traverser la route de Vannes et s'avancer dans les champs. Son aspect est non moins rustique que celui de la chapelle. Au-dessus du bassin, deux colonnes à tailloir carré soutiennent un épais entablement évidé d'un cintre sur la face antérieure tandis que sur les côtés il vient s'articuler horizontalement avec le mur du fond. Légèrement débordante, la plate-forme supérieure sert d'assise à une pyramide toute moussue cantonnée de pinacles en forme de champignons et surmontée d'une croix métallique. A l'intérieur une petite niche abrite une statuette de N-D de Lourdes.

Chapelle Saint-Joseph de Kerangat

Au pignon de l'ancien château de Kerangat, une chapelle portait l'inscription : LAN 1521 NOBLES GENS JEHAN EVENARD ET



Chapelle de Kerangat

MARIE DE QUELEN SA C(om)PAIGNE FIRENT EDIFIER CESTE CHAPELLE. PRIEZ DIEU QU'IL LEUR DONNE LE PARADIS. En 1847, elle fut transformée en grange par le nouveau propriétaire.

A la fin du siècle dernier, après avoir reconstruit sa demeure, le vicomte de Bellevue entreprit de bâtir une nouvelle chapelle dans le parc. Il n'eut pas le loisir de mener l'œuvre à bonne fin. Son fils termina les travaux et introduisit une requête auprès de l'évêque pour qu'elle fût bénite le 6 juillet 1900, jour où il désirait célébrer ses noces d'argent. En retour, il s'engageait à laisser ouvert à la disposition des fidèles cet oratoire dédié à saint Joseph.

Le recteur Guillemot appuyait sa demande et l'évêque lui donna satisfaction. En 1950, le général Paris obtint la permission d'y célébrer la messe en faveur de deux prêtres et des autres pensionnaires, le temps qu'ils résideraient dans son château.

Bien que de dimensions réduites, cette chapelle ne manque pas de caractère dans son cadre de verdure. Rectangulaire, elle présente une belle façade en pierres de taille, épaulée de contreforts obliques avec, à leur sommet, de curieux pinacles crénelés. Le portail en lancette comporte deux voussures moulurées l'une d'une gorge et l'autre d'un tore aplati. Au-dessus, un oculus cerclé de tores contient six lobes concaves séparés par des trèfles. Au sommet des rampants aigus, le clocheton amplifie le mouvement vertical du pignon. Une corniche à modillons, découpée en lobes dans sa partie supérieure, couronne la souche carrée et supporte la flèche cantonnée de pinacles. La chambre de la cloche s'ouvre en une étroite lancette sous un petit pignon et s'amortit en une aiguille fleuronée.

Une corniche à modillons domine les longères percées d'une unique fenêtre en arc brisé à garniture de bois. Le chevet est aveugle.

Devant la chapelle se dresse sur son piédestal une petite croix de section circulaire.

Les chapelles disparues

Le village de *la Madeleine* était habité par les caquins et les cordiers descendants des anciens lépreux tenus à l'écart du reste de la population. Ils avaient leur chapelle propre où se desservait une chapellenie jusqu'à la Révolution. Il n'en reste plus que de minces vestiges.

Au début de ce siècle, on voyait encore des ruines indiquant la forme rectangulaire de la chapelle de *Sainte Brigide*, à l'entrée du village de Bréhé. Le nom n'est lui-même sans doute que la déformation de celui de Berhed qui désigne, en Bretagne, l'abbesse irlandaise de Kildare. Sa fête se célébrait à Plumelec, le 19 août, mais déjà, en 1664, la solennité était reportée au dimanche suivant. Les seigneurs de Callac affirmaient leurs prééminences dans la chapelle et, à l'occasion de l'assemblée, percevaient un droit de bouteillage. Le 23 avril 1686, fut bénite dans l'église paroissiale une cloche destinée à la chapelle dont on dit qu'elle dépendait alors de la seigneurie de Kervio. Le parrain fut un

prêtre, missire Jean Le Febvre, sieur de Penquelen et la marraine Marie de la Potterie, dame du Clégrio et de Kerno.

La chapelle est dite aussi parfois de saint Marc, sans doute parce qu'elle accueillait, le jour de sa fête, la procession paroissiale. On invoquait, dit Melle de la Buharaye, saint Brigide pour la "rache" et, ajoute-t-elle, plus d'une femme va encore tremper dans la fontaine qui existe toujours, les linges de son bébé tout en ignorant totalement à quel saint elle s'adresse.

La chapelle de saint Barnabé, attenante au manoir de la Cour de Penquelen, relevait de cette maison dont les titulaires percevaient, le 11 juin, jour de l'assemblée, un droit de bouteillage sur le vin et de havage sur les autres marchandises mises en vente. A l'entour de la chapelle et dans les vitres se voyaient les armes des sieurs de Penquelen. Plusieurs mariages y furent célébrés, en 1667, en 1687, en 1722 et encore en 1730. Elle est complètement détruite.

Sous le vocable de saint François d'Assise, existait une petite chapelle, au milieu d'un bois, près du village de Remungol. Au début de ce siècle, on y voyait encore, au-dessus d'un autel de style Louis XV, une toile défraîchie qui représentait le triomphe de saint François d'Assise. De part et d'autres se tenaient les statues du saint et de saint Comely. On parle aussi d'une statue de sainte Anne.

Au-dessus de la porte d'entrée, un écu "d'argent à la fasce de gueules chargée de trois mâcles d'or" et une inscription "F (ait) P (ar) ES (cuyer) GGS (Georges) DE REMUNGOL" avec la date de 1668, désignait le fondateur de cette chapelle maintenant disparue.

En 1912, le recteur Allain avait envisagé de bâtir, dans le bourg, une chapelle pour servir aux catéchismes et aux réunions pieuses. A cette intention, il avait même acquis un terrain mais se vit contraint, faute de ressources, de renoncer à son projet.

Le prieuré de Locmaria

Le prieuré de Locmaria de Plumelec a été fondé, au XII^e siècle, par un vicomte du Porhoet et confirmé, en 1146, par le pape Eugène III et, en 1161 par Alexandre VII. Dépendant de l'abbaye bénédictine de Saint-Sulpice de Rennes, il accueillait des personnes des plus hautes familles de Bretagne et disposait de biens considérables puisqu'il le-

vait la dîme sur la paroisse de Plumelec et une partie des paroisses de Cruguel, Guégon, Guéhenno et Saint-Jean-Brévelay. La prieure jouissait des droits de haute, moyenne et basse justice et sa juridiction s'exerçait au bourg de Plumelec. Elle percevait aussi une coutume à la foire de Saint-Michel qui se tenait près du monastère. Quand elle prenait possession de sa charge, le recteur de la paroisse venait, en surplis et étole, l'encenser à la porte d'entrée. Tout en se déclarant "hommessse du Roi", elle devait foi et hommage au vicomte de Porhoet.

L'église était dédiée à la Vierge et entourée des bâtiments claustraux. Vers 1635, la prieure Suzanne de Guémadeuc fit construire un grand corps de logis tout neuf, des dortoirs, de très beaux cloîtres, des dépendances avec un grand enclos de murailles de 12 pieds de hauteur. En 1790, la dame prieure déclara qu'elle avait conclu, avec le sieur Bara, sculpteur à Vannes, un marché pour la fourniture d'un autel de tuffeau au prix de 1700 livres. La moitié de la somme avait été versée, et une bonne partie des matériaux se trouvait déjà à pied d'œuvre.

Le prieuré comptait alors 12 religieuses de chœur et 6 converses. Dès le 2 avril 1791, on commença de vendre leurs biens et elles furent expulsées le 1er octobre 1791. La foire du 16 octobre suivant donna lieu à de violents incidents qui firent 5 morts. Le 23 juillet 1799, l'église et le couvent furent adjugés à Pierre Le Blanc pour 1068 francs. Dès lors les bâtiments commencèrent à tomber en ruine et il n'en reste que les longs murs de l'enclos, un logis daté de 1714 et le colombier. L'entrée du côté de la route a été modifiée mais, vis-à-vis, on voit encore la double porte, cochère et piétonne, par où l'on accède aux prés et aux champs.

Au siècle dernier, des rumeurs ont circulé sur des drames dont le couvent aurait été le théâtre. Des fouilles, exécutées en 1865 ont fait justice de ces fables. On n'a trouvé que des squelettes, à l'intérieur de la chapelle et dans le cimetière attenant, ce qui est tout à fait normal. Locmaria n'est plus qu'un souvenir.

Le prieuré de Cadoudal

Le village de Cadoudal, qui tombait en ruine, il y a quelques années, vient de connaître une heureuse restauration. Il la méritait car il est l'héritier d'une longue histoire civile et religieuse. Il doit ses ori-

gines au pont qui franchit la Claye et que surveillait un château construit sur la rive gauche.

Au XIV^e siècle, il appartenait aux de Cadoudal, fidèles serviteurs du duc Jean III et de la maison de Montfort. Autant qu'on peut le discerner à partir d'une mauvaise copie, Olivier de Cadoudal avait fait bâtir, en 1337, sur la rive d'en face un hôpital dont il avait confié le service à deux religieux de l'ordre de la Trinité. Son fils Guillaume dota cet établissement d'une rente de trente livres, "à la condition que les frères demeureraient toujours dans cette maison et seraient en l'obéissance du ministre de Rieux qui les nommerait". Le duc Jean III confirma "la fondation et dotation du prieuré et hospital de Saint-Julien de Cadoudal, de l'ordre de la Sainte Trinité, membre dépendant du moustier, maison-dieu de Rieux". Bientôt ne resta plus sur place qu'un seul religieux mais le prieuré se maintint jusqu'à la Révolution. Près de la chapelle de Saint-Julien, s'élevait une autre chapelle dédiée à la Très Sainte Trinité.

La seigneurie de Cadoudal passa aux familles de Sévigné puis de Guémadeuc. Charles de Sévigné, présentant le lieu comme "extrêmement bien placé sur la Claye entre Vannes et Josselin, en pays fertile et abondant en bled et en bétail et toutes sortes de marchandises" obtint du roi, en 1565, de reconstruire le pont et de de créer une foire à la Saint-Patrem. Son gendre, Georges de Guémadeuc se fit attribuer deux autres : en 1586, à la Saint-Georges, en 1606 à la Saint-Barthélemy. Un marché s'y tenait en outre le mercredi. A la faveur de ces mouvements commerciaux, à quoi s'ajoutaient les assemblées autour des deux chapelles, le village prospéra au point de recevoir l'appellation de "bourg".

Avec la Révolution commença une inévitable décadence. Les biens du prieuré furent vendus nationalement et les deux chapelles ne tardèrent pas à se dégrader. En 1850, celle de Saint Julien conservait encore un pignon avec une belle fenêtre gothique. Dans ses ruines, quelques décennies plus tard, l'abbé Luco découvrit une pierre tombale avec l'épithaphe très lisible du prieur Edouard Le Limonnier, mort le 11 mars 1698. Il la situe au pied de l'autel alors que, selon l'acte de décès, Edouard Le Limonnier avait été inhumé dans le cimetière de la chapelle Saint-Julien.

Ce religieux avait rebâti en 1620 la maison prieurale qui se voit encore et dont la cheminée est frappée de l'écu à la croix engreslée des

Cadoudal. C'est le seul témoin de l'antique prieuré, avec, peut-être l'humble fontaine de Saint-Hubert qui abrite son bassin carré sous une toiture à un seul versant, en contrebas du pont. On ne peut manquer de remarquer l'alignement des maisons du "bourg" et, de l'autre côté, l'entrée monumentale à bossages de l'ancien château de Cadoudal devenu simple ferme.



Croix de Lesnohan

SAINT - AUBIN

Au XVII^e siècle, Saint-Aubin était considérée comme une trêve de Plumelec, disposant d'un prêtre en résidence et de ses propres registres de catholicité. En réalité, c'était une ancienne paroisse qui avait été unie à Plumelec, sans doute pour améliorer les revenus du recteur privé des dîmes de son territoire.

En 1387, elle est mentionnée comme paroisse indépendante et de nouveau en 1422 et même en 1542 avec le titre de "bourg et paroisse de Saint-Aubin". Mais elle avait disparu des pouillés de 1516 et de 1580 et même des registres des annates du XV^e siècle. C'est qu'elle était passée sous la juridiction du recteur de Plumelec qui y percevait la dîme à la 33^e gerbe.

Elle ne retrouva son indépendance qu'au XIX^e siècle, quand, en dépit de l'opposition du recteur, elle fut érigée en succursale, le 24 décembre 1872, tout en demeurant partie intégrante de la commune de Plumelec.

Dès lors, elle dut suffire à ses propres besoins car elle s'était engagée à ne demander aucun argent à la commune. Elle procéda aux premières réparations et racheta une cloche avant même que soit formée la fabrique, le 4 janvier 1874.

L'année suivante, elle se voyait dans l'obligation de refaire le lambris de la voûte et de réparer la charpente "sans dégradations aux sculptures et ornements", en 1877, de compléter les objets nécessaires au culte. Eu égard aux sacrifices consentis par les habitants, le ministre du culte lui accorda, en 1878, un maigre secours de 250 francs.

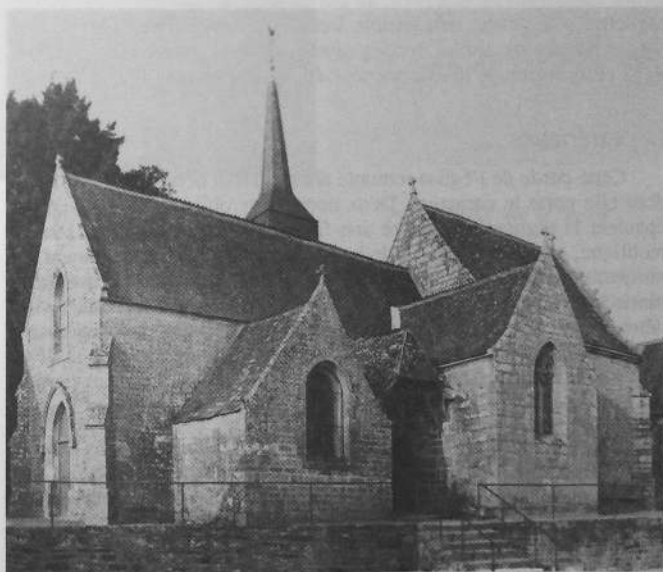
Sous le rectorat de M. Joubault (1882-1919), l'église a encore été restaurée et même agrandie, sans qu'on nous donne plus de détail. De cette époque date, sans doute, la réfection de la façade occidentale. Elle vient de recevoir une toiture neuve qui a donné l'occasion de remettre en valeur la charpente sculptée du chœur.

Le patron de la paroisse était Saint Aubin, évêque d'Angers au V^e siècle, originaire du Vannetais mais le titulaire de l'église est saint Maurice, représenté en chevalier, à la place d'honneur, dans le chœur et dans la fontaine, au bas du bourg.

L'église Saint-Aubin

Il n'est besoin que d'un coup d'œil rapide pour constater que l'église se compose de deux parties bien distinctes : un chœur surélevé, en bel appareil et une nef beaucoup plus modeste.

Une longue inscription gothique, gravée sur la sablière intérieure et partiellement répétée sur le larmier méridional nous renseigne sur la



L'église

construction de la partie haute : † DE PAR : JESUS : LAN : MIL : CINQ : CENTZ : ET : TRAEZE (1513) : JEHAN : DE : CALLAC : SEIGNEUR : DE : ROHEAN : t (et) : DE LA SAULDRAYE : POUR : SON : ENFEU : PROHIBITIF : t (et) : A SES : HOIRS (héritiers) : FIST : CEST : CHANCEAU : CONSTRUYRE : t (et) FAIRE : DIEU : LUY : PARDOINT (pardonne) : t (et) : A FEUZ : NOBLES : GENS : JACQUETTE : Kx MENE : SA COMPAGNE : t (et) A MISSIRE : HERVE : DE CALLAC : SON FRERE : A MAURE (Maurice?) : DE CALLAC : SON FILZ : t (et) : A TOUZ : LEURS : AMIS : AMEN : JEHAN : t (et) GUILLEMOT : NYVET : ONT CE : BOYS CI : FAIT.

Le maître d'œuvre fut donc Jean de Callac, marié à Jacqueline de Kerméné. Il appartenait à une branche cadette de la famille qui possédait les manoirs de Rohéan en Sérent et de la Sauldraye en Plumelec. Ses marques seigneuriales, dans l'église, ont été effacées mais on distingue encore sur un écu parti, au bas du rampant sud-est, à dextre des merlettes et à senestre un sautoir. Les Callac affichaient "d'or à deux fasces nouées de sable, accompagnées de neuf merlettes de même, 4,3,2 et les Kerméné (ou Carmené) "de gueules au sautoir d'or".

Les extérieurs

Cette partie de l'église remonte donc au tout début du XVI^e siècle, dont elle porte le caractère. Deux contreforts obliques à double talus épaulent le pignon où s'ouvre une fenêtre en arc brisé, à ébrasement rectiligne, garnie d'une fleur de lys. Des crosses végétales animent les rampants jusqu'à la croix du sommet. Un larmier à double cavet couronne la longère méridionale et un banc mural règne à sa base. La fenêtre en arc brisé a reçu un remplage moderne d'inspiration vaguement gothique. En plein cintre, ourlée d'un tore, la porte est plus tardive, sans doute contemporaine de la chapelle voisine qui mord sur le mur. Au nord, est venu s'appuyer en appentis une sacristie percée d'une fenêtre et d'une porte à linteau droit.

Bien qu'elle ait connu des additions et d'importants remaniements, la nef pourrait représenter la partie la plus ancienne de l'église. Sous son auvent de charpente, la porte du midi a des airs du XV^e siècle. En arc brisé, moulurée d'un tore et de deux gorges, elle est coiffée d'un larmier de section concave dont les extrémités s'enroulent en volute. Elle s'ouvre dans un mur en appareil irrégulier où l'on a ménagé,



La tour (avant restauration)



Portail méridional de l'église

beaucoup plus tard, une niche cintrée qui abrite une statue en bois de saint Aubin. A droite, un grand bénitier circulaire s'enfonce dans le mur de la chapelle adjacente.

Plus basse que la nef, celle-ci est construite en bel appareil, avec des rampants lisses et, dans le pignon, une fenêtre en arc brisé à ébrasement concave et meneau épanoui en fleur de lys.

Du côté ouest du porchet, l'ancien ossuaire, daté de 1690, dont le faîtage touche tout juste au bas de la toiture de la nef, a été converti en chapelle baptismale. Eclairée par une fenêtre en arc à peine brisé sans garniture, elle abrite une élégante fontaine en granit. La cuve abondamment moulurée, s'amortit en tronc de pyramide avant de reposer sur un support à base et chapiteau géométriques, orné en outre de colonnettes engagées.

Au nord, la tour carrée, en moellons régularisés, comporte une flèche de charpente où se superposent l'amorce d'un toit pyramidal, la chambre carrée des cloches et une fine aiguille avec, à son sommet, la croix et le coq. Une petite fenêtre en plein cintre lui apporte un peu de lumière. C'est le type des clochers du XVII^e siècle. Au delà, la longère de la nef ne présente qu'une sorte de châtière.

Visiblement la façade occidentale a été remontée au XIX^e siècle en s'inspirant des formes gothiques. Elle bénéficie de l'appui de deux contreforts obliques semblables à ceux du pignon de l'est. La porte en arc brisé, aux arêtes abattues s'entoure d'un larmier et elle est dominée par une fenêtre de même forme.

En dépit ou peut-être à cause de cette disparate, la petite église de Saint-Aubin ne manque pas de cachet.

La charpente sculptée

L'intérieur ne déçoit pas, bien au contraire, du moins dans sa partie haute, car on y retrouve la même division en deux vaisseaux qui communiquent par un arc diaphragme. Celui-ci est reçu sur des piles polygonales engagées par l'intermédiaire de hauts chapiteaux moulurés frappés d'un écusson martelé. Au-dessous s'amorce une colonne tout de suite arrêtée sur un culot figuré, au nord, d'un motif mutilé, au midi, d'une tête aux traits réalistes et d'une sculpture si fraîche qu'on la croirait moderne. On veut y voir le portrait de Jean de Callac.

La voûte en carène renversée sur arceaux à clefs pendantes présente, bien visibles depuis qu'elles viennent d'être restaurées ses entrails, ses sablières et ses têtes de blochets. Au dire de M. du Halgouet, ce sont les plus beaux du Morbihan. Sur toutes leurs surfaces, ils grouillent de motifs végétaux, d'animaux fabuleux ou au naturel, de scènes vivantes, d'angelots présentant des écus.

La sablière du midi illustre des scènes de la Passion de Jésus : l'arrivée d'une bande de soldats armés d'épées, de bâtons et de liens, le baiser de Judas, saint Pierre dégainant son épée et deux autres apôtres. La deuxième section nous montre Jésus emmené par ses gardes devant un personnage assis dans un fauteuil mais décapité, en qui l'on peut reconnaître Pilate car un serviteur s'approche avec la cruche du lavement des mains. Vient ensuite la montée du Calvaire : Jésus s'affaisse sous le poids de sa croix à laquelle se suspend un de ses bourreaux tandis qu'un



Sculpture de la sablière : le portement de la croix



Sculpture de la sablière : le baiser de Judas



Clef pendante sculptée de deux masques grotesques

soldat ouvre la marche. Les mutilations rendent difficile la lecture de la troisième partie où figuraient sans doute la Pamoison de la Vierge, peut-être la Crucifixion et le tirage au sort de la robe sans couture.

Plus décousues, les scènes de la sablière du nord parlent moins. A partir de l'arc diaphragme, on retient par le bras un homme qui porte à la ceinture une aumônière tandis qu'un autre brandit devant lui un gourdin écoté. Suivent des anges porteurs des instruments de la Passion : la couronne d'épines, un objet indistinct, la croix et le fouet de la Flagellation, peut-être le roseau avec l'éponge et le vase de vinaigre. On voit ensuite, bien mal placée, la scène du reniement de saint Pierre : il est assis (décapité), derrière lui le coq, en face de la servante qui l'interpelle. La série des anges se continue avec la colonne de la Flagellation. Les figures suivantes paraissent étrangères au thème : deux têtes d'hommes, la première, coiffée d'un chapeau sur ses cheveux bouclés, serre entre ses dents deux rameaux de vigne qui s'étalent de part et d'autre avec leurs feuilles et leurs grappes de raisin ; l'autre, encapuchonné s'encadre entre deux feuilles grasses et contournées.

Les blochets et les entrails, tant à leurs extrémités qu'en leur milieu sont sculptés de têtes de monstres à l'œil ovale, le museau retroussé et la gueule ouverte sur des dents acérées. Ils engourent tantôt des animaux : poules, chien à la poursuite d'un renard, renard prêchant aux poules, tantôt d'autres monstres à tête humaine, plus souvent encore des hommes ou des femmes qui se saisissent de grappes de raisin, d'un cheval, de poules ou qui dansent au son du biniou et de la bombarde. Faut-il voir là une manière de stigmatiser les vices : le vol, la violence, le mensonge, la licence ?

En maints endroits, des tenants, anges ou sauvages, présentent des écus qui ont été martelés. A deux reprises au moins, on reconnaît *les deux fascès nouées et les 9 merlettes 4,2,3*, qui sont les armes de Callac.

Au sommet de la voûte, les clefs sont sculptées de divers motifs : les hermines de Bretagne, de larges feuilles qui se déploient et se recourbent à partir d'une fleur mais aussi des personnages facétieux : deux têtes adossées, l'une ouvrant la bouche, l'autre tirant la langue, un acrobate suspendu à une barre, exhibant son postérieur, les jambes entre les bras, un fou avec son capuchon saisissant, par derrière son dos, sa jambe droite avec sa main gauche. On s'amusait même dans le sanctuaire.



Entrail sculpté d'une scène de danse



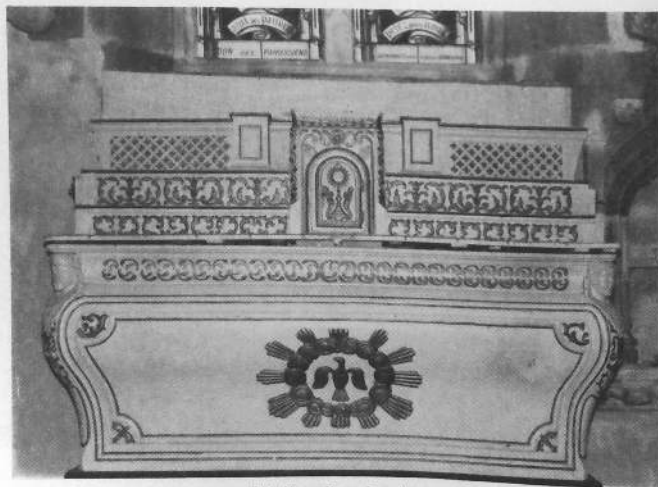
Entrail sculpté : le renard prêchant aux poules

On reste stupéfait devant ce foisonnement d'images, taillées d'un vigoureux ciseau sur de si étroites surfaces. Les attitudes sont pleines de mouvement, les physionomies très réalistes, les détails de vêtement soigneusement notés. Tout concourt à faire de ces sculptures un chef-d'œuvre d'art populaire.

Par bonheur il est signé en de majestueux caractères gothiques. Nous apprenons ainsi qu'il a été réalisé en 1513 par Jehan et Guillemot NYVET, d'une famille de charpentiers dont on trouve la trace dans d'autres églises. Selon la tradition, ils habitaient La Ville-Hellec, en Plumelec et la légende veut qu'ils se rendaient à leur travail sur des chevaux de bois de leur fabrication.

Les aspects intérieurs

Une belle balustrade de bois délimite le chœur où l'autel s'adosse au mur de chevet. En forme de tombeau galbé, il est orné, sur le devant, d'un aigle au sein d'une nuée rayonnante, d'angelots aux angles supérieurs et d'une frise végétale sous la table. Il porte deux gradins



L'église : l'autel majeur



Cul-de-lampe de l'arc diaphragme



Statue de Saint-Roch

sculptés de rinceaux auxquels est venu s'ajouter un troisième décoré de losanges. Surmonté d'un petit ciborium néo-gothique, le tabernacle présente un ostensor sur la porte.

A gauche de l'autel, le sacraire ne compte pas moins de trois étages, celui du haut fermé par une porte. Il s'amortit en un arc brisé, mouluré et surmonté d'une croix : dans le tympan deux anges tiennent un ciboire mais toute cette partie supérieure paraît moderne. En revanche, de l'autre côté, la crédence en accolade remonte au XVI^e siècle. Vigoureusement moulurée, bordée de deux pilastres à pinacle, elle s'enrichit d'une accolade feuillagée, mais sans fleuron. Sous le rebord inférieur s'étale une frise de pampres. Là aussi, l'écu a été mutilé, ce qui témoigne d'un achèvement révolutionnaire sur cette petite église. Une seconde crédence aux arêtes abattues garde le souvenir d'un

autel disparu où se desservait la chapellenie de La Ville-Péron. Un bénitier encastré dans le mur dessert la porte du chœur. Vis-à-vis, une autre porte en plein cintre, ourlée d'un tore donne sur la sacristie.

Dans la fenêtre axiale, un vitrail posé par Laumonier, en 1899, représente saint Aubin en ami des pauvres. De part et d'autre, sur des socles, se tiennent les statues en plâtre du Sacré-Cœur et de N-D de Lourdes, de saint Maurice et de saint Aubin. La vitre de la fenêtre méridionale ne comporte que des motifs végétaux, à l'exception d'un petit saint Maurice logé dans le quadrilobe du tympan.

A l'entrée du chœur, on a placé, en guise d'autel, une maie rustique posée sur deux chevalets. Elle s'accompagne d'un Crucifix de bois et d'une Vierge. A la longère nord s'adosse une statue de Jeanne d'Arc en plâtre mais, dans l'angle du mur diaphragme un majestueux saint Roch en bois, habillé en pèlerin, découvre le bubon pesteux qui affecte sa cuisse.

La seconde partie de l'église offre beaucoup moins d'intérêt. Sous la voûte en arc brisé, les entrants sont dépourvus de toute sculpture et les murs uniformément revêtus d'un enduit simulant un appareil régulier. Le décor se réduit aux stations de plâtre du chemin de croix.

Au nord, une arcade en plein cintre ouvre sur la base de la tour. Elle repose sur des colonnes engagées par l'intermédiaire d'une imposte moulurée, confirmant ainsi son appartenance au XVII^e siècle. La petite chapelle carrée ne contient qu'un confessionnal.

Au midi, l'arcade en plein cintre présente une bande entre deux cavets et cette mouluration se perd dans les colonnes engagées, comme il était de règle au XVI^e siècle. Elle donne accès à la chapelle de la Vierge. L'autel en pierre adosse sa table au mur de l'est et porte un double gradin de bois avec le tabernacle orné d'un ostensor et flanqué de deux panneaux. Sur le tabernacle se tient une Vierge à l'Enfant en plâtre et de part et d'autre les statues de saint Joseph et de saint Comely. Un confessionnal et un saint Antoine de Padoue complètent le mobilier. En 1981, Hubert de Sainte-Marie a placé dans la fenêtre du pignon, un vitrail illustrant des scènes de la vie de la Vierge : l'Annonciation, la Nativité, la Présentation au Temple, les Noces de Cana.

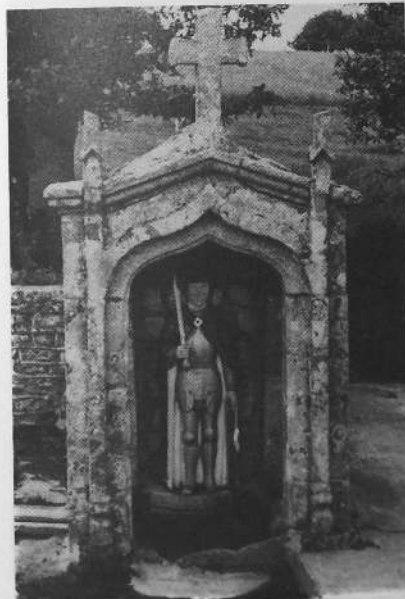
Située au milieu du petit bourg de saint-Aubin, sur un tertre qui était autrefois le cimetière, l'église de Saint-Aubin retient l'attention et mérite une visite.

Dans le bourg

Le calvaire et la fontaine

Au voisinage de l'église, le calvaire du bourg fait aussi office de monument aux morts des deux guerres. Le soubassement en forme d'autel galbé avec une table moulurée et deux gradins appartient sans doute à une ancienne croix de mission en bois, et il porte, gravées, les dates du jubilé de 1901 et de l'année mariale de 1958. Désormais s'élève une haute croix celtique à laquelle est fixé le Christ en fonte.

De part et d'autre, deux stèles, sculptées de la croix de guerre, affichent les noms des victimes : 24 pour la guerre de 1914-18 et 11 pour celle de 1939-45. L'ensemble est contenu dans un enclos rectangulaire pieusement fleuri.



Fontaine de Saint-Maurice

La fontaine de saint Maurice se trouve au bas du bourg. Au-dessus de la source, le monument de granit s'ouvre : en avant, par une arcade en forme d'accolade accompagnée de deux pilastres ; sur les côtés, sous des linteaux découpés en arc segmentaire. Il est couvert d'une faible bâtière sur laquelle se dresse une croix. Dans la niche intérieure, saint Maurice en chevalier, un manteau sur la cuirasse, tient à main droite, son épée, la pointe en haut et à gauche son écu qui touche terre. Autour de la fontaine

s'étend une plate-forme cimentée avec un bassin rectangulaire. Sur la gauche est plantée une pierre dressée.

Le pardon se célèbre le dimanche qui suit le 22 septembre, fête de saint Maurice, invoqué pour la guérison des rhumatismes.

Les croix du cimetière

Au fond du cimetière s'élève, bien en évidence une haute croix monolithique debout sur un soubassement en bel appareil.

Adossée au mur de l'ouest, une autre, plus ancienne vient sans doute du cimetière désaffecté. Le soubassement rectangulaire s'avance

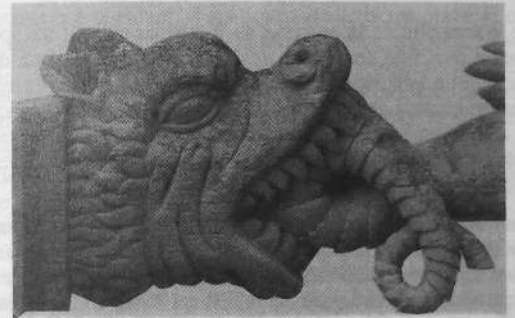


La croix de Landrin



*L'ancienne croix du cimetière :
La Vierge du revers*

pour soutenir à la fois une table en forme d'autel et le socle en dôme galbé. Au sommet d'une colonne, la croix proprement dite présente sous une bâtière : d'un côté, le Christ aux bras étendus à l'horizontale et de l'autre, une Vierge à l'Enfant mutilé avec la disparition de la base du rampant. Les reliefs sont bien accusés mais les sculptures frustes.



Engoulant de la charpente

CALLAC

Sur le territoire de la paroisse de Plumelec existait une petite agglomération qualifiée de "bourg de Callac" dans les aveux depuis le XV^e siècle. Elle bénéficiait de la présence d'une chapelle régulièrement desservie mais qui n'était cependant pas triviale bien qu'on lui attribue ce titre en 1650. Pendant la guerre du Papier timbré, sur ordre du duc de Chaulnes, on descendit sa cloche à cause des troubles qui régnaient dans la région de Saint-Jean-Brévelay.

Selon Luco, le vocable de la chapelle demeurait inconnu, alors que Le Mené lui reconnaît celui de Notre-Dame. En réalité, un aveu du 11 octobre 1556 parle de l'"église et chapelle Saint-Pierre de Callac" mais ce patronage semble avoir été oublié car lorsque le chapelain, l'abbé Michel, voulut rétablir la fête patronale, il la fixa au 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge. A la fin du siècle dernier, à l'occasion de la reconstruction de l'église, on lui donna le titre de Notre-Dame, fêtée, le 15 août, dans le mystère de son Assomption glorieuse.

Le "bourg" avait pris de l'importance avec la création, en 1638, à la demande de Calliope d'Argentré, dame douairière de Callac, d'un marché, chaque mardi, et de deux foires, les 1^{er} et 28 mai. Celles-ci furent réduites plus tard à une seule, le 3 mai, qui attirait encore une belle affluence en 1880 mais déclinait en 1910.

Le quartier de Callac continua de dépendre de la paroisse de Plumelec jusqu'au décret impérial du 28 décembre 1859, auquel n'était pas étrangère Madame de Bligny, la châtelaine de Callac, et qui l'érigea en succursale pourvue d'un desservant dès 1860. La nouvelle paroisse allait désormais vivre de sa vie propre tout en relevant au civil de la commune de Plumelec. Outre son église, elle disposait des chapelles de Saint Gohard et de Saint Maudé. Le château possédait une chapelle domestique.

L'ancienne chapelle

A l'époque où les frairiens de Callac réclamaient l'érection de leur quartier en succursale, ils dépeignaient leur chapelle sous de belles couleurs : "L'église de Callac est surmontée d'une jolie flèche garnie d'une cloche et entourée d'un cimetière muré. Elle a 20 mètres sur sept, deux ailes ou chapelles latérales de 5 mètres en tous sens, une sacristie avec son mobilier ouvrant sur le chœur, des fonts baptismaux, une chaire, un autel dans le chœur et chacune des chapelles".

Quarante ans plus tard, il était question de la remplacer et on ne lui trouvait plus que des défauts : "L'église de Callac, rapportait l'architecte Brisacier, est sensiblement trop petite; elle est basse, sans caractère aucun, dans un état de délabrement qui ne permet pas une restauration intelligente". On ne souhaitait plus que de mettre à bas "la laide et disgracieuse chapelle", "réduite à l'état de ruine pittoresque".

Mademoiselle de La Buharay, qui l'a connue, nous en a laissé une aquarelle où l'on distingue un vaisseau rectangulaire flanqué au midi d'une grosse tour carrée, à laquelle s'appuie, du côté de l'est sans doute la sacristie. Le chœur s'éclaire d'une fenêtre en plein cintre, qui lui a fait attribuer un caractère roman qu'il n'a pas. Semblable fenêtre se retrouve sur la tour datée de 1740. La flèche de charpente ne manque pas d'élégance grâce à l'étagement d'une pyramide tronquée, d'un tambour octogonal amorti en dôme et surmonté d'une lanterne qui s'effile en une fine aiguille. Elle abritait une cloche qui avait été bénite le 8 septembre 1852.

Dans les notes qu'elle a laissées, la même demoiselle nous décrit le mobilier : "L'église, écrit-elle, renfermait, quand je l'ai connue, outre le maître-autel, ceux du Sacré-Cœur et de la Vierge et on y honorait encore saint Joseph, sainte Anne et de vieilles statues de bois de sainte Marie-Madeleine, de saint Gildas et de saint Vincent Ferrier. La sainte Vierge y avait une fort curieuse statue de pierre, qui est encore dans la nouvelle église et qui provient, nous dit-on, de Kergolher. Ainsi que de nos jours, on la saluait comme la patronne de Callac".

La nouvelle église

Sa reconstruction

Déjà, en 1867, le recteur cherchait le moyen de remédier à l'exiguïté et au mauvais état de son église et il hésitait devant la construction d'une tribune qui risquerait d'éloigner l'espoir d'une église neuve.

Cet espoir ne prendra forme qu'en 1897 avec le recteur Le Cam. Le Conseil de fabrique s'adressa à l'abbé Brisacier de Tours qui dressa un plan dont le devis se montait à 20.360 francs. En raison des faibles ressources dont il disposait, il résolut de ne réaliser, en un premier temps que le chœur et le transept pour la somme de 13.500 francs. C'était encore trop et, comme la commune (de Plumelec) refusait de lui venir en aide, il demanda une subvention au Conseil général et à l'Etat.

Les projets de l'abbé Brisacier se voyaient régulièrement écartés par la commission départementale des bâtiments, même après qu'il eut apporté les corrections désirées. Il finit par se fâcher et en écrivit au préfet, le 28 juin 1898 : "Si les diplômes, médailles, prix obtenus dans les expositions et concours et surtout les 42 années d'expériences acquises dans des centaines d'églises et de chapelles construites ou restaurées dans vingt diocèses divers ne peuvent m'être un titre dans le diocèse de Vannes où 32 églises et chapelles sont là pour attester mon faire..., je laisserai volontiers à d'autres les travaux de Callac".

Bien que la commission se montrât encore réticente, le Conseil général accorda une maigre subvention de 1.000 francs. Le recteur s'engagea à combler le déficit. L'adjudication eut lieu, le 6 décembre 1898, et fut enlevée par M. Bernard, entrepreneur à Sainte-Anne d'Auray. La première pierre fut officiellement bénite, le dimanche 7 mai 1899.

Avant même la fin du chantier, le Conseil de fabrique décida de réaliser la seconde tranche, celle de la nef, qui ne comptait dans le devis que pour 6.800 francs, cela pour n'avoir pas à édifier une cloison de fermeture et pouvoir utiliser le matériel de l'entreprise qui était sur place. Disposant de 5.000 francs, il demanda un nouveau secours et obtint 300 francs. La construction d'une tour étant repoussée à plus tard, on se borna à élever sur le pignon un clocher provisoire en matériaux légers où fut logée la cloche de 1853.

Le 27 mars 1900, Mgr Latiéule vint bénir la nouvelle église. Elle avait été construite en onze mois, "à l'initiative du peuple, aux frais du peuple, avec la collaboration du peuple", proclamait fièrement le recteur.

Plus tard, quelques modifications lui seront apportées avec le percement d'une porte au nord, en 1930 et l'adjonction, de ce même côté, en 1932, d'une seconde sacristie.

Extérieurement, cette église est très simple. Rectangulaire, elle est flanquée de deux chapelles en appentis qui font office de transept. La maçonnerie est faite de moellons régularisés. D'une belle élévation, la nef comprend trois travées scandées par des contreforts en appareil à double larmier et par d'étroites fenêtres qui ont la particularité de se terminer en arc outrepassé. Une corniche à modillons règne sous la toiture d'ardoise. Les chapelles latérales s'étendent sur deux travées avec des baies cintrées : une porte à l'ouest et deux fenêtres sur les grands côtés. Suivent les deux sacristies perpendiculaires au chœur. Dans le chevet plat, bordé de deux contreforts s'ouvre la fenêtre axiale divisée en deux formes cintrées que surmonte une rose à cinq lobes.

La tour

La tour n'a été construite que bien plus tard sous la direction de l'architecte Caubert de Vannes. En novembre 1930, au cours de la fameuse tempête, le clocher provisoire s'était partiellement écroulé et la municipalité, devenue propriétaire de l'édifice, estima que mieux valait construire un clocher neuf plutôt que de réparer l'ancien.

La valeur de la monnaie n'était plus la même et le devis s'élevait à 126 000 francs. Le recteur s'engageait pour 90 000 francs; cette fois, le Conseil Municipal vota un crédit de 20 000 francs et, pour le reste, s'adressa au Conseil Général qui lui accorda 15 000 francs. A l'adjudication, fixée au 28 septembre 1931, aucun entrepreneur ne voulut soumissionner et ce n'est que le 3 octobre 1932 qu'un marché de gré à gré fut passé avec M. Piquet, tailleur de pierres à Plumelec. En juin 1934, les travaux étaient déjà terminés depuis plusieurs mois alors que la subvention départementale n'avait pas encore été mandatée.

La tour carrée s'élève à l'extrémité de la nef, accostée de deux tourelles à trois pans qui s'appuient d'autre part au pignon. On a conservé la maçonnerie en moellons consolidée par des harpes aux angles. En haut d'un perron, le portail s'ouvre en plein cintre mouluré d'un cavet. Il est surmonté d'un oculus divisé par une croisée. Au-dessus d'une corniche, le second étage présente sur ses faces des baies jumelées, outrepassées comme celles de la nef. Des créneaux couronnent la tour et ses tourelles latérales. La flèche se compose d'une chambre des cloches octogonale, dont les baies sont chapeautées, de deux en deux, par un fronton à fleuron, et d'une aiguille pyramidale qui porte la croix.



CALLAC : l'église



Le chœur

La mauvaise cloche, bénite en 1853, qui se faisait entendre à peine dans le bourg avait été remplacée en 1913. Le nouveau clocher reçut, en 1934, un carillon de trois cloches.

Le vaisseau intérieur

A l'intérieur, l'église dessine une croix latine régulière mais son architecture paraît plus complexe en raison du mode de voûtement. A chacune des travées de la nef correspond une croisée d'ogives soutenue par des colonnes à large chapiteau qui reposent, à mi-hauteur des murs, sur des culots. Le carré du transept s'ouvre, de chaque côté, vers les chapelles par deux arcs festonnés retombant sur une colonne médiane et latéralement sur des piles engagées. A l'entrée du chœur, l'arc triomphal en plein cintre se double d'un second rouleau découpé en lobes légèrement convexes et reçu sur une colonne baguée qui part de fond. La voûte du chœur se subdivise en cinq voûtains dont les ner-

vures rayonnantes s'appuient, comme dans la nef, sur des colonnes suspendues. En outre, une sorte de trompe vient racheter les angles du chœur. On reconnaît là la main de l'abbé Brisacier. Sur l'enduit blanc, uniformément dessiné d'un faux appareil, se détachent vigoureusement les colonnes de granit qui font la richesse de l'église.

Le mobilier

Le successeur de l'abbé Le Cam se plaignait de la pauvreté du mobilier de l'église neuve. En 1924, l'entrepreneur Piquet réalisa, en granit et marbre, le maître-autel dessiné par l'abbé Brisacier et modifié par le recteur de Trédion. La table, moulurée d'une bande et d'un tore, repose, en avant, sur quatre colonnettes de marbre rouge et, en arrière, sur une dalle sculptée du monogramme du Christ entre une gerbe de blé et une grappe de raisin. Le recteur, M. Brandeho n'en était que médiocrement satisfait : "Un tailleur de pierre, estimait-il, n'est pas un sculpteur". Le tabernacle, en granit, comme le gradin et le baldaquin, s'enrichissait aussi de deux colonnettes de marbre. En 1937, le recteur Poyac imagina de les orner de plaques de bronze ciselées par l'orfèvre vannetais Noblet. Dans les quatrefeuilles des gradins s'inscrivent les emblèmes des douze apôtres et des principales vertus. Dans le trilobe qui surmonte la porte du tabernacle, où figure l'Agneau mystique entre des épis de blé et sur fond de soleil rayonnant, la colombe du Saint Esprit vient étendre ses ailes.

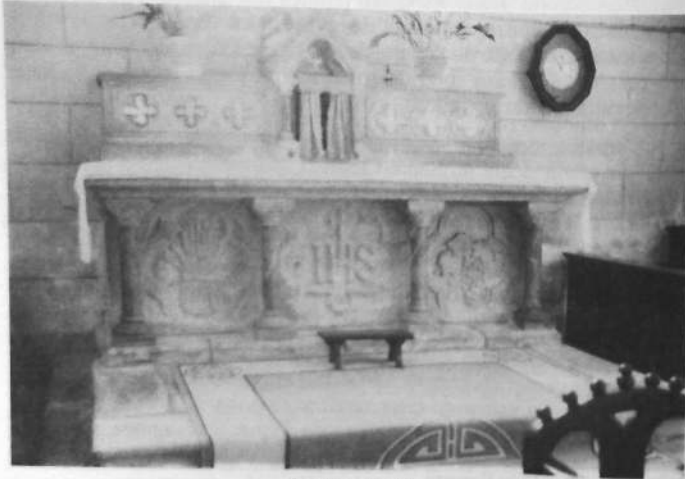
L'année précédente, avait été placé dans l'aile du midi un autre autel de granit dédié au Sacré-Cœur. Il sert maintenant d'autel de la célébration à l'entrée du chœur. Dessiné par M. Caubert et réalisé par M. Piquet, il est taillé dans le même granit. Plus ramassé, plus massif, il appuie sa table épaisse qu'allège une légère mouluration sur deux paires de colonnes cerclées de bagues de cuivre. Entre elles, on aperçoit, plaqué sur la dalle de fond, l'Agneau vainqueur.

Le vitrail de la Dormition de la Vierge avec son Couronnement dans la rose supérieure garnit la fenêtre du chevet. Il a été réalisé, en 1922, par le verrier parisien G. LEGLISE et laissait le recteur perplexe : "L'avenir dira la valeur de cette verrière au point de vue de l'art et de la peinture". Les deux autres fenêtres du chœur, tout comme celles des chapelles latérales, ne recevront qu'en 1946 des vitraux non figuratifs de l'atelier Rault de Rennes.

Dans l'angle du chœur, côté Evangile, se voit une statue ancienne de la Vierge à l'Enfant, à laquelle fait pendant une autre de saint Joseph, en plâtre. Les stalles ont été fabriquées, en 1936, par le menuisier Loho de Sérent. De la chaire ne subsiste que la cuve utilisée comme ambon à l'entrée du chœur. Sur ses panneaux sont représentés, en bas-reliefs, sous des arcs plein cintre, les quatre Evangélistes.

De son autel, la chapelle du nord n'a conservé que le tabernacle de granit à porte de bronze, maintenant posé sur un simple support. Au-dessus s'adossent au mur les statues du Sacré-Cœur, de sainte Anne avec la Vierge et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Contre le pignon, un ancien vantail de confessionnal, ajouré d'entrelacs voisine avec un confessionnal moderne. Côté nef, un Christ mural domine la double arcade.

Au sud, s'est maintenu un autel de bois, en forme de tombeau galbé, décoré du triangle divin et peint en faux marbre vert et rouge. Engagé dans le double gradin, le tabernacle s'orne, sur sa porte, d'un ciboire. Il soutient une statue de saint Joseph ouvrier avec l'Enfant Jésus. De part et d'autre sont disposées les statues de saint Antoine de Padoue et saint Comely et, adossée au pilier des arcades, celle de sainte Jeanne



L'église : l'autel

d'Arc. Un second confessionnal prend place sous les fenêtres du pignon et une grande gravure du Christ en croix domine la porte.

Dans la nef, s'alignent les stations du chemin de croix, sous forme de bas-reliefs, en plâtre polychromé. Les vitraux, placés par l'atelier Klein-Jumel-Bonnet de Rennes, opposent une dominante orange d'un côté à une autre vert-bleu. Au fond, on a conservé les deux grands bancs seigneuriaux de la maison de Callac. De part et d'autre du porche, les deux espaces contiennent, l'un la cuve baptismale peinte en faux marbre rouge, l'autre la cage d'escalier de la tribune.

Les croix du bourg

Sur le terre-plein de l'église se voient deux croix anciennes qui ont été soigneusement restaurées.

La première, au voisinage de la tour, s'élève sur un soubassement rectangulaire en gros appareil à base saillante et table épaisse moulurée d'un tore et d'un large cavet. Le fût polygonal, sans doute raccourci, est couronné d'un coussinet qu'il a fallu consolider par un cercle de fer. Il supporte une croix cylindrique, à laquelle est attaché le Christ et deux consoles sur lesquelles se tiennent la Vierge et saint Jean. Au dos, la Pietà, établie sur un socle, est malheureusement gravement mutilée.

Bien que surélevée sur un soubassement rectangulaire et un socle monolithique, faute d'un fût, la se-



Croix sur le terre-plein de l'église

conde manque d'élan. Elle paraît pourtant plus ancienne sous son auvent à quatre frontons d'inégale ouverture. Sur le même support horizontal se tiennent, d'un côté le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean, au dos la Vierge de pitié, sur les côtés deux autres personnages. Ce groupe compact est taillé dans une seule pierre d'une sculpture un peu méplate. Il viendrait du village de La Ville-Merhan.

Haute et svelte, la croix du cimetière repose sur un soubassement carré en gros appareil à table débordante et un socle aux angles écornés, omé d'une roue et d'une hache. Un chapiteau mouluré de tores couronne le fût polygonal. Sous une bâtière ajourée, la croix de section carrée présente, en haut relief, d'un côté le Christ, les bras à l'horizontale et le pied droit cloué sur le gauche, au dos la Vierge couronnée portant son Enfant. Mlle de La Buharaye affirme qu'elle était à l'origine au Govello et croit y reconnaître la croix de Luerny signalée en 1550.

Le haut-lieu du pèlerinage

Depuis le milieu de ce siècle, grâce au zèle d'un recteur particulièrement entreprenant, l'abbé Ernest Binard, un centre de pèlerinage s'est constitué, au nord-ouest du bourg, sur le site accidenté et pittoresque d'une ancienne carrière d'ardoises.

La grotte et le chemin de croix

Tout a commencé par l'aménagement d'une grotte de Lourdes, dans la falaise, au bord d'un ruisseau. La population prêta son concours et, à coup de masses et de burin, furent créées une excavation dans le rocher, où l'on plaça un autel rustique, et, au-dessus, une anfractuosité pour abriter une statue de la Vierge en terre de fer, bénite le 1^{er} mai 1949.

Sur l'autre versant de la vallée, face à la grotte, une croix de bois tombait en ruine. Le recteur décida de la remplacer par une croix de ciment au sommet de la colline et l'on aurait une miniature du pic du Ger. Il lui fallut de la persévérance car la première se brisa au cours de la manutention et la seconde fut foudroyée.

Puisqu'on avait commencé d'imiter le site de Lourdes et que la dévotion s'affirmait, l'abbé Binard envisagea de planter les stations d'un chemin de croix sur l'escarpement qui dominait la grotte. Une excava-

tion naturelle détermina le lieu du sépulcre et les treize autres stations furent réparties le long des pentes. Ce travail dura une quinzaine d'années avec des équipes de dix hommes qui se relayaient sur le chantier. Il fallut débroussailler, creuser un sentier dans le schiste, égaliser le terrain à l'emplacement des stations, déblayer les débris de carrière. Taillées dans le bois, les croix prirent leur place et les gens accoururent par piété ou par curiosité.

Devant ce succès, le recteur décida de réaliser des groupes en granit. Il s'adressa aux sculpteurs Rouxel de Vannes, Cotard de Rennes et Lévêque de Louvigné-du-Désert. En dépit des réserves de la Commission diocésaine d'Art Sacré, une soixantaine de statues, lourdes de 500 à 1.500 kilogrammes furent taillées et hissées, à la force du poignet, sur la pente abrupte, jusqu'à l'emplacement qui leur était destiné. Le chemin de croix fut solennellement béni, le 29 juin 1958, devant une foule évaluée à 15.000 personnes et depuis le mouvement des pèlerins et des visiteurs continue.

Le recteur appréciait la qualité de l'ouvrage et tout particulièrement la scène de la Crucifixion due à M. Lévêque. Bien que les atti-



Le chemin de croix : Jésus rencontre les filles d'Israël



Le chemin de croix : station du crucifiement

tudes soient traditionnelles, on ne retrouve pas cependant l'aisance du ciseau des anciens tailleurs d'images. Bien des personnages apparaissent un peu trop raides, figés dans des attitudes hiératiques. Il n'en reste pas moins que cette œuvre est peut-être la plus importante réalisée en granit dans la seconde moitié du siècle.

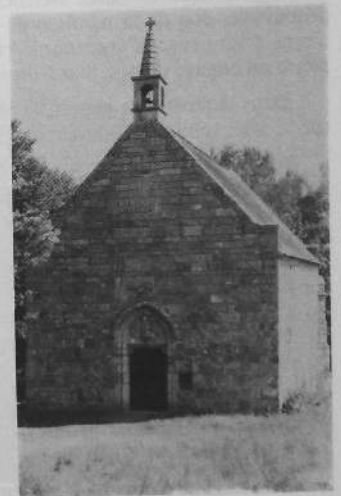
La chapelle Saint-Joseph

Infatigable, le recteur imagina d'édifier, au voisinage du Chemin de croix, une chapelle à l'ancienne qui en serait l'aboutissement.

Il avait des vues sur les ruines de la chapelle Saint-Marc du Mont Guéhenno. Usant de diplomatie, il finit par en obtenir la disposition de la part de leur propriétaire. Dès lors commença une nouvelle entreprise, toujours avec des aides bénévoles. Les murs restants furent démontés, les pierres numérotées et transportées par camion jusque sur le site du nouveau chantier. Un entrepreneur de Saint-Aubin de Plumelec se chargea de la reconstruction pour laquelle il fallut encore glaner des pierres de taille tirées de maisons anciennes.

Des artisans de Callac montèrent une charpente neuve et les ardoises vinrent de Commana. Le dallage utilisait des éléments primitivement prévus pour le mémorial de Saint-Marcel. Au sommet du pignon, le tailleur de pierres Jouannic façonna un clocheton. L'autel fut emprunté à la chapelle ruinée du Bois-du-Loup dans le camp de Coëtquidan. Cette simple énumération laisse deviner le nombre de démarches auxquelles dut se livrer le courageux recteur. Ses efforts furent finalement récompensés et il dédia à saint Joseph la chapelle bénite en 1962. par Mgr Le Bellec.

La chapelle Saint-Joseph ne manque pas d'allure. Rectangulaire, elle bénéficie d'un bel appareil de granit. Dans la façade la porte en arc brisé s'entoure de deux gorges et de deux tores et son larmier concentrique lui donne un petit air du XV^e siècle. Au-dessus du linteau droit sur corbelets, un saint se détache en bas-relief sur le tympan aveugle. A droite, une cavité rectangulaire surmontée d'un arc trilobé doit correspondre à un ancien bénitier. Au sommet du larmier, un écu est figuré d'une *fasce chargée de quintefeuilles*. Ailleurs, sur les pierres du pavement, on devine d'autres écus difficiles à lire : un d'eux compte une tour fortifiée, sans doute de Chateaumerlet, et un autre la croix engreslée de Cadoudal. Les rampants sont lisses avec, au bas, une assise horizontale. Le clocheton paraît un peu grêle avec sa cage ouverte de baies en arc segmentaire et sa flèche aux assises bien marquées. Dans la longère de gauche, une fenêtre en arc brisé à ébrasement rectiligne déploie un quadrilobe entre deux mouchettes au-dessus de ses deux lancettes trilobées. Deux contreforts obliques équilibrent le pignon taluté à sa base et percé d'une fenêtre flamboyante. La petite fenêtre de l'autre longère présente des arêtes excavées. L'aspect gothique de la chapelle a été sau-



Chapelle Saint-Joseph du calvaire

gardé et sa reconstitution atténuée le regret d'avoir vu le Mont Guéhenno perdre un de ses fleurons.

A l'intérieur le sol est dallé et les murs demeurent en pierres apparentes. La voûte en arc brisé laisse voir, comme jadis, les entrails sculptés de têtes de crocodiles.

Dans le chœur, l'autel est fait d'une épaisse table de granit posée sur deux courtes colonnes. Le tabernacle avec sa porte de bronze s'encastre dans le gradin de granit et porte une croix percée, sans Christ, et pourtant la Vierge et saint Jean s'agenouillent sous les bras. De part et d'autre sur de massifs tronçons se tiennent deux groupes : sainte Anne avec la Vierge et l'Enfant et saint Joseph donnant un baiser à l'Enfant Jésus. Taillés dans les poutres d'un vieux pressoir par un sculpteur local, M. Pignon, ces deux œuvres ne manquent pas de caractère. Dans le mur du côté de l'épître, la crédence, en arc à peine brisé est surmontée d'une accolade mutilée.

Quelques images peuplent la chapelle : un bas-relief d'une sainte Femme, la statue de sainte Hélène, appuyée sur la croix qu'elle avait découverte, don de la paroisse de Gavres. Au fond, le confessionnal s'orne d'un panneau chantourné et d'un autre ajouré. Un bénitier de pierre est engagé dans le mur à droite de la porte d'entrée.

Dans la fenêtre de chevet, le vitrail de l'Atelier de saint Joseph et, sur le côté, celui de l'Adoration des bergers (1961) contribuent à donner à la chapelle une atmosphère recueillie.

L'abbé Binard dénicha une croix ancienne dans la cour du presbytère de Plumeliau. Elle semble faite d'éléments disparates. Au sommet le Christ, les bras étendus et le pied droit cloué sur le gauche et, au dos, la Vierge à l'Enfant, se détachent en haut relief sur un croisillon moins épais que le fût cylindrique qui le porte. Celui-ci s'enfonce dans un socle quadrangulaire où se lisent la date de 1822 et les noms de TOQUIN et JOAN BELLE (?). Il repose sur un soubassement carré à table débordante.

Pour tenir lieu de fontaine, une majestueuse tête de puits, venue d'un château disparu de Saint-Malo-les-Trois-Fontaines, a été remontée au voisinage de la grotte.

Ainsi se trouvent réunis les éléments caractéristiques des chapelles bretonnes. On devine sans peine ce qu'il a fallu d'imagination, de ténacité,

de diplomatie et de foi pour faire surgir, en pleine campagne et en plein XX^e siècle, un nouveau lieu de culte qui attire pèlerins et touristes. Grâce soient rendues à l'humble recteur de cette petite paroisse et à ses paroissiens qui ont mis tant de zèle à soutenir et à réaliser ses projets aventureux!

Les autres édifices religieux

La chapelle Saint-Maudé

Située au milieu des champs, à l'est du bourg et au nord du village de La Ville-Louais, elle semblait promise à une ruine définitive quand elle a été prise en charge par une association créée en 1984 qui la restaure.



Chapelle Saint-Maudé

Rectangulaire et très courte, on peut se demander si elle n'a pas été diminuée du côté de l'ouest. Sa façade est revêtue d'un enduit et percée d'une porte en arc brisé, aux arêtes abattues et, sur la gauche, d'une meurtrière. En arrière de la petite croix qui domine le pignon, s'élève un minuscule clocher de charpente. Construite en schiste, la longère du nord reste aveugle. En revanche, le chevet se pare d'un bel appareil de granit, sauf dans le triangle du pignon. La grande fenêtre en arc brisé a été complètement obstruée mais à l'intérieur, on distingue les trilobes de son remplage. Dans le mur appareillé du midi s'ouvre une large fenêtre, à ébrasement rectiligne, maçonnée dans sa partie inférieure et dépourvue de sa garniture. La porte, en arc brisé, est moulurée d'un tore et d'une gorge. Entre ces deux baies, s'affichent, avec ostentation, dans un grand cadre, les armoiries de la maison de Callac. Sur l'écu penché se lisent clairement les deux *fasces nouées* et les *neuf merlettes* : 4, 2, 3. Il est surmonté d'un majestueux cimier avec la tête d'un animal fantastique marqué des mêmes armes où l'on ne distingue



Chapelle Saint-Maudé :
les armoiries de Callac

plus que cinq merlettes. L'imagination populaire ne tarda pas à broder, à ce sujet, une légende selon laquelle le pays, couvert de bois, était hanté par une bête sauvage accompagnée de quatorze petits et que saint Maudé l'en aurait délivré. Le plus curieux, c'est qu'en reconnaissance, la chapelle aurait été bâtie et dotée d'une rente par les habitants de Grandchamp !

A l'intérieur, les murs sont blanchis, le sol cimenté et la voûte lambrissée, en arc brisé. Les deux entrants ont été peints. Un coffre de bois masque l'autel rectangulaire en pierre. Deux gradins et le tabernacle le surmontent et une sorte de retable très ajouré couvre tout

l'espace de l'ancienne fenêtre. Sur des socles de granit, les deux statues en plâtre de saint Maudé et de saint Cornely remplacent les anciennes qui avaient été enterrées vers 1880 et récupérées par les habitants de La Ville-Louais. Dans le mur du midi, la crédence en accolade s'orne de deux tores et, près de la porte, le bénitier est creusé dans un bloc rectangulaire.

Saint Maudé se fête le 27 novembre mais le pardon se célèbre le 2^{ème} dimanche après la Saint-Jean. On l'invoquait pour les maux aux genoux et pour faire marcher les enfants. Vers 1910, la chapelle était encore assez fréquentée par les mamans et les marraines. On devait la balayer, sonner la cloche et rouler l'enfant sur l'autel. On priait aussi saint Maudé pour obtenir la guérison des furoncles et, à cet effet, on lui offrait un paquet de clous de couvreurs que, pour rien au monde, on ne devait compter.

La chapelle domestique de Callac

Le château de Callac possédait une chapelle domestique où furent célébrés plusieurs mariages et baptêmes au XVII^e et au XVIII^e siècle. En 1935, elle devint semi-publique, et fut l'objet d'une nouvelle bénédiction. La même année, elle reçut un chemin de croix.

Elle existe toujours mais ruinée. La toiture s'est effondrée à l'intérieur des murs. Orientée à l'ouest, elle est rectangulaire, large, d'une grande élévation, avec des fenêtres en plein cintre disposées symétriquement, au nord et au sud, et un portail à l'est.

La chapelle de Saint Gohard

Il y avait encore autrefois une chapelle dédiée à saint Gohard. Elle se situait au-dessus des carrières, à gauche de la route de Callac à Sérent. On la trouve mentionnée pour la première fois, en 1540, et pour la dernière, en 1680. Elle a dû disparaître avant la Révolution.

Son titulaire, saint Gohard est un évêque de Nantes qui a été tué à l'autel, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, ce qui explique que les plaids généraux de Callac se tenaient le 25 juin. Une des filles de Gilles de Tiercent, seigneur de Callac, était prénommée Goharde. Il faut noter cependant que, dans les anciens aveux, le nom s'écrivait Grohal.

On voyait aussi, au bord de la route, une croix dite de saint Gohard et une parcelle voisine se dénommait la "bande du saint". On trouve, dit-on, beaucoup de brique dans le voisinage.

Les croix rurales de Plumelec

Rares dans la partie occidentale de la commune où l'on ne peut guère signaler que celles de Kérangat, de Pouldurand et de Locmaria, elles deviennent plus nombreuses:

vers le nord-est : à Trévozan, Kervigo, près de l'Hôtel Gros (croix des Épinettes) ;

en direction de Saint-Aubin : à Promoro, Fahonnac, Kerrivaud (1806), Landrin, au N-O du bourg (1933) ;

plus au sud, à la Ville-au-Gal et au carrefour de Leffaut, à Lesnohan et à Kerivaladre ;

sur Callac, aux Carrières, au Najeo, à Pont-Martin.

Elles s'ajoutent à toutes celles qui ont été décrites dans les trois centres paroissiaux.



Croix de Fahonnac



Croix des Epinettes

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

Arc. Dep. du Morb. E. Sup. 758; N. 649

ROSENZWEIG - Cartulaire du Morbihan. Vannes 1895 N° 223 et 233

LA BUHARAYE (Melle de) - Cahiers manuscrits (vers 1910) utilisant les archives de Callac.

GAZIO (M) - Saint-Mélec. Son culte en Bretagne. Vannes, 1894.

LOTH (J) - Les noms des saints bretons. P, 1910

ROSENZWEIG - Notes sur Locmaria. Bull. de la Sté. Polym. du Morbihan, 1872

LE MENE (J) - Le prieuré de Locmaria - Id, 1904, p235

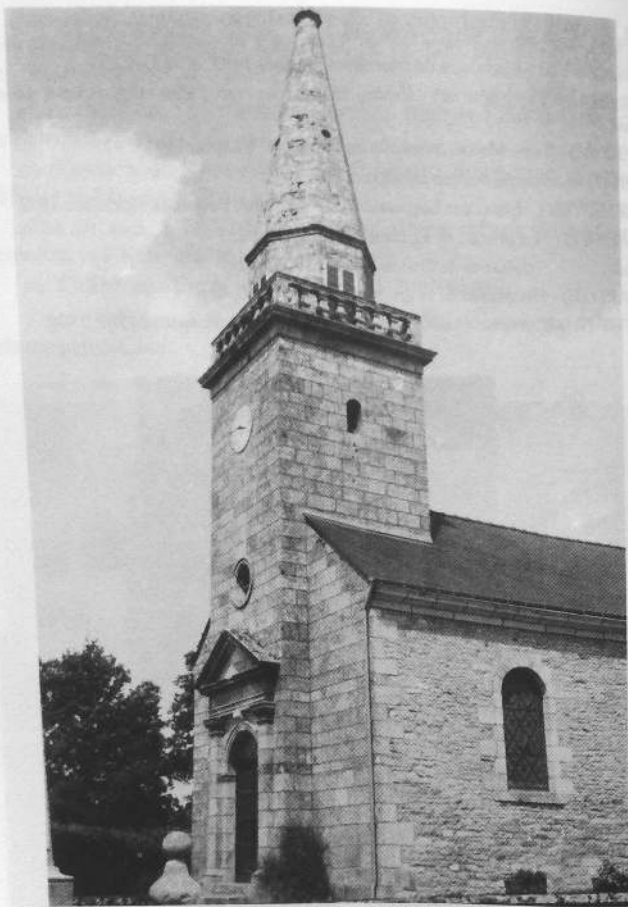
-id- Trinitaires de Cadoudal - Id, 1905, p 21

BINARD (E) - Historique de la grotte de Callac, 1980, 48p

GUYOT (A) - Plumelec- Au cœur du Pays de Lanvaux. Plumelec, 1989, 102p.



La croix plate dans le bourg



SAINTE-ALLOUESTRE - Église paroissiale : le clocher

SAINTE-ALLOUESTRE

La paroisse

Dès 1280, il est fait mention de la paroisse de Saint-Alloestre et cependant elle ne compte pas parmi les paroisses primitives. Selon Le Mené, elle aurait été démembrée de Bignan mais Vallerie penche plutôt pour Radenac.

Son nom fait problème. Luco y voit une corruption de Saint-Amoulf. En effet la paroisse est dite de "Sanctus Amulphus" dans un document du chapitre de Vannes daté de 1387 et à nouveau en 1513. Mais il est précisé, en 1563 : "Saint Arnol vulgairement appelé Saint Alloestre". C'est ce second nom qui est le véritable et qu'on lui donne la plupart du temps du XIII^e au XVI^e siècle. Sa forme la plus ancienne est "Saint Argoestle" (1280), devenue à la suite des variations orthographiques Saint-Alloestre et en breton "Saint Aleustr". Le nom se rapporte à un saint breton oublié qui a des homonymes au Pays-de-Galles.

Comme on avait perdu son souvenir, on lui a substitué comme patron de la paroisse, en raison d'une certaine consonance saint Amoulf ou Amould, évêque de Metz qui mourut le 16 août 641.

Dès le XIII^e siècle, la paroisse de Saint-Alloestre se trouva unie à celle de Buléon et elles n'eurent qu'un seul et même recteur jusqu'à la Révolution. Toutes deux furent annexées au chapitre de Vannes en vertu d'une bulle du pape Clément VII datée du 26 mai 1524. Le chapitre devenait le "recteur primitif" représenté dans les paroisses par un simple "curé" (vicaire) et, à ce titre, percevait la dîme à la 33^e gerbe.

En vain, Julien Hays, appuyé par les paroissiens, tenta, en 1629, de s'affranchir. L'évêque ne réussit pas davantage, en 1683, à séparer les deux paroisses. A chaque fois, le chapitre obtint gain de cause devant le Parlement de Bretagne. Toutefois le desservant reçut le titre de "vicaire perpétuel" à la nomination de l'évêque sur proposition du chapitre.

A l'origine, les seigneurs de Guenestre étaient, sans doute, considérés comme les fondateurs de l'église. En 1467, le recteur et les paroissiens reconnurent à Alain Gillet un droit d'enfeu dans le chancel, droit qui fut confirmé à Jean Gillet en 1526. Mais déjà les Kermeno étendaient leur emprise sur Saint-Allouestre. Au début du XVI^e siècle, ils avaient acquis la seigneurie de Keriolas et, en 1563, ils obtinrent la création de cinq foires, d'un marché hebdomadaire avec droits de halles, d'étals et de coutumes. A l'occasion d'une requête qui leur était présentée, le 17 avril 1569, d'agrandir l'église, ils furent reconnus comme "vrais patrons et fondateurs de ladite église en l'avenir comme à présent et de tout temps". Les sieurs de Guenestre réagirent violemment et, le dimanche de la Passion, brisèrent les vitres et les autres marques honorifiques introduites par Kermeno. Il s'ensuivit un procès entre les deux parties mais finalement la guerre s'éteignit, en 1608, avec l'achat par Alain de Kermeno de la seigneurie de Guenestre, ce qui faisait de lui le maître de presque tout le territoire de la paroisse.

En 1630, dans son testament, René de Kermeno réserva une somme "pour faire fournir le pain (bénit) pour tenir et distribuer aux paroissiens, tous les dimanches et fêtes gardées de l'année", à la charge de prier Dieu "pour lui, ses prédécesseurs trépassés et ses successeurs à venir". Il mourut en 1637 et sa veuve commanda au Pontyvien Yves Le Breton de peindre la litre funéraire avec les écus des Kermeno "tant au dedans que par dehors en l'église paroissiale de Saint-Allouestre".

En plus de l'église, la paroisse disposait pour le culte de la chapelle Notre-Dame dans le cimetière et de celles de la Trinité et de Sainte-Anne. Le manoir de Bernac possédait une chapelle domestique.

En 1790, Saint-Allouestre fut érigée en commune relevant du canton de Bignan, puis en 1800, de celui de Saint-Jean-Brévelay. En 1802, elle devint succursale du doyenné de Bignan.

L'église Saint-Arnould

Deux édifices au moins ont précédé l'église actuelle. En 1569, les paroissiens de Saint-Allouestre envisageaient de reconstruire leur église devenue trop exigüe depuis la création de foires et de marché dans le bourg et de surcroît "ledit temple était fort vieux et en décadence menassant de part et d'autre la ruyne". C'était sans doute une église romane.

L'ancienne église

Son augmentation et sa réédification s'imposaient. Comme le fonds et les terres relevaient du sieur de Kermeno, l'assemblée synodale qui regroupait, le dimanche 17 avril 1569, autour du curé Guillaume Le Brazidec et des cinq autres prêtres de la paroisse, du procureur de la fabrique Jehan Foledro, 87 chefs de famille, demanda à René de Kermeno de leur céder quantité de terre qui permettrait d'agrandir le cimetière et, à l'intérieur du cimetière, l'église, ce à quoi il consentit à condition d'en être reconnu comme le patron et fondateur. Bien plus, il acceptait "de payer de son propre bien la façon et œuvre de mains tant des massons que charpentiers et autres ouvrages requis". L'ancienne église datait donc de la seconde moitié du XVI^e siècle.



Église paroissiale : vitrail de Saint-Arnould

Il y a bien, dans les registres paroissiaux, un procès verbal du 28 juillet 1690 mentionnant la pose de la première pierre du chœur de l'église mais on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un nouvel aménagement du chœur et plus particulièrement de l'érection du grand retable.

Le 6 août 1769, l'église reçut une grande cloche dont le parrain fut Charles-Joseph de Francheville, sieur de Bernac et la marraine Andrée-Vincente de Saint-Jean, dame de Kersauson et de la Ferrière.

Au lendemain de la Révolution, elle était déclarée en bon état, peut-être pour être plus sûrement maintenue comme succursale. En effet, en 1808, on évaluait à 900 francs les réparations qui s'imposaient et le recteur la fit consolider en 1812.

Autant qu'on peut en juger d'après le vieux cadastre, elle était rectangulaire avec une petite chapelle au nord, dédiée, selon Jean Marot, à saint Yves. Elle avait aussi un autel de sainte Barbe où se desservait la

chapellenie fondée en 1546 par le prêtre Alain Guilbery. Le clocher de charpente s'élevait au milieu de la toiture.

La reconstruction de l'église

Les paroissiens s'en accommodaient mal. Aussi le recteur Bellec décida-t-il de construire, à l'ouest, une vraie tour dont les travaux furent menés prestement au cours de l'année 1846. Le 24 novembre 1850, on y hissa un carillon de trois cloches.

Cependant les murs de l'église se lézardaient de plus en plus depuis la construction de la tour. En 1852, le Conseil de Fabrique et le Conseil Municipal se mirent d'accord pour les reconstruire à neuf, sauf le pignon auquel s'adossait le retable. Le devis se montait à 13.500 francs et l'on ne disposait que de 9.000 francs. Une demande de secours fut donc adressée au préfet qui réclama des justifications au sujet des moyens de financement et soumit, en 1853, le projet à l'architecte diocésain M. Charrier avant de faire parvenir cette requête au ministre. Elle fut rejetée sous prétexte que la voûte n'offrait pas une garantie suffisante de solidité.

Le maire ne se tint pas pour battu et fit valoir l'urgence qu'il y avait à reconstruire le pignon qui menaçait ruine. Il obtint finalement un secours de 1.000 francs et le permis de construire. Le 23 octobre 1855, l'adjudication fut attribuée au sieur Auguste Kergoustin de Bignan.

Le 6 mai 1857, l'architecte Perrochaux de Ploermel, qui semble avoir été l'auteur du plan, rendait compte que les travaux touchaient à leur fin : la maçonnerie, la charpente, la couverture, les ferronneries étaient entièrement achevées. On put procéder à la bénédiction de la nouvelle église le 19 juillet 1857.

Restaient à exécuter les aménagements intérieurs qui n'étaient pas compris dans le devis. En 1858, le ministre accorda un secours supplémentaire de 1.000 francs et la réception définitive des travaux eut lieu le 25 mars 1859. Ainsi, l'église de Saint-Allouestre a été reconstruite, sans difficulté majeure, entre 1855 et 1859. Jusqu'à sa récente restauration intérieure, on ne lui connaît que des dépenses d'entretien.

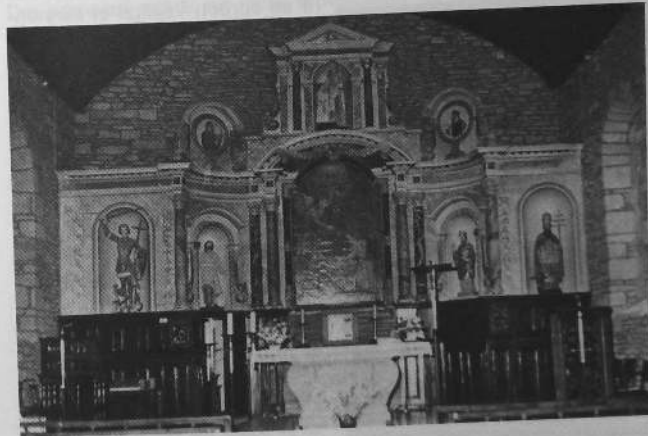
L'église dans son état actuel

Dans son enceinte murée, la nouvelle église est des plus simples et des plus classiques. Seule la façade occidentale et la tour sont

construites en pierre de taille ; partout ailleurs, c'est du moellon, sauf aux angles et à l'entour des baies.

La tour carrée déborde légèrement la façade. Au bas, deux pilastres toscans encadrent le portail en plein cintre et supportent l'entablement avec son fronton triangulaire. Au-dessus, le nu du mur n'est interrompu que par les deux cercles d'un oculus et du cadran de l'horloge. Une corniche saillante avec balustrade couronne ce premier étage. Le second consiste en un tambour octogonal où alternent côtés aveugles et baies en plein cintre garnies d'abat-son et en une flèche polygonale d'un bel élan sommée de la croix.

L'église s'étend en croix latine. Une épaisse corniche règne au sommet des murs. Dans les longères de la nef s'ouvrent, de chaque côté, une haute fenêtre cintrée et deux autres plus petites au-dessus des portes à linteau droit. Le transept, tout comme le chœur, ne s'éclaircit que d'une fenêtre au nord et au midi et leurs toitures d'ardoises se terminent par une croupe. Au sommet de celle du chœur s'élève un clocheton de pierre à piles carrées, baies cintrées et courte flèche polygonale. Une sacristie à cinq pans vient en prolongement



L'église paroissiale : retable du maître-autel

de l'église, percée, au rez-de-chaussée et à l'étage, d'ouvertures en plein cintre.

A l'intérieur règne la pierre apparente et c'est d'autant plus dommage que les moellons sont très irréguliers et de petites dimensions. Incurvée en cintre surbaissé au-dessus de la nef et du chœur, la voûte lambrissée dessine un arc brisé dans les ailes du transept.

Un grand retable couvre la majeure partie du mur de chevet, déployé en cinq compartiments mais les deux de l'extérieur ont été ajoutés comme en témoigne l'élargissement visible du pignon. Au-bas, le tabernacle de granit à porte de bois s'inscrit pauvrement dans un pan de maçonnerie. De part et d'autre, le mur s'habille d'un lambris verni fait de panneaux rectangulaires.

A l'étage noble, le corps central comporte un grand tableau à découpe cintrée de l'Annonciation à la Vierge. Il est bordé de deux colonnes corinthiennes dont les corbeilles dorées soutiennent un fronton en arc segmentaire auquel pend une double guirlande de fleurs avec un angelot au milieu. Viennent ensuite deux ailes qui s'incurvent entre deux nouvelles colonnes et contiennent deux niches cintrées entourées d'un cordon végétal et surmontées d'une corniche. On y voit les statues en bois de saint Jean-Baptiste au dos excavé et marqué de l'inscription "F.P.L.B. 1641" et de saint Arnould. Rectilignes, les deux compartiments extrêmes s'ornent de chutes de fleurs de part et d'autre de la niche. Au nord, saint Michel, cuirassé comme un guerrier, brandit une épée à main droite ; de l'autre, il tient des balances, tout en se protégeant de son bouclier et terrasse, au moyen d'une longue croix, le Satan qui s'agrippe à ses jambes. Cette belle statue viendrait de la chapelle de Trégouet. De l'autre côté, un bovin s'accroupit au pied d'un modeste saint Cornely.



L'église : statue de Saint-Michel

L'entablement suit fidèlement le mouvement des divers compartiments mais la frise devient unie sur les côtés. Au-dessus du corps central, assise sur un gradin, la niche supérieure s'élargit de deux pilastres et de deux colonnes qui supportent le fronton triangulaire et, un peu en arrière de deux autres pilastres et d'ailerons feuillagés. Elle contient une statue de sainte Anne enseignant la Vierge. Aux pans incurvés correspondent en hauteur les bustes en bas-relief de saint Pierre et de saint Paul à l'intérieur de médaillons.

Ce beau meuble fait la richesse de l'église. Il est relié par une plateforme carrelée à l'autel en granit de la célébration. La table rectangulaire débordant largement son support en forme de tombeau galbé appuyé sur une base à bandeau saillant. Deux pupitres en bois l'accompagnent, l'un orné d'un vantail emprunté à un confessionnal, l'autre de balustres et de motifs ajourés dans des cercles.

Dans les ailes du transept, à l'intérieur d'une grande arcade aveugle, se voient, au nord, une statue en plâtre de saint Joseph avec l'Enfant Jésus et, au midi, une Vierge à l'Enfant, en bois, convenablement drapée mais peu expressive : l'enfant Jésus a malheureusement ses bras mutilés. Des panneaux peints sur métal représentent les stations du chemin de croix et un Crucifix est fixé au dessus de l'arcade cintrée du porche.

En 1900, le verrier Laumonier a garni les fenêtres du chœur de vitraux figurant saint Arnould et sainte Anne avec la Vierge. Ailleurs ce ne sont que des grisailles.

Les monuments du bourg

Autour de l'église

Le cimetière à l'entour de l'église se trouvait dans un terrain très humide et les paroissiens se plaignaient de voir l'eau envahir les tombes fraîchement ouvertes. Aussi son transfert fut admis dès 1926.

Cependant l'ancienne croix demeura en place. Son soubassement en gros appareil est recouvert d'une épaisse table moulurée d'un tore et d'un cavet. Elle supporte une sorte de gradin qui fait office de socle où apparaissent en relief un ange et la Vierge, évoquant ainsi la scène de l'Annonciation. Une torsade couronne le haut fût cylindrique. Au-dessus, le Christ, la tête penchée à droite, les pieds transpercés d'un unique clou

se détache en haut-relief. Sous les bras de la croix se tiennent la Vierge et saint Jean, debout sur une traverse figurée de personnages allongés. Au dos, la Vierge de Pitié porte sur ses genoux le corps du Christ dont la tête, contrairement à l'usage courant, pend du côté gauche, soutenue par un personnage, tandis que, de l'autre côté, prend place un évêque, sans doute saint Arnould, le patron de la paroisse. Le gradin porte la date de 1774 qui ne vaut sans doute pas pour tous les éléments de cette croix, heureusement restaurée en 1986.

Au nord de l'église, la fontaine de saint Arnould pourrait bien être la fontaine du village signalée dans un document de 1569 mais le monument actuel ne remonte peut-être pas au-delà du XVIII^e siècle. Large et bas, il est construit en appareil et une croix de pierre domine la couverture à double versant. Il s'ouvre en une arcade en plein cintre, aux arêtes vives au-dessus du bassin et, au fond, une niche abrite la statue mitrée de son titulaire.

Le Monument aux morts de guerre occupe l'angle sud-ouest de l'enclos de l'église. C'est une simple stèle sommée d'une croix.



Croix de l'ancien cimetière : le revers



Croix de l'ancien cimetière : l'avant



Fontaine de Saint-Arnould



L'ossuaire du cimetière

Le nouveau cimetière

Le nouveau cimetière se situe à la sortie du bourg vers Bignan. Sur un soubassement de trois degrés, le socle porte la date de 1932 mais le fût écoté paraît un peu plus ancien comme le crucifix aux extrémités terminées par une sorte de bouton. Le Christ, les bras très relevés, se détache en haut relief.

L'ossuaire, de plan rectangulaire, ne manque pas de caractère sous sa toiture à croupes latérales. Les trois baies aux linteaux découpés en arc segmentaire trouvent appui sur deux courtes colonnes à base et chapiteau moulurés.

Les autres croix du bourg

Sur le mur de l'ancien couvent des religieuses se dresse une haute croix monolithique de section octogonale. Le Christ se détache en relief, les bras fléchis et les pieds juxtaposés.

A l'angle des routes de Bignan et de Locminé, la croix de mission est comprise dans une petite enceinte qui s'ouvre entre deux piliers couronnés d'une sorte de dôme galbé avec une boule et, au fond, dessine un arc-de-cercle entre deux autres piliers frappés de la croix de Malte. Dressé sur un emmarchement de quatre degrés, le soubassement de granit en forme d'autel galbé porte une haute croix de ciment avec un Christ en fonte.

Les anciennes chapelles

Saint-Allouestre a malheureusement laissé disparaître toutes ses chapelles et ne conserve plus qu'un minuscule oratoire.

Chapelle Notre-Dame

La chapelle de l'Intron-Varia se trouvait dans le cimetière, au nord de l'église paroissiale. Elle existait encore au siècle dernier et Rosenzweig la décrit comme un édifice rectangulaire en grand et moyen appareil avec un clocheton de pierre à l'ouest et des crosses végétales aux rampants des pignons. Une accolade décorait la porte en anse de panier et les fenêtres s'ouvraient en arc brisé. Celle de l'est gardait encore son remplage flamboyant. Le lambris, sur arceaux à clefs pendantes, s'appuyait sur des sablières sculptées de quelques rinceaux. Dans les fragments de vitraux, on distinguait un écu de *gueules à neuf besants d'or*, armes des Malestroit.

Cette chapelle devait dater du début du XVI^e siècle puisqu'elle est mentionnée en 1527. Les sieurs de Bernac y possédaient trois enfeux du côté de l'Évangile et Louise de Lantivy y fut inhumée le 22 juillet 1653.

Plus tard, la chapelle passa sous le patronage de sainte Barbe. En 1860, elle tombait en ruine et ses pierres furent utilisées à la construction de la sacristie et de la chapelle de la Trinité.

Chapelle de la Trinité

En 1890, la chapelle de la Trinité se trouvait dans un état de délabrement tel qu'il n'était plus possible d'y célébrer la messe. Elle se situait à Bot-Magoer, entre Toulgouët et Kerjehanno. Quand il fut question de la reconstruire, les frairiens consultés se prononcèrent en faveur de son déplacement à Kerbert.

Les travaux commencèrent le 22 avril 1890 et, dès le 16 novembre, on procédait à sa bénédiction. Dès lors, la messe y était célébrée quatre fois l'an : le dimanche de la Trinité, le premier jour des Rogations, à la Saint-Marc et le 1^{er} dimanche d'août en l'honneur de saint Nicodème. Saint Mathurin y avait aussi sa statue.

Elle ne devait pas durer un siècle, peut-être pour avoir été bâtie trop rapidement. En 1924, la municipalité vota un crédit de 1000 francs pour la réparer, mais faute de trouver un ouvrier disposé à faire les travaux, cette somme fut utilisée à la restauration de la tour de l'église. Vers 1970, cette chapelle fut démolie à son tour.

Sur place, son souvenir était en passe d'être perdu, bien qu'on se rappelât l'existence, à l'est de Kerbert, d'une croix et d'une fontaine dédiée à saint Nicodème. Depuis le remembrement, une végétation sauvage avait, en effet, recouvert leur emplacement. Tout récemment la municipalité a entrepris de dégager les ronces et sont apparues une jolie croix entre deux fontaines.



Croix et fontaines entre Kerbert et Toulgouët

Simple, la croix monolithique se dresse sur un socle sculpté posé à même le sol. Ses angles sont abattus sauf au sommet du fût et sur la partie haute s'inscrit une croix gravée avec des cupules aux extrémités.

Diversement orientées, les deux fontaines se ressemblent. Une voûte cintrée en pierres de taille recouvre partiellement leur bassin, coiffée d'éléments sculptés, vestiges sans doute, comme le socle de la croix, de la chapelle primitive. On ne peut que se féliciter de voir reparaître au grand jour ces témoins du passé religieux.

Chapelle de Trégouet

Délaissée depuis le début du siècle, la chapelle de Trégouet a été rasée en 1938. On ne sait même plus quel était son titulaire : saint Michel ou sainte Anne.

Pour en garder le souvenir, avec quelques-unes de ses pierres, on construisit un petit oratoire dédié à Notre-Dame de Délivrance. C'est un édifice dont la toiture d'ardoise est dominée, côté route par une croix de métal et, à l'autre bout par une petite croix de pierre chanfreinée sur ses bords, avec au-dessous un curieux personnage. La porte en plein cintre ourlée d'un tore, laisse apercevoir derrière sa grille une Vierge à l'Enfant posée sur un socle de pierre. Couronnée, son manteau vert drapé sur sa robe blanche, la Vierge tient dans sa main droite une grappe de raisin tandis que son Enfant soulevé à hauteur d'épaule porte un globe crucifère. Des bouquets de fleurs témoignent de la dévotion à Notre-Dame de Délivrance. Dans l'angle gauche se trouve encastré un bénitier polygonal et une inscription indique que le monument



Oratoire de N-D de Délivrance à Trégouet

a été élevé du temps de MM. Le Marrec, recteur, et Pedrono, maire, par les maçons Le Nouail et Laudren.

Chapelle domestique de Bernac

Dès la fin du XIX^e siècle, le chanoine Le Mené affirmait que la chapelle de Bernac avait disparu. C'était prématuré, car Gilles l'a encore vue, vers 1910, mais en danger de s'écrouler.

On y invoquait saint Derrien (ou saint Adrien) contre les coliques des enfants. Pour obtenir un prompt soulagement, il était recommandé d'asseoir le jeune malade sur une pierre brute en forme de croix placée sur l'autel. La guérison n'était radicale que si l'on offrait au saint du fil travaillé par la marraine du patient.

Les croix de la campagne

En Saint-Allouestre se dressent encore des croix de pierre à Guerlan (1844), le Ray-Jehanno (1903), Bernac, La Villeneuve, au carrefour du Point-du-Jour, à Kerjehanno (1923)

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Arc. dep. Morb. 76 G 6; 20 J 100, 164, 191
 ROUXEL (J) - L'ancienne paroisse. L'acte prônal. Rev. Morb. 1908, p. 154-155
 GILLES (E) - Au cœur de la Bretagne. Pontivy, id. p 86-87
 MAROT (J) - Sant Aleustr - Saint-Allouestre : son histoire et ses origines - Locminé, 1990, 64 p.



St-Jean-Brevelay : le retable du maître-autel

SAINT-JEAN-BREVELAY

Au lendemain de la Révolution, Saint-Jean-Brévelay devint chef lieu de canton mais le siège du doyenné fut attribué à Bignan. Depuis quelques années, les deux circonscriptions civile et religieuse ont le même centre. Bien qu'elle ait perdu en 1864, le quartier de Kerdroguen rattaché à la nouvelle commune de Colpo et, en 1872, celui de Kerangat au profit de Plumelec, la commune de Saint-Jean-Brévelay reste encore assez étendue. Elle est traversée par la rivière La Claye et ses affluents : au nord, Le Lay parallèle à son cours moyen, au sud plusieurs ruisseaux qui dévalent des Landes de Lanvaux.

Le patron de la paroisse

Son nom lui vient du patron de la paroisse saint Jean de Béverley, dit encore saint Jean d'York. Né en Grande-Bretagne, il se fit moine dans l'abbaye de Withby avant d'être désigné comme évêque d'Hexham, puis d'York. Il avait fondé à Beverley, un monastère où il se retira en 717, avant d'y mourir en 721. Sa vie présente des garanties d'authenticité puisqu'elle a été rédigée par Bède le Vénérable qu'il avait ordonné prêtre. Il fut canonisé, en 1037, à l'occasion du transfert de ses reliques.

L'église de Saint-Jean-Brévelay prétend en conserver une petite partie, bien qu'on ne sache ni d'où ni depuis quand elle les détient.

Avant la Révolution, elles étaient conservées dans un chef d'argent, sans doute celui pour lequel le recteur Nouel avait, en 1681, demandé à l'évêque d'utiliser les sommes destinées par le prêtre Pierre Kersuzan à l'achat d'une bannière. En 1794, le reliquaire fut envoyé à la fonte mais, prévoyant la mainmise des révolutionnaires, le curé Gicquello avait pris soin d'en retirer les reliques. Selon le procès-verbal qu'il a lui-même laissé, il trouva "un crâne avec quelques os, trois desquelles reliques, renfermées en trois médaillons divers formés dans



Buste-reliquaire
de Saint Jean de Brevelay

le devant du carré de bois qui servait de base au chef sus-mentionné, portaient en toutes lettres, sur des étiquettes anciennes mais alors fort aisées à lire, cette inscription : Saint Jean Brévelay". Il conserva ces précieux restes jusqu'à la fin des troubles et, en présence du recteur et du curé de Plaudren, d'un prêtre de Bignan et des premiers témoins, les renferma, le 26 décembre 1799, dans une boîte de carton doublée de satin qu'il introduisit dans une cassette d'argent scellée de son sceau (P.G). L'évêque, Mgr de Pancemont, reconnut l'authenticité de ces reliques, le 7 floréal an 11 (27 avril 1803). Elles sont actuellement contenues dans un buste en bois.

Depuis un temps immémorial, l'église paroissiale abritait aussi une dalle de granit présentée comme le tombeau de saint Jean. Placée primitivement au niveau du dallage, elle fut surélevée une première fois et entourée d'une châsse de bois. Rehaussée encore, elle servit de table pour les offrandes en nature et, plus près de nous, on y déposait le cercueil des défunts durant le service religieux.

Ces deux témoignages plaident en faveur de saint Jean de Beverley et cependant le recteur Mathurin Buléon émettait un doute et, pour la facilité du service religieux, il n'hésita pas à retirer de l'église la pierre tombale. C'est que le nom de Saint-Jean-Brévelay, sous différentes orthographes n'apparaît, pour la première fois dans les documents qu'en 1542. Auparavant, on a parlé incidemment "de la tombe de Monsieur saint Jehan de Cantorbie" (1530) mais plus souvent et plus anciennement la paroisse est nommée simplement Saint-Jean (1392, 1430 et encore 1536). Il n'est donc pas impossible qu'à l'origine, elle ait été placée sous le patronage d'un saint Jean, sans doute le

Baptiste. Reste le fait qu'elle affirmait détenir les reliques de saint Jean de Beverley. Le Mené émet l'hypothèse qu'elles auraient été ramenées par des Bretons réfugiés en Angleterre, lors des invasions normandes. On pourrait penser plutôt à une dispersion des reliques à la faveur de la Réforme. Ce ne sont là que des hypothèses non vérifiées. Toutefois, le culte de saint Jean de Beverley, bien implanté depuis le XVI^e siècle exclut l'explication toponymique selon laquelle BRE-V-ER-LAY désignerait la "colline dominant le cours du Lay".

La paroisse

Sans être primitive, la paroisse est ancienne puisque l'église garde des vestiges de l'époque romane. Elle relevait féodalement pour une part du comté de Porhoet et pour une autre part de la vicomté de Rohan. Cette situation se trouva simplifiée par le mariage du vicomte Alain VIII de Rohan avec Béatrix de Clisson qui lui apporta le Porhoet, en 1407, à la mort d'Olivier de Clisson. Leur fils Alain IX devenait à la fois comte de Porhoet et vicomte de Rohan.

A cette époque, Saint-Jean-Brévelay avait déjà une certaine importance. En 1386, Jean IV y avait institué, en faveur du comte de du Porhoet, des foires et, en 1407, c'est "à Saint-Jehan que fut fait et gréé le mariage entre Alain de Rohan et Marguerite de Bretagne.

Il est donc normal que le vicomte puis les ducs de Rohan soient considérés comme les fondateurs de l'église de Saint-Jean-Brévelay. Cependant leurs prééminences ne seront détaillées que dans un aveu de 1733. Les fabriques reconnaissent tenir à foi, hommage et obéissance d'Alain de Rohan-Chabot, l'église paroissiale et ses chapelles d'attache, la sacristie, le cimetière avec la chapelle Saint-Armel et le presbytère. Les armes des Rohan figuraient en éminence dans la maîtresse vitre et le duc possédait encore deux pierres tombales dans la chapelle du Rosaire, devant l'autel.

D'autres familles jouissaient de privilèges et de droits honorifiques plus anciennement attestés. Jehan du Fresnay, seigneur du Quenhoet, avait obtenu de la fabrique, en 1469, moyennant une rente de 40 sols, dans le chancel de l'église, "quantité d'espace pour quatre fosses et sépultures", sur lesquelles il fit placer des pierres tombales deux par deux et bout à bout. Sur deux d'entre elles figuraient en bosse

“des statues d’hommes armés” ; sur les deux autres était posé le banc seigneurial. Leurs armes : “*de vair plein*” étaient affichées dans la maîtresse vitre de l’église, “au plus haut et éminent lieu d’iceluy qui est le septième et le plus haut carreau dudit vitrail”.

Les seigneurs de Brénolo, qui se disaient aussi de Saint-Jean, avaient dans la même vitre du côté de l’Evangile, leur écu “à cinq pals de gueules en champ d’argent” et deux tombes prohibitives dans la chapelle Notre-Dame de Pitié. Leurs droits furent recueillis par les Gouyon de Vaudurant, à la suite du mariage de Jean Gouyon avec Jeanne Cado, héritière de Brénolo.

En 1582, le corps politique de la paroisse concéda à François de Lesmayec, sieur de Kemicol et à son frère Michel, moyennant 15 sols de rente, “derrière la porte par laquelle on entre dans le chœur et joignant la muraille du côté du midi, deux tombeaux s’entrejoignant l’un l’autre, avec droit d’élever sur lesdits tombeaux, escabeaux, oratoires et accoudoirs”.

Tard venus dans la paroisse, les Rohan-Pouldu cherchaient à s’y imposer et prétendirent à deux tombes dans le chœur sur lesquelles ils placèrent leur banc seigneurial. Jérôme de Rohan-Pouldu affirmait que ces droits, de possession immémoriale, avaient été négligés durant les guerres de la Ligue. Par précaution, il se les fit confirmer, en 1616 par Henri de Rohan, comte du Porhoet et seigneur suzerain ainsi que par le général de la paroisse, actes qui furent entérinés par le Parlement de Bretagne, en 1617. La prise de possession officielle n’eut lieu que le 27 septembre 1620.

La réaction ne se fit guère attendre et elle fut brutale. Revenant de Josselin, le 23 septembre 1621, Jacques Gouyon de Vaudurant commanda à ses hommes de retirer le banc de l’église et de le briser sur la place. Ce fut évidemment l’occasion d’un procès qui finit par une transaction. Les héritiers de Jacques Gouyon vendirent en 1624 à Isaac de Rohan, fils de Jérôme, leurs droits de fief et de juridiction à Saint-Jean Brévelay.

La cause n’était pas cependant entendue car un nouvel adversaire s’était manifesté en la personne d’Alain de Kermeno qui fit immédiatement opposition. Il affirmait que le sieur de Rohan-Pouldu ne pouvait prétendre à aucun droit dans l’église et que cela ne pouvait advenir “attendu le peu d’étendue et de consistance du chanceau occupé”. Il obtint le retrait du banc mais, en 1670, le procès durait encore.

Les Rohan-Pouldu disposaient aussi, dans l’église, de la chapelle prohibitive de Sainte-Anne, située immédiatement au-dessous de celle du Rosaire.

Le recteur dîmait à la 33^e gerbe sur toutes les frairies de la paroisse, ce qui lui rapporta, en 1757, un revenu évalué à 1.400 livres. Au XVIII^e siècle, ces frairies se dénommaient : Le Bourg, Le Tostal, Le Haut-Porhoet-Quimper, frairie du duché-Kerantily, Bremin-Bothodin, Moustoir-Kermenach, Trégonleau (St Thuriau)- Le Quenhouet-Kerdroguen, Le Bas-Porhoet. Elles comportaient sept chapelles : Saint-Armel, Le Moustoir, Saint-Thuriau, Saint-Roch, Sainte Geneviève, Saint-Nicolas, Notre-Dame de Kerdroguen. Il n’en reste plus que quatre : Kerdroguen est passé en Colpo, Saint-Armel et Sainte-Geneviève ont disparu, il y a peu.

La complexe histoire de l’église

La diversité des aspects que présente l’église de Saint-Jean-Brévelay témoigne de sa longue histoire et des multiples remaniements qu’elle a connus au cours des siècles.

L’église romane

A l’origine, c’était une église romane dont le plan demeure incertain. Elle était à nef unique et certains disent sans transept, ce qui serait d’autant plus surprenant que le clocher primitif était bâti sur les gros piliers du chanceau.

La nef romane a persisté jusqu’au XIX^e siècle. En 1825, on a refait la longère nord et celle du midi, à partir du porche jusqu’au pignon de l’ouest. Ce dernier a pratiquement disparu avec la construction de la tour actuelle.

Du moins demeure un témoin irrécusable, le portail méridional. “Il est formé, dit Roger Grand, d’une triple voussure bien appareillée, à claveaux minces, dont l’extrados est cerné d’un bourrelet continu. Les arêtes sont vives comme celles des piédroits et les arcs retombent sur des tailloirs profilés d’un bandeau et d’une doucine. Le rouleau intérieur qui encadre la porte n’a pas d’imposte ; son arête est simplement abattue jusqu’au sol. Il n’y a pas de base. Le rouleau extérieur porte

sur sa clef une tête d'homme avec moustache et barbe ; malgré l'usure du temps, elle offre une réelle noblesse... A sa droite, un personnage ou un animal très abîmé ; à gauche, lui faisant pendant, un gantelet sculpté en haut relief. Ce curieux porche fait une forte saillie sur la nef. On se le représente bien servant d'appui à la charpente d'un auvent comme à saint-Jean-de-Béré et à saint-Martin-de-Lamballe".

A droite de cette porte, la première chapelle est dotée de contreforts droits, assez plats, d'allure romane. On peut se demander si ce n'est pas un souvenir de l'aile méridionale d'un ancien transept.

Les transformations du XVI^e siècle

On attribue, mais sans document à l'appui, la transformation de l'église au recteur Louis de Cadoudal, mort en 1534. Il aurait reconstruit le chœur en lui donnant une plus grande profondeur, démoli les deux piliers antérieurs du carré du transept et transporté la tour au midi de l'église dont la chapelle occidentale n'est rien d'autre que sa base.

L'existence, dans le mur méridional du chœur d'une fenêtre en arc brisé, dont l'ébrasement concave est mouluré d'un tore donne du crédit à cette affirmation.

Dans ce qui était la partie inférieure du nouveau clocher s'ouvre, au midi, une porte en plein cintre moulurée de deux cavets et de deux tores, enveloppée dans son arc d'un larmier aux extrémités enroulées. Plus haut, la fenêtre en arc brisé présente, dans son ébrasement, un tore entre deux cavets mais elle est dépourvue de tout remplage. Manifestement le triangle du pignon est tardif : il comporte une baie aveugle en plein cintre qui abrite une Vierge à l'Enfant.

Du XVI^e siècle date aussi la grande chapelle du nord dédiée primitivement à Notre-Dame-de-Pitié. Large, profonde, elle est épaulée de deux contreforts obliques à pinacles fleuris et le premier larmier s'orne d'une cordelière. Des crosses végétales accidentent les rampants jusqu'à la croix du sommet. Creusé d'un cavet dans son arc brisé, la grande fenêtre n'offre plus qu'un ébrasement rectiligne le long de ses pieds-droits. Elle n'a pas davantage de garniture de pierre. Le triangle du pignon a été remonté, au XVII^e siècle, dit-on, ce qui expliquerait le retrait de la maçonnerie où s'inscrit une pointe de fenêtre. Au-bas, la porte à linteau droit n'a été ouverte qu'au XIX^e siècle.



L'église : le portail roman



L'église : le croisillon méridional

La chapelle Notre-Dame-de-Pitié est flanquée, à l'ouest, d'une autre, moins profonde, éclairée d'une fenêtre en arc à peine brisé. Les rampants du pignon demeurent lisses. Elle aurait été construite par les sieurs du Pouldu, ou peut-être restaurée car, symétrique de la base de l'ancien clocher, elle pourrait représenter l'aile septentrionale d'un ancien transept. Elle devint la chapelle de Saint-Anne, quand le sieur du Pouldu y transporta une statue de la sainte qui se trouvait dans la chapelle du Colledo et la dota de rentes sur les terres de Keraulay et de Pencoelo. Comme les fabriques négligeaient de l'entretenir, l'évêque, en 1633, autorisa les sieurs du Pouldu à engager des poursuites contre eux. En 1658, Isaac de Rohan requit le siège de les condamner à la réparer et ils durent consacrer 424 livres à ces travaux.

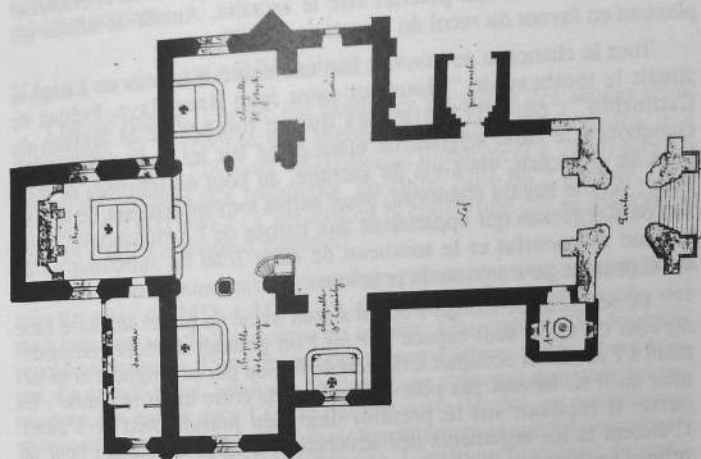
De l'autre côté, un simple appentis fut affecté au culte du Rosaire.

Les additions des XVII^e et XVIII^e siècles

Au XVII^e siècle, le recteur René Nouel (1654-1672) fit construire, du côté du midi, une chapelle "en l'honneur du glorieux saint Joseph". Elle ne communiquait d'abord qu'avec la base de la tour par une arcade en cintre brisé. Comme il désirait la mettre en relation directe avec le chanceau, il fit dresser, en 1677, un procès-verbal de l'état des lieux, en présence des fabriques et de Jean-Baptiste de Rohan-Pouldu. La longère fut reconnue assez solide pour soutenir la charpente et on n'y releva aucune marque honorifique, seulement la présence d'une petite porte où se voyaient encore les gonds de l'huissierie existant avant que le recteur Guillaume Desprès (1621-1648) l'eût avancée "pour l'établissement de l'abat de bois... qui y est à présent". On accorda au recteur de démolir ce qui serait nécessaire du mur pour y ouvrir une double arcade en plein cintre avec pilier médian. La chapelle, aux rampants lisses s'éclaire d'une fenêtre en arc brisé.

La construction, en 1690, du retable du chevet entraîna de nouvelles modifications du chœur. Nous serions tenté de placer à cette époque un second recul du pignon car la longueur totale de 79 pieds donnée à l'église, en 1623, apparaît nettement moindre que celle qui ressort des plans de 1824 et de 1871. De toute manière, avec l'aveuglement de la grande fenêtre du chevet, il a fallu ouvrir, sur les côtés, deux baies cintrées pour éclairer le chœur.

Située "dans un enfoncement", la chapelle du Rosaire était par trop exigüe. En 1771, le général de la paroisse décida de la transporter dans un espace plus noble, sans doute dans la chapelle Sainte-Anne car, à l'occasion de la visite épiscopale de 1787, on signale qu'il y avait, dans l'église, trois chapelles : celles du Rosaire et de N-D de Pitié, du côté de l'Évangile, et du côté de l'Épître, celle de saint Joseph. L'ancienne chapelle du Rosaire serait convertie en sacristie mais, comme elle nuisait à la régularité de l'église, le général souhaitait l'agrandir, probablement en la mettant à l'alignement du pignon de Notre-Dame de Pitié. Le trésorier disposait des fonds nécessaires mais, au préalable, il était requis d'obtenir l'agrément de Mgr le duc de Rohan, seigneur supérieur de l'église, qui, en outre, possédait, dans la chapelle du Rosaire deux pierres tombales qu'on ne pouvait déplacer sans sa permission. Les travaux furent réalisés au cours des années suivantes car le trésorier qui détenait 1.000 livres en 1773 n'en avait plus que 298 en 1774.



Plan de l'église en 1871

En 1782, il était question de bâtir un porchet que l'on voit parallèle à l'ossuaire sur le plan de 1824 tandis que n'apparaît pas le baptistère actuellement au nord.

Les dispositions intérieures de l'église

Les querelles de prééminences ont du moins le mérite de nous fournir des précisions sur les dispositions intérieures de l'église et tout particulièrement du chanceau. Ce terme désigne l'espace compris entre le mur du chevet et la clôture de bois placée à l'entrée de la nef.

Selon Jacques de La Couldraye, lieutenant général du présidial de Vannes, l'église mesurait donc 79 pieds de long, soit 56 pour la nef et 23 pour le chanceau, les largeurs étant respectivement de 24 pieds et demi et de 17 seulement, ce qui paraît surprenant.

Le maître-autel devait se trouver un peu en arrière par rapport à la crédence qui se voit encore sous la fenêtre du XVI^e siècle et qui, ourlée

d'un tore, contient un trilobe. Vis-à-vis, on distingue, dans la maçonnerie les traces de ce qui pouvait être le sacraire. Autant de détails qui plaident en faveur du recul du chevet vers 1690.

Tout le chanceau se trouvait fort encombré. En avant de l'autel se situait le tombeau de "Monsieur saint Jean Brevellaye, évêque de Cantorbrie" ; côté Evangile, les quatre tombes de la maison du Quenhouet, le banc seigneurial étant placé sur les deux voisines des piles du chanceau, vis-à-vis du sacraire, au bout du tombeau de saint Jean ; vers le bas du chanceau, deux autres tombes relevant de la maison de Kerguesan qui appartenait aux barons de La Hunaudaye. Entre le banc seigneurial et le tombeau de saint Jean ne subsistait qu'un étroit passage pour une seule personne.

Le seigneur de Rohan-Pouldu s'était avisé de placer un autre banc du côté du midi, seul espace par où l'on pouvait accéder commodément à l'autel. "Il occupait tellement ledit lieu par sa longueur et sa largeur qu'il ne laissait pas plus de deux pieds entre lui et la tombe". En outre, il reposait sur le premier degré du marche-pied de l'autel. C'étaient là les arguments des adversaires d'Isaac de Rohan pour lui refuser ce droit.

La chapelle Notre-Dame de Pitié communiquait avec le chanceau par une double arcade en cintre brisé qui reposait sur un pilier médian. C'est sans doute l'amorce d'une de ses branches que l'on devine dans la maçonnerie à l'entrée du chœur. On distingue encore dans le mur de l'est l'arrondi d'une pile engagée qui pouvait correspondre à une ouverture sur la chapelle primitive du Rosaire devenue sacristie. Les seigneurs de Brenolo disposaient de deux tombes dans la chapelle N-D de Pitié dont une était gravée de l'écu à 5 pals.

La chapelle Sainte-Anne "n'avait ni vue, ni communication dans le corps de l'église que par les deux voûtes (arcades) qui ont été faites aux costières".

Plus tardive, la chapelle de saint Joseph, au midi, s'ouvrait sur le chanceau par deux arcades en plein cintre soutenues au milieu par une pile rectangulaire aux arêtes abattues. Une arcade en cintre brisé donnait sur la base de la tour qui communiquait avec la nef par une autre arcade du même type.

Tel était l'état de l'église quand éclata la Révolution. Le jeu de ces multiples arcades offrait à l'intérieur des perspectives très variées mais

rendait difficile le lien avec le célébrant, d'autant plus que la nef était réduite et sombre.

L'église au début du XIX^e siècle

Comme partout, l'église eut beaucoup à souffrir des années révolutionnaires. Si la réponse à la première circulaire préfectorale, le 7 germinal de l'an 11 (28 mars 1803) évalue timidement à 220 francs les réparations urgentes aux bâtiments du culte, celle du 2 octobre 1808 les estime à 9.000 francs : c'est surtout la couverture qui se trouvait en mauvais état par manque d'entretien.

Voici la description qu'en donne Jules Simon, qui a séjourné à Saint-Jean Brévelay de 1818 à 1824 : "L'église Saint-Jean était banale, des murs trop nus, un clocher pointu en ardoise. Elle était vieille, lézardée, penchée et soutenue d'un côté par des troncs d'arbres posés en arc-boutant. La grande porte, vis-à-vis de l'autel, ne s'ouvrait que pour les paroissiens. On entrait dans l'église par une porte de côté, en passant sous un ossuaire, spectacle qui m'effrayait horriblement et que les paysans affrontaient avec une parfaite indifférence. L'intérieur était orné de nombreuses statues de plâtre grossièrement coloriées et d'une table de pierre placée au milieu qu'on appelait le tombeau de saint Jean.

Quoiqu'assez grande, elle était complètement remplie le dimanche. Les femmes étaient à genoux au bas de la nef, où leurs cornettes empesées formaient une nappe immense. Les hommes étaient debout devant elles. Nous avions, près du chœur, sous la chaire, un petit coin d'où l'on voyait bien l'autel et où nous avions mis une douzaine de chaises. Nous étions très fiers de cette pauvre église et nous soutenions avec acharnement qu'elle était plus belle que celles de Bignan et de Plumelec.

Elle avait au moins, ajoute-t-il, sa merveille contre laquelle ne pouvait rivaliser aucune des richesses des deux autres... Sur le vaste espace de la voûte en plein cintre, un artiste de génie avait peint le Paradis et l'Enfer. Le dôme flamboyant s'étendait sur tout l'édifice, depuis le chœur jusqu'à la porte de sortie".

Deux scènes avaient frappé son imagination d'enfant : l'Enfer beaucoup plus que le Paradis. "Le Paradis remplissait le côté de l'Evangile et l'Enfer celui de l'Epître. Je connaissais mal le Paradis

parce qu'à l'endroit où nous étions, il se trouvait au-dessus de nos têtes et que nous n'aurions pu le regarder sans gagner le torticolis.

Au contraire nous étions en bonne place pour voir l'Enfer qui nous faisait vis-à-vis. C'était un fourmillement de suppliciés dans une atmosphère de flammes et de fumées. Les flammes étaient rouges, jaunes, fourchues, effroyables ; mais ce qui était le plus effroyable encore, c'était la variété, la multitude et l'horreur des supplices. Au milieu s'étalait l'immense chaudière remplie de créatures qui cuisaient à grand feu. On suivait les progrès de la cuisson sur leurs chairs, en partie blêmes et verdâtres, en partie rouges et tuméfiées. Les pauvres créatures s'efforçaient de sortir de leur casserole en montant les unes sur les autres, mais les diables armés de fourches les attendaient en ricanant, sur le bord, et les rejetaient dans l'eau bouillante. A côté de cette fournaise, d'autres damnés étaient étendus sur des tables de fer rouge, où les diables étaient sérieusement occupés à les découper en petits morceaux. D'autres étaient plongés dans des cuves remplies de vipères. Il y avait un petit carré où des têtes vivantes étaient rangées systématiquement, le reste du corps étant plongé dans la terre. Je passe les crucifiements, les pendaisons. Des diables faisaient tourner un cabestan dont les cordes n'étaient autres que les boyaux d'un certain nombre de damnés qui se voyaient ainsi évidés peu à peu sur un immense fuseau. Ces inventions étaient si monstrueuses qu'après plusieurs années d'observations obstinées, je découvris encore dans un coin reculé, de petits diables microscopiques, occupés à taquiner de tout petits damnés, en leur enfonçant des épines sous les ongles, en leur arrachant les dents avec gravité ou en leur crevant les yeux.

Mais ce qu'il fallait voir, c'était les diables. Ils étaient uniformément rouges avec des queues et des cornes, mais leur ressemblance s'arrêtait là. C'était une accumulation de formes empruntées à toute la création animale. Je dois dire cependant que les pieds de boucs étaient nombreux. J'épuisais toutes mes forces à découvrir leur chef. L'artiste avait sans doute désespéré de le rendre assez épouvantable. Il y avait pourtant un bouc, un bouc complet celui-là, bouc de la tête aux pieds, sauf qu'il avait une queue démesurée et six cornes au lieu de deux. Cela pouvait bien être Lucifer en personne. Je le demandai au recteur qui ne voulut pas me répondre.

Je n'ai pas revu ce chef-d'œuvre depuis 70 ans. Il doit avoir disparu. Je suis sûr que si je le voyais et qu'on y eût fait quelques change-

ments, je reconnaîtrais les réparations à l'instant. La pensée de cet enfer m'est revenue au Vatican devant le Jugement dernier de Michel-Ange". Il faut que ces peintures d'une humble église de village ait profondément marqué notre Jules Simon pour qu'il s'en souvienne dans sa vieillesse et fasse un tel rapprochement. Elles ont, en effet disparu, et nous ne sommes pas en mesure de savoir si la description est exacte ou si les traits n'en n'ont pas été forcés sous la plume de l'écrivain.

Il est au moins à retenir qu'au début du XIX^e siècle, l'église était en fort mauvais état.

En 1824, un examen sérieux sera fait par l'architecte-voyer de la ville de Vannes, Brunet-Debaines et son rapport en détaille toutes les faiblesses. Le pignon occidental, dont le parement extérieur était en pierre de taille, présentait des lézardes. Les deux longères se déversaient parce que les entrails avaient été sciés au ras du mur "pour donner un coup d'oeil plus agréable à la nef" et devaient être refaites en moellons sur une longueur de 16 mètres. Au bas de l'église, la charpente se trouvait en mauvais état et la voûte était à refaire. Il s'avérait nécessaire encore de revoir la couverture d'ardoises et de redresser la charpente du clocher. Le devis des réparations nécessaires se montait à 7.000 francs.

La fabrique ne disposant que de 3.000 francs, demanda, en 1825, le complément au gouvernement. Elle y comptait "d'autant plus que son état de détresse venait en grande partie de son attachement aux Bourbons et de sa résistance au gouvernement illégitime qui a suivi la mort du Roi martyr". Elle avait un bon avocat en la personne de M. Fautrel, chef de division à la Préfecture, et obtint un subside de 1.000 francs qui lui permit d'avancer les travaux.

Cependant, en 1828, le maire signalait au préfet que deux chapelles faisant partie de l'église se trouvaient encore dans le plus triste état : à celle du Rosaire, on n'avait pas touché et on n'avait encore bâti que les murs de celle du fond. Cette dernière était une chapelle neuve édifiée, au nord, pour abriter les fonts baptismaux. Carrée, avec des angles abattus, elle s'éclairait de deux fenêtres opposées, à l'ouest et à l'est.

L'année suivante, le recteur Daniel revenait à la charge, affirmant que, dans la chapelle du Rosaire, il pleuvait comme dehors et que la sacristie n'était guère en meilleur état. Il fallait 3.000 francs pour pro-

céder aux réparations. "Les habitants, ajoutait-il, commencent à se fatiguer par les quêtes multipliées qui ont été faites pour réparer leur église". Néanmoins, ils s'offraient encore à participer pour 1.500 francs et attendaient les 1.500 autres de la bonté du Roi.

Le recteur obtint satisfaction car, le 30 juillet 1830, il remerciait son "bien cher Fautrel" de ses bontés. La visite du préfet, en 1831, fut l'occasion pour lui d'attirer son attention sur l'état du presbytère et, en 1834, il se déclarait encore, si le roi donnait quelques secours, "prêt à prendre des deux mains".

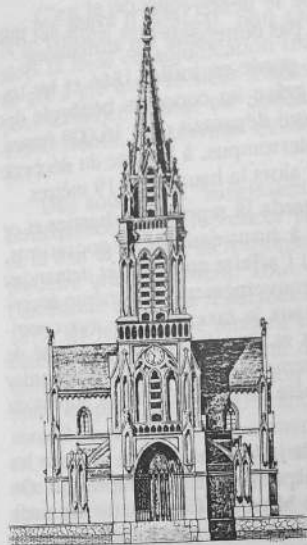
Le nouveau clocher

A partir du milieu du XIX^e siècle, c'est le clocher qui va devenir la grande affaire de la paroisse. Bâti au sud de l'église, il consistait en une tour carrée, en granit avec chambre des cloches et flèche de charpente.

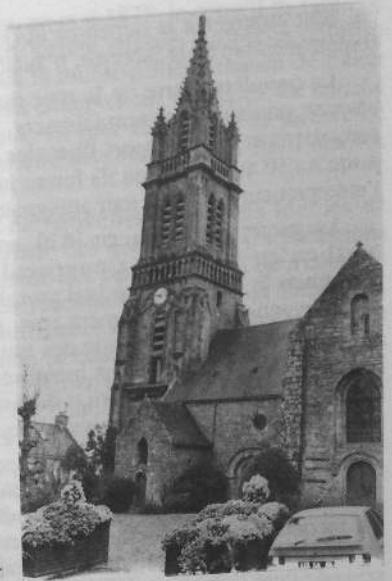
Dès 1848, le maire écrit au préfet : "C'est notre clocher qui nous donne le plus d'inquiétude. Nous craignons qu'il ne s'écroule et qu'il arrive par là quelqu'accident fâcheux". A ces craintes vint s'ajouter bientôt un motif d'amour-propre, quand les paroisses voisines de Saint-Allouestre et de Guéhenno se dotèrent de clochers de pierre.

Saint-Jean-Brévelay n'entendant pas demeurer en reste, dès sa nomination, en 1863, le nouveau recteur Stéphano s'attela à la besogne et demanda à M. de Bellevue de Kerangat un plan pour une tour dressée en avant du pignon occidental de l'église. Le 6 janvier 1865, l'assemblée des notables de la paroisse en prit connaissance. Ce projet était fort ambitieux et coûterait très cher. Qu'importe, les paroissiens s'engageaient à payer de leur personne et de leurs deniers. Pour couper court à toute démarche administrative, il fut entendu qu'on ne demanderait pas sa participation à la commune. Afin d'intéresser les familles, on édita une lithographie du futur clocher gravée par Hildebrand. La fabrique fit appel à l'entrepreneur Léon "homme consciencieux qui avait déjà construit avec succès, entre autres, les tours de Plougoumelen, de Plouhinec et d'Arzon". Le marché fut conclu pour la somme de 25.000 francs.

Le premier à s'en inquiéter fut le percepteur de Bignan : il estimait qu'organiser une souscription était "une ingérence dans les deniers de la commune contraire à la loi". Son supérieur hiérarchique, le receveur



*Le dessin du clocher
présenté aux paroissiens
(gravé par Hildebrand)*



La réalisation

général en écrivit au préfet, lui demandant de ne pas autoriser les travaux et d'inviter le desservant à verser dans la caisse de la commune la somme qu'il avait déjà perçue. Rien de moins.

Le préfet s'enquit auprès du maire de ce qu'il en était exactement. Celui-ci répondit que l'on s'occupait activement de la construction à l'église d'une tour désirée depuis longtemps, que le recteur avait fait visite à ses paroissiens pour recueillir leurs offrandes, qu'il ne s'agissait donc pas d'une souscription comme la malveillance avait pu le faire croire, mais d'un don volontaire. Les sommes collectées avaient été employées à l'extraction des pierres et pour réaliser cette œuvre, on ne comptait que sur les habitants et la Providence. Le préfet exigea cependant une délibération du conseil de fabrique assurant qu'il se chargeait de tous les frais et il fit savoir au receveur général que le conseil municipi-

pal était étranger à la dépenses et que le desservant, n'ayant agi que comme membre de la fabrique, n'avait pas outrepassé ses attributions.

La première pierre de la tour fut posée en juillet 1866 et les travaux se poursuivirent normalement, grâce au concours bénévole des paroissiens et à leur apport financier qui dépassait déjà 16.000 francs, jusqu'au 10 avril 1868 où ils furent interrompus, à la suite du décès de l'entrepreneur Léon. La tour atteignait alors la hauteur de 19 mètres.

La guerre qui éclata, en 1870, retarda la reprise du chantier et ce n'est qu'en 1872 que s'ouvrirent à nouveau les négociations. Désormais le conseil municipal prenait l'affaire en mains et demandait une subvention au département et au gouvernement. Lui-même acceptait d'appliquer à la poursuite des travaux la taxe imposée aux contribuables pour la dépense des mobilisés et dont le produit avait été de 10.000 francs. La commission départementale fut d'avis d'accorder 2.000 francs et le préfet appuya la requête de la municipalité auprès du ministre du culte.

Pour compléter le dossier, il était indispensable de fournir les plans devenus introuvables après la disparition de l'entrepreneur. On eut recours à des dessins de l'architecte Mayeux. Le ministre demanda de modifier et de simplifier considérablement le projet initial, ce que tenta de faire l'architecte départemental Maigné mais le devis se montait encore à 32.000 francs. Comme il avait été tenu partiellement compte de ses remarques, le ministre consentit, en 1875, une subvention de 4.000 francs, tout en regrettant "qu'on ait cru devoir ne rien simplifier de la recherche d'architecture de la partie supérieure, ce qui pourrait donner un aspect plus satisfaisant et offrir plus de garanties de durée".

Le conseil de fabrique et le conseil municipal demeurent attachés au projet primitif car, expliquent-ils, "la population tient à sa tour, telle qu'elle paraît dans la lithographie présente dans les familles et qu'elle regarde comme sa gloire et dont elle est aujourd'hui justement fière". Le préfet interroge encore l'architecte Maigné qui estime l'affaire mal engagée et que "la commune n'eut jamais dû être entraînée à construire une tour de cette importance", mais les économies demandées par le ministre et encore moins celles suggérées par le conseil de fabrique ne représenteraient que peu de chose. Mieux vaudrait s'arrêter à l'idée déjà avancée de limiter le clocher à la galerie de la tour et remettre à plus tard la construction de la flèche.

C'est la décision que prennent, en mai 1875, le conseil de fabrique et le conseil municipal, non sans arrière pensée. Le préfet autorise alors la mise en adjudication mais la municipalité demande de traiter de gré à gré avec le sieur Thareau, entrepreneur à Vannes. Le marché pour terminer la tour est conclu le 10 juin 1876, pour la somme de 28630 francs, les travaux devant être achevés avant la fin d'octobre 1877.

Dès août 1876, surgissent de nouvelles difficultés lourdes de conséquences. L'entrepreneur signale des défauts dans les fondations de la tour et dégage sa responsabilité des tassements qui pourraient se produire ultérieurement. Tout en reconnaissant certaines faiblesses, l'architecte estime la résistance suffisante, sans pourtant la garantir. En 1877, les relations se tendent entre la commune et l'entrepreneur. Le maire demande à l'architecte de vérifier si les travaux sont exécutés conformément au plan. De son côté l'entrepreneur réclame un supplément de près de 16.000 francs pour des travaux non prévus et le conseil municipal le refuse invoquant le dépassement des délais. C'est en vain que l'architecte et le préfet s'emploient à concilier les points de vue opposés : le chantier est déserté par les ouvriers alors que la majeure partie de la flèche reste encore à construire. Finalement, en octobre 1878, l'entrepreneur accepte de reprendre les travaux mais se réserve de faire valoir ses droits devant les tribunaux. La flèche ne sera définitivement terminée qu'en 1879, encore le maire refusa-t-il de signer le procès-verbal de la réception des travaux que l'architecte jugeait bien faits et donc recevables.

Le conflit se poursuivit d'abord devant le conseil de préfecture puis devant le conseil d'Etat. Entre temps l'entrepreneur mourut et ses héritiers ne seront entièrement dédommagés qu'en 1886. Au total, la construction du clocher avait coûté 58.000 francs et s'était étalée sur treize années.

Les paroissiens de Saint-Jean-Brévelay n'en étaient pas peu fiers. Il s'élève en trois étages abondamment ornés dans le style néo-gothique. Au-bas, le porche s'ouvre, à l'extérieur, sur trois côtés par de hautes arcades en cintre brisé à multiples voussures et sur la nef, par une porte du même type aux arêtes vives. Aux angles, des contreforts perpendiculaires aux murs montent jusqu'à la balustrade, chargés chacun de deux étroites niches superposées. Une corniche horizontale divise cet étage et l'espace entre les niches supérieures est occupé par

une arcade à trois lancettes trilobées dont celle du milieu est la seule ouverte et garnie d'abat-son.

Des pilastres d'angle cantonnent le second étage, ornés de lancettes jumelles sous des arcs infléchis et sur chacune des faces s'ouvrent deux étroites baies géminées meublées d'abat-son. Une balustrade gothique le couronne.

La flèche jaillit entre quatre pinacles fleuris qui encadrent de hautes baies trilobées coiffées d'un galbe fleuri. Ainsi se trouve ménagée la transition avec l'aiguille polygonale hérissée de crosses le long de ses arêtes. L'élan vertical du clocher s'accroît encore avec la statue de saint Jean Brévelay dressée à son sommet.

Les ultimes travaux

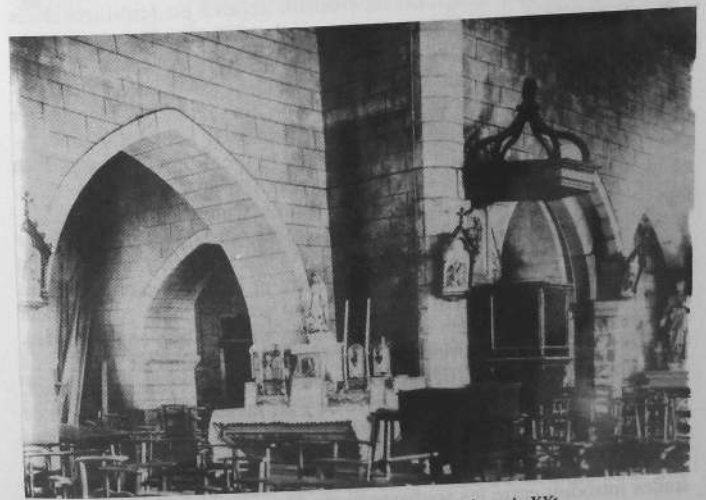
A diverses reprises des travaux vinrent modifier peu ou prou la physionomie de l'église. Quand on construisit, en 1875, un tribune au fond de l'église, il fallut un local pour l'escalier qui prit la forme d'une sorte de chapelle extérieure. Ainsi, la nef, au midi, disparaissait derrière trois appendices. L'ossuaire et le porchet ont été par la suite démolis.

Le recteur Le Digabel (1883-1906) fit recrépir les murs intérieurs et peindre la voûte. Celle-ci fut refaite en 1920 et ainsi s'effacèrent définitivement les scènes qui intéressaient tant le jeune Jules Simon. Le recteur Cadic (1906-1921) perça la nouvelle porte de la chapelle Notre-Dame de la Pitié et remplaça deux œils-de-bœuf de la nef par des fenêtres que l'on a crues parfois romanes.

L'intervention du recteur Buléon fut plus radicale encore. Dès son arrivée dans la paroisse, il fut choqué par la présence, à l'entrée des chapelles latérales, de piliers qui gênaient la vue de l'autel. Il consulta les hommes de l'art : M. Jamet estima que leur suppression ne posait pas de problème majeur pour la solidité de l'édifice, si l'on y suppléait par des architraves en béton ; M. Caubert confirma, ajoutant : "Au point de vue esthétique, je crois qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper, votre église n'ayant pas de détails artistiques et ayant été remaniée à diverses époques". La décision fut prise de faire disparaître les piles intermédiaires et de diminuer la section des autres. Autorisé par l'évêché, le recteur se chargeait de la dépense et les travaux furent ronds-

ment menés à partir du 6 août 1924. Quand ils furent terminés, il se félicitait d'avoir donné aux chapelles latérales plus de hauteur, plus d'air et de lumière et une meilleure vue sur l'autel. Il est permis cependant de regretter la disparition de ces témoins de l'architecture du XVI^e et du XVII^e siècle, d'autant plus qu'ils étaient peints des images de saint Yves et saint Comely. Le remplacement de l'ancien dallage par un sol de ciment ne représentait pas davantage un progrès. M. Buléon fit aussi doubler la surface de la tribune, déplaça l'autel et la chaire, introduisit une table de communion qui a été retirée depuis.

Outre les réparations périodiques à la toiture et au beffroi, une restauration intérieure intervint encore qui a valu à l'église une nouvelle bénédiction, le 23 décembre 1956. On a dégagé le chœur de la plupart de ses 27 stalles, et de son lambris et enlevé les enduits pour laisser voir les pierres et leurs joints. Ainsi sont apparus au grand jour les traces de nombreux anciens percements qui témoignent combien l'aspect de l'église a évolué au cours de sa longue histoire.



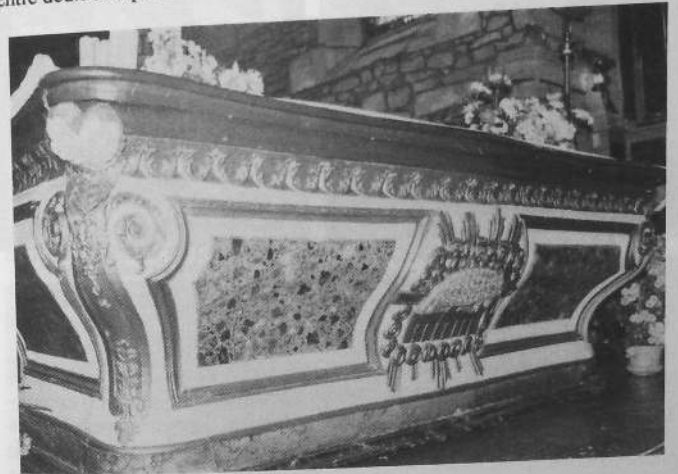
L'intérieur de l'église avant les restaurations du XX^e

Le mobilier actuel

Un majestueux retable en pierre et marbre, restauré une première fois en 1864 et de nouveau en 1980, occupe le fond du chœur. Yannick Pelletier le décrit ainsi : "Deux ailes concaves entourent un corps central formant saillie, que délimitent six colonnes au fût noir renflé et à chapiteau dorés, érigées au devant des pilastres. Les niches, à bord supérieur cintré, s'encadrent entre des putti émergeant d'extraordinaires cravates de chutes dorées. Sur les consoles, animées de nuées tournoyantes, parcourues d'un envol frémissant d'angelots aux ailes d'or, saint Pierre, revêtu des insignes de la papauté et retenant d'une main les clés du Royaume, fait face à saint Jean Brévelay, en évêque : manteau vert sombre et rouge, étole jaune, robe et gants violet sombre. Près de lui, se tient bien sage un petit cochon rose. Le corps central se compose d'un grand tableau de la Pentecôte, dont le cadre, à bord supérieur cintré, est rehaussé de motifs dorés. L'entablement, paré d'une grande frise ornée d'une suite d'applications bleues et noires à l'aplomb des colonnes et de rinceaux d'or, s'incurve au-dessus du tableau et porte une ébauche de fronton achevé en feuillages dorés contournés, retenant une grosse pomme de pin verte. Sur chaque rampant encadrant des applications de marbre noir et la date de 1690, s'abandonnent deux anges habillés de vert, de rose et d'or. L'entablement supporte une très belle balustrade circulaire, noire et blanche, sur laquelle reposent, à chaque extrémité un panier de fleurs d'or ou un vase vert, drapé d'or d'où jaillit une flamme rouge. Elle vient entourer un corps supérieur constitué d'une niche appuyée de consoles inversées, enjolivées d'enroulement de feuillage dorés. Colonnes dressées au devant de pilastres, chutes d'or encadrent cette niche bordée de placage rouge-bruns ou noirs, qui abritent une Vierge à l'Enfant. Un fronton triangulaire sommé d'une croix au centre et de vases aux extrémités couronne l'ensemble". On peut faire sien son jugement : "Splendeur des ors, miroitement des marbres, nuées mouvantes, anges suaves, équilibre de la composition, le retable du maître-autel de l'église de Saint-Jean-Brévelay, édifié en 1690, sans doute par Francis Houdault, est à coup sûr un des chefs d'œuvre de l'art lavallois". On a eu tort de retirer l'autel de bois qui se trouvait à sa base. Rectangulaire, il était peint, sur le devant, du monogramme du Christ, à l'intérieur d'une couronne de feuillage et entre deux anges agenouillés. Le rang de stalles introduit entre les soubassements des colonnes ne parvient pas à

le remplacer. On a effacé aussi les images qui garnissaient les deux compartiments chantournés faisant office de contretable.

Désormais, le chœur paraît bien nu avec des inégalités du sol auxquelles il faudrait remédier. Fort heureusement, l'autel avancé à l'entrée du chœur s'impose par ses dimensions et brille de ses ors et de ses couleurs fraîches. Rectangulaire, en forme de tombeau galbé, il s'orne sur le devant, d'une frise de rinceaux, d'angelots et d'enroulements aux angles supérieurs et d'un bas-relief de l'Agneau dans une gloire, entre deux compartiments chantournés et peints en faux marbre.



Église : le maître-autel

Dans la chapelle du midi, dédiée à saint Joseph, un second retable glorifie la Sainte Famille, horizontalement celle de la terre et verticalement celle du ciel. Du même style que celui du maître autel, il s'applique au mur oriental et s'étale plutôt en largeur.

L'autel présente sur sa face antérieure l'Agneau mystique. Il porte deux gradins et le tabernacle orné du triangle divin avec le monogramme du Christ et d'un cœur percé de trois clous, l'ensemble dans une gloire.



Retable de la Sainte Famille :
la niche centrale



la statue de Sainte-Anne

Le retable se compose d'une large niche et de deux ailes rectilignes. Décorée, dans sa concavité, de pilastres ioniques avec entablement et, au-dessus, d'une couronne enrubannée, la niche abrite les statues de Jésus entre Marie et Joseph. Latéralement, deux colonnes de marbre noir soutiennent l'entablement incurvé et le fronton curviligne dont le tympan est sculpté de la colombe du Saint-Esprit. Complétant la Trinité divine, Dieu le Père, qui bénit de la main droite et porte à gauche le globe du monde, émerge d'une nuée céleste peuplée d'angelots, à l'intérieur du compartiment supérieur en plein cintre bordé de colonnes et de consoles.

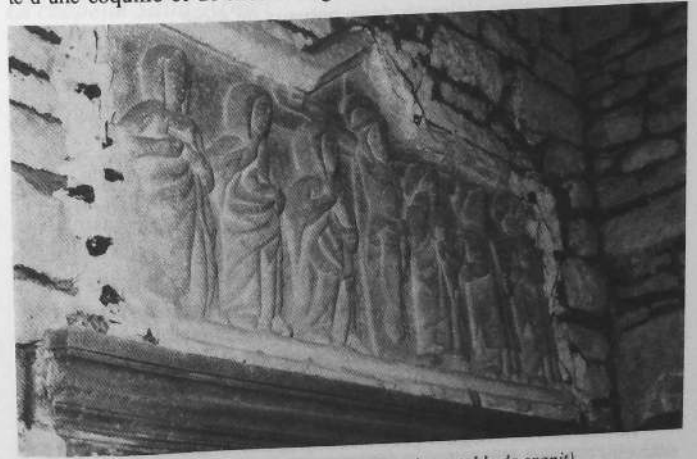
Sur les côtés, deux colonnes corinthiennes délimitent un espace où, debout sur des socles ornés de feuilles d'acanthé et devant une tenture d'hermine suspendue à un dais, se tiennent les statues des grands-pères de Jésus : saint Joachim, vieillard à la chevelure et à la barbe fournies, les mains croisées, vêtu d'une robe rouge et d'un manteau bleu;

sainte Anne en robe blanche et manteau bleu, les doigts engagés dans le livre des Ecritures. Ces deux retables font la richesse de l'église.

Dans cette même chapelle, placée sur l'imposte de la pile d'angle du chœur, on aperçoit une Vierge hanchée qui porte son Enfant sur son bras gauche. Elle peut remonter au XV^e siècle. Longtemps exposée dans une des baies de la tour, elle s'était considérablement détériorée mais une nouvelle peinture lui a redonné vie avec sa robe rouge, son manteau bleu et son voile blanc. A droite de la fenêtre du pignon, on a éprouvé le besoin d'ajouter une statue de saint Joseph en plâtre et à la pile de l'ouest s'adosse une autre du Curé d'Ars.

La chapelle suivante n'offre à voir qu'une statue de saint Antoine de Padoue réfugiée dans un angle, et un grand tableau de la Descente de croix, copie inversée de celui de Rubens. Cependant un monumental bénitier en granit s'appuie au pilier à l'entrée de la nef.

De l'autre côté, l'ancienne chapelle de la Vierge n'abrite plus, avec un crucifix, que les statues de saint Isidore avec sa gerbe de blé et, vis-à-vis, celles de saint Vincent Ferrier et de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Un confessionnal au vantail ajouré et artistement sculpté d'une coquille et de motifs végétaux dans l'esprit du XVIII^e siècle



L'église : linteau de la porte nord (ancien retable de granit)

mérite de retenir l'attention. Il ne faut pas se laisser décourager par l'obscurité pour découvrir le linteau sculpté de la porte ouverte au siècle dernier. Il se trouvait auparavant dans le porchet du midi où, dit-on, un second lui faisait face, qui a disparu. Se détachent en relief la scène de la Crucifixion avec la Vierge et saint Jean ; du côté droit, saint Laurent avec son gril et un autre saint tenant un objet carré (livre?) ; à gauche, sainte Madeleine reconnaissable à son vase de parfum et une sainte femme porteuse d'un animal (peut-être sainte Brigide avec son renard). Selon toute vraisemblance, c'était un de ces retables de granit que l'on date ordinairement du XV^e siècle.

Dans la seconde chapelle, le vitrail et le tableau du Rosaire témoignent que c'est là qu'avait finalement abouti cette dévotion honorée depuis le XVII^e siècle. Le tableau est moderne. Il représente la Vierge couronnée d'étoiles, et son Enfant debout sur ses genoux tendant un chapelet à saint Dominique, à demi agenouillé, avec à terre, le livre et le chien au flambeau qui le symbolisent.

Sur les murs de la nef s'alignent les stations en plâtre du chemin de croix. Une large tribune en occupe le fond, bordée d'une balustrade à fuseaux ; aux quatre colonnes en bois, fasciculées et coiffées de chapiteaux, sont venues s'ajouter deux poteaux de fonte.

La chapelle baptismale contient une grande fontaine en granit de forme octogonale, creusée d'une cuvette circulaire et d'un évier, moulurée d'une bande entre deux tores et posée sur un support lui-même polygonal.

Les vitraux de l'église ont été placés en 1885, du temps du recteur Le Digabel. Ce ne sont que des grisailles avec un médaillon représentant un saint honoré dans la paroisse : dans le chœur, saint Jean Brévelay, saint Armel et saint Thuriau ; dans les chapelles du nord, saint Geneviève et le saint Rosaire, au midi saint Marc et saint Nicolas.

Les deux petites fenêtres de la chapelle baptismale n'ont été vitrées qu'en 1986, par Uzureau de Nantes et dans un tout autre style. Il a représenté symboliquement la Trinité, source de toute grâce et le Christ sous la forme d'un poisson attaché à la Croix tandis que des petits poissons, les chrétiens, nagent dans les eaux du baptême.

Le recteur Le Maguet (1869-1883), grâce à une collecte, dota le nouveau clocher d'une des plus belles sonneries du diocèse. L'une des

cloches se fêla en tintant la mobilisation de 1914 et ne sera remplacée que le 19 octobre 1920 et, depuis, le joyeux carillon ne cesse de retentir sur le bourg et la paroisse de Saint-Jean-Brévelay.

L'environnement de l'église

Les voyageurs et les touristes qui traversent, en été, Saint-Jean-Brévelay ne peuvent manquer d'être frappés par la beauté de l'espace qui borde l'église à l'est et au midi.

L'ancien cimetière

C'est l'emplacement de l'ancien cimetière. En 1864, la municipalité demanda son transfert, ce qui lui fut accordé dès l'année suivante. Elle fit le choix d'un nouveau terrain au bord de la route de Josselin mais les travaux de clôture traînèrent quelque peu. En 1880, la décision fut prise de transformer en place publique l'ancien cimetière où l'on n'enterrait plus depuis une dizaine d'années.

La chapelle Saint-Armel

A l'angle sud-est du cimetière s'élevait la chapelle Saint-Armel considérée comme la chapelle fratriale du bourg avant de devenir celle de la Congrégation. Ses origines remontaient fort loin puisqu'on relève qu'en 1530, elle servait de local scolaire.

La trouvant insuffisante, en 1846 le recteur se proposait de l'allonger de quatre mètres sans rien exiger de la fabrique. Le maire objecta qu'on ne pouvait rien faire sans l'autorisation du préfet. A quoi le recteur réagit vivement estimant que personne n'avait d'ordre à lui donner et que le faire serait se montrer persécuteur de la religion. Le maire cependant transmit le devis au préfet mais en ajoutant en proscriptum : "Monsieur Daniel, recteur, et Caudal, trésorier, se sont déjà permis de commencer les travaux".

En 1913, la chapelle se trouvait dans un triste état de délabrement et le conseil municipal autorisa le recteur à la réparer à ses frais. Le préfet fit observer que l'édifice appartenait à la commune et que le recteur ne pouvait se substituer au conseil municipal. Il demandait que le devis fut soumis à ce conseil qui pourrait accepter une souscription fai-

te par le desservant pour couvrir la dépense. Autant de témoignages sur les relations devenues difficiles entre le clergé et l'administration.

Simple rectangle, la chapelle était surmontée, du côté de l'ouest, par un clocheton à baies cintrées, corniche cantonnée de pinacles et courte flèche avec la croix. Comme elle n'était plus utilisée, le recteur,



Cérémonie devant le Monument aux morts et la chapelle Saint-Armel (Vers 1930)

en 1963, ne s'opposa pas à sa démolition décidée pour faciliter la circulation dans le bourg et améliorer la vue de l'église. Elle contenait des vitraux, placés en 1914 et demeurés en bon état, qui représentaient des scènes de la vie de la Vierge. Le clocheton a été reconstitué, au bas du bourg, au-dessus de la fontaine dite du chien qui avait la réputation d'engendrer les pires maladies. De l'autre côté de la rue, la fontaine de Saint-Jean, où l'on se rendait en procession, le jour de la fête patronale a complètement disparu : elle n'était pas bâtie.

La croix de mission et Monument aux morts

Depuis 1901, la croix de mission se dressait en avant de la façade de la chapelle Saint-Armel. Quand il fut question, après la première guerre mondiale, d'édifier un monument aux morts, on convint de l'incorporer à la croix de mission. Un dessinateur nantais, M. Belier, auteur de la chaire à prêcher et de la table de communion de Bignan, fut chargé d'en établir le plan et son œuvre fut inaugurée le 11 novembre 1923.

Haute de neuf degrés, la plate-forme fut conservée. La table d'autel, moulurée sur son pourtour et posée sur trois balustres serait l'an-

cienne pierre tombale de saint Jean Brévelay. En arrière vint s'adjoindre une sorte de contrefort en escalier bordé de deux piles carrées. Sur des plaques de marbre s'inscrivaient les noms des 114 victimes de la guerre. A l'ancienne croix en bois fut substituée une croix celtique en granit avec un Christ de fonte. Adossé au fût, un poilu en kersanton porte le drapeau français. Debout sur les piles latérales se tiennent Jeanne d'Arc et Beaumanoir, taillés dans la pierre de Chavagne. Deux petits arcs-boutants prennent appui sur des contreforts qui bordent la plateforme.

Depuis, le monument a été déplacé et considérablement réduit. On le voit désormais au chevet de l'église. Le soubassement ne comporte plus que trois degrés et la croix a disparu.

Le placître fleuri

L'aire de l'ancien cimetière a été judicieusement aménagée. De larges allées dallées de schiste, recoupent des pelouses plantées d'arbustes et conduisent aux entrées de l'église. A l'angle nord-est se dresse un tronçon de colonne qui fait penser à un milliaire romain. Devant la fenêtre gothique du chœur, on a planté un grand menhir et, à son pied, se tapissent une calotte sphérique d'origine gauloise et un bloc récent sculpté d'une tête de satyre entre deux angelots. A l'autre extrémité du placître, une belle ferronnerie couronne la margelle circulaire d'un ancien puits. En été, l'enclos se couvre de fleurs multicolores. Bien peu d'églises dans le Morbihan bénéficient d'un cadre aussi avenant.

Dans le bourg

L'ancien presbytère de Saint-Jean avait tout l'aspect d'un vieux manoir. On attribue sa construction au recteur Louis de Cadoudal. On y voyait, en effet, les armes de la famille : *d'argent à la croix engreslée de sable*. Il y avait une chapelle domestique qui conservait encore son autel, en 1798. Au XIX^e siècle et jusqu'en 1850, elle servit de salle de classe. Le manoir est devenu maison de retraite.

Le nouveau cimetière a été doté d'une croix qui, dans sa simplicité, ne manque pas d'élégance. Sur son haut soubassement cubique, le socle disparaît derrière un buissonnement de fleurs. Une bague marque



*Croix des saints protecteurs
de la paroisse*

la séparation entre le fût polygonal et la croisée supérieure. A l'angle sud est, une stèle frappée de la croix de Lorraine conserve la mémoire des victimes de la Résistance.

Si la croix de mission a disparu, une autre y supplée, à la sortie du bourg, vers Vannes. Elle a été inaugurée, à l'occasion d'une mission, le 27 octobre 1929. On la dénomme "croix des saints" car, sur le soubassement rectangulaire, deux étages de balustres dessinent des niches où s'abritaient les statuette de saints honorés dans la paroisse : saint Jean de Berverley, saint Armel, saint Nicolas, saint Cornely, saint Thuriau, saint Roch, sainte Geneviève et saint Julien. Au pied de la croix se te-

naient saint Pierre et saint Paul. Malheureusement, trop fragiles, la plupart d'entre elles ont été brisées. Mais la croix de granit se dresse toujours avec son cercle qui fait comme une auréole au Christ de fonte. Au devant du soubassement, une plaque de marbre porte l'inscription : "Saints vénérés en cette paroisse, demandez à Dieu de faire grandir dans nos cœurs l'amour de la croix, la fidélité de l'église. Pentecôte 1933".

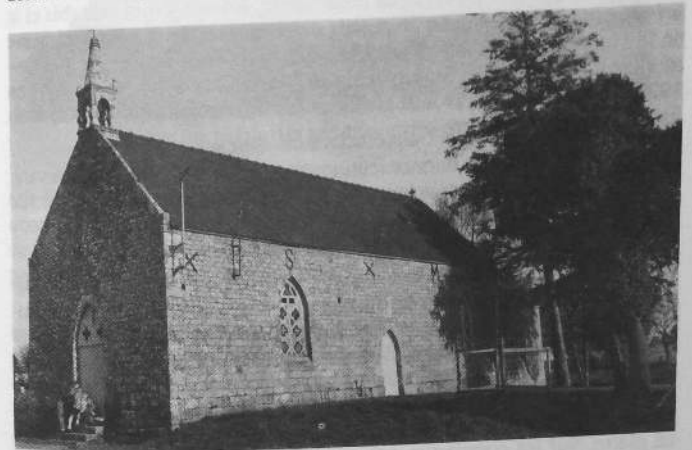
Un peu plus loin, la croix de Menguen, "bénite en septembre 1889", s'élève sur sa table moulurée, marquée d'un petit cercle au croisement de ses bras aux arêtes vives.

Au nord-ouest du bourg, une croix de granit, édifée par l'Armée, rappelle le souvenir des huit soldats du 35^e R.A. qui périrent, le 22 avril 1901, dans l'incendie de leur cantonnement et le dévouement d'un cultivateur qui se porta spontanément à leur secours. Leurs noms sont inscrits sur la base élargie et une mince croix, peinte en rouge, est gravée dans le granit de la croix aux extrémités triangulaires.

A l'ouest, la croix chanfreinée de Bar-Hir date de 1895. Son socle rectangulaire comporte une entaille carrée destinée à une croix jumelle.

La chapelle Saint-Marc du Moustoir

La chapelle de Saint-Marc a été dite aussi de Saint-Jean et actuellement on y honore surtout saint Cornely. Elle se situe dans le village du Moustoir dont le nom témoigne de sa lointaine origine monastique. Un petit monument confirme son antiquité : c'est, sous le vieil if du placitre, une haute stèle conique gravée d'une croix, largement pattée, dotée d'une longue hampe et dressée sur un perron.



Chapelle du Moustoir

On ne sait pratiquement rien de l'histoire de cette chapelle, sinon que, le 25 avril 1621, on y célébrait déjà la fête de saint Marc. Elle devait être assez fréquentée car, au XVIII^e siècle, le trésorier chargé de l'entretien augmentait d'année en année sa réserve et disposait, en 1782, de la somme rondelette de 453 livres, après avoir subi, en 1775, une ponction de plus de 100 livres, sans doute pour faire face à des réparations.

La chapelle a été restaurée, ou même reconstruite, par le recteur Le Digabel, en 1885, date inscrite à la porte méridionale, et bénite le 25 octobre de la même année. La sacristie fut bâtie dix ans plus tard et pour y donner accès de l'intérieur, on a mutilé le retable-lambris.

En forme de rectangle, la chapelle porte bien la marque de cette époque. Toutes les baies s'ouvrent en arc brisé aux arêtes vives. Les fenêtres sont pauvrement meublées d'une garniture de bois. Plus soignée, la longère méridionale bénéficie d'un petit appareil régulier. Au sommet de la façade occidentale, le clocheton paraît assez élégant, avec ses balustres d'angle, ses ouvertures cintrées, sa corniche à pinacles et boules, sa flèche polygonale et sa croix métallique. La cloche date de 1894.

Sous le lambris en berceau de la voûte, les murs sont blanchis et le sol est cimenté, sauf dans le chœur dallé de schiste. La seule richesse de la chapelle tient à son autel adossé à un retable-lambris qui peut remonter au XVIII^e siècle. Le recteur Buléon les a fait repeindre, en 1928, et c'est à lui qu'il faut attribuer les inscriptions qu'on y lit, mais ils auraient besoin d'être sérieusement rafraîchis.

L'autel aux formes harmonieusement galbés est décoré, sur le devant, d'un médaillon avec le monogramme du Christ, une croix et un cœur, et de deux compartiments sobrement chantournés. Deux gradins sont venus s'y ajouter, encadrant le tabernacle omé du calice et de l'hostie.

Le retable s'étale sur le mur de chevet divisé en trois volets par des pilastres ioniques dressés sur des socles et interrompus en leur milieu par une marguerite. Au centre, un large tableau représente saint Marc assis devant une table sur laquelle se trouve posé son évangile et, au bas, son lion symbolique. A droite, sur le panneau peint, on reconnaît l'image de la chapelle. Les ailes sont faites de deux niches à socle feuillagé qui contiennent les statues de saint Cornely et de saint Marc en plâtre. Sur les compartiments, au-dessous, s'inscrivent des invocations en breton: d'un côté, "*Sant Korneli goarnet - ni hag ur lonned - Saint Cornely, protégez nous et notre bétail*" et aux angles, apparaissent les têtes d'un bovin, d'un cheval, d'un cochon et d'un mouton; de l'autre: "*Sant Marc, sauet hun inean trema en nean - Saint Marc, élevez notre âme vers le ciel*". avec au dessus une tête de lion.

Un entablement règne d'un bout à l'autre du retable et porte lui-même une longue inscription; "Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher". Elle se rapporte



Chapelle Saint-Marc du Moustoir : le retable

à la Vierge de l'apparition de Pontmain qui figure dans la niche supérieure. Sous son fronton curviligne, celle-ci s'encadre de deux chutes de fleurs et des ailerons latéraux. De part et d'autre deux vases enflammés affectent la forme de balustres.

Sur l'entablement se dressent en outre trois petites statues de bois qui heureusement n'ont pas été sacrifiées bien qu'elles aient perdu leur polychromie: il s'agit d'un évêque bénissant, qui paraît ancien avec sa courte mitre et sa chasuble à plis en "V", d'une sainte Marguerite, les mains jointes, debout sur son dragon qui tire la langue et d'un saint Marc reconnaissable au lion tapi à ses pieds et au livre qu'il tient ouvert dans sa main gauche.

Dans la nef, des lithographies coloriées représentent les stations du chemin de croix; les vitraux ne comportent d'autres ornements que de simples croix; au fond, un bénitier circulaire est posé à terre.

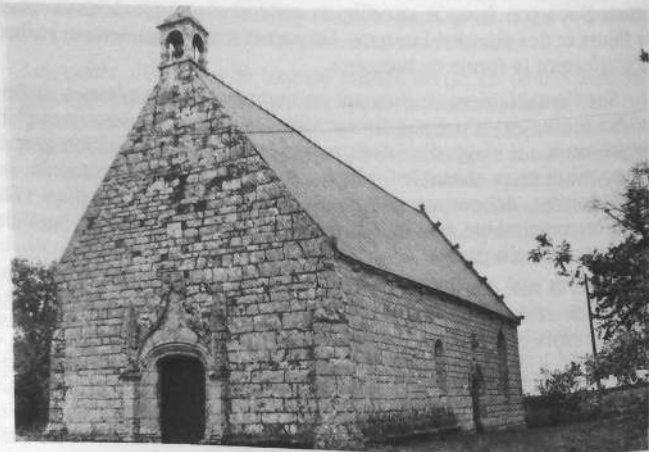
Un confessionnal néo-gothique témoigne encore que le service religieux était régulièrement assuré dans cette chapelle. Un recteur, qui avait voulu le supprimer, provoqua une petite fronde: les habitants du quartier boudaient l'église paroissiale, préférant se réunir entre eux dans leur chapelle pour y prier en commun et chanter des cantiques.

La place réservée à saint Comely dans le retable montre bien que son culte a fini par l'emporter sur celui de saint Marc. La fête patronale se célèbre maintenant le dernier dimanche d'août. La fontaine voisine lui était dédiée mais, en 1923, l'accès en était impossible. Dégagée des ronces en 1934, et une nouvelle fois depuis, elle a retrouvé du service. Ce n'est qu'un bassin entouré d'un muret rectangulaire.

Chapelle Saint Thuriau

La chapelle Saint-Thuriau se situe au sud-ouest de la paroisse, voisine de la frontière avec Colpo. Le site doit être ancien car, sur le placite planté notamment d'un if, se dresse une stèle épaisse où s'esquisse un bras de croix.

Saint Uzec semble en avoir été le titulaire primitif. En 1572, le village portait son nom et Marguerite de l'Hôpital, dame de Quenhouet revendiquait un droit de patronage sur la chapelle. Celle-ci abrite encore une belle statue du XVI^e siècle, dite de saint Uhec. Son nom a revêtu des formes variées : Duzec, Tuzec, Uhec, qui dérivent de Judoc. Fils de Juthaël, roi de Domnonée, plutôt que d'accepter la couronne que



Chapelle Saint-Thuriau

son frère, saint Judicaël, envisageait de lui transmettre, il préféra s'exiler et suivit un groupe de moines jusqu'en Picardie où il vécut saintement dans plusieurs ermitages avant de mourir vers 670. Sous le nom de saint Josse, il est honoré dans le nord de la France et même en Grande-Bretagne. Sa fête se célèbre le 13 décembre.

La chapelle actuelle remonte au XVI^e siècle. Comme elle tombait en ruine, les frairiens de Saint-Uhec entreprirent de la reconstruire : sur la corniche de la longère du nord, on aurait lu la date de 1544, mais les travaux traînèrent en longueur et, en 1572, ils n'étaient pas encore achevés.

Cette année-là, un conflit intervint entre le sieur de Kerneno, qui venait d'acquérir le village, et Marguerite de l'Hôpital qui avait des prétentions sur la chapelle et désirait y introduire ses armes. Elle engagea donc un procès mais abandonna aux frairiens le soin de le soutenir. Le présidial de Vannes proposa une transaction : les habitants termineraient la chapelle ; les armes du Quenhouet figureraient au-dessus de la porte du midi et dans la maîtresse-vitre du côté de l'Evangile ; celles de Kerneno, à la porte nord et du côté de l'Épître. C'est ce qui fut fait.

En 1576, un pignon restait à bâtir, sans qu'on nous précise lequel, sans doute celui de l'Est, puisque le clocheton porterait la date de 1570. Sur la cloche, on lit encore une inscription gothique : A LAN MIL V (CTZ) IIII XX XV IE FUS FAICTE POUR SERVIR A S THURIAU AN S IAN, qu'il faut lire : "En l'an 1595, je fus faite pour servir à Saint Thuriau en Saint-Jean" ce qui tend à prouver que le changement de patronage s'est opéré à la faveur de la reconstruction de la chapelle.

Celle-ci continua son histoire sans beaucoup faire parler d'elle. Au XVIII^e siècle son trésorier augmentait sa réserve, bon an mal an, d'une vingtaine de livres. Pratiquement épuisée en 1778, sa bourse se trouvait remontée à près de 200 livres en 1786. On ne sait à quelle époque au juste, le lambris de la voûte fut refait par Yves Auffret, menuisier à Plumeliau.

La chapelle traversa la Révolution mais depuis le début de notre siècle, elle se délabrait de plus en plus, faute d'entretien. Le 11 juillet 1926, jour du pardon, le recteur Buléon se demandait s'il ne le célébrait pas pour la dernière fois, alors que cette chapelle était la plus belle de la paroisse. En 1933, elle n'avait plus l'apparence que d'une rui-

ne désolante : la toiture était crevée, les poutres pourrissaient et des pierres se détachaient des murs. Cependant, on décida de la restaurer : la charpente et la toiture furent refaites à neuf. Le 14 octobre 1934, le vicaire général Guillevic vint bénir la chapelle rénovée.

En dépit des sacrifices consentis - il avait fallu démolir ce qui restait des sablières sculptées et renoncer à construire une voûte - la chapelle Saint-Thuriau demeure très intéressante. Rectangulaire, elle est construite, en bel appareil de granit dont la régularité a été soulignée sur sa façade méridionale, par des joints un peu trop indiscrets. Des contreforts obliques épaulent la façade occidentale jusqu'à mi-hauteur, à partir d'où monte un pan coupé avec, à son sommet, dans l'angle sud, une sculpture : un homme assis avec sur les genoux un tonnelet. Deux larges pilastres à pinacles pyramidaux encadrent le portail en anse de panier mouluré de gorges et de tores qui se continuent le long des piédroits par des colonnettes pourvues d'une base. Ils sont reliés par une accolade au fleuron à peine esquissé. Les rampants lisses confirment l'antériorité de ce pignon : ils viennent mourir sur une assise saillante sculptée d'un masque. Cependant le clocheton avec ses balustres, ses baies cintrées et son petit dôme paraît bien plus tardif.

La longère nord ne comporte d'autre ouverture qu'un porte Renaissance en anse de panier moulurée dans son arc et flanquée de deux pilastres dont les chapiteaux superposés délimitent la largeur de l'entablement. Au-dessus s'affiche l'écu à trois mâcles des Kermeno.

Le chevet est percé d'une grande fenêtre en tiers-point à ébrasement concave. Bien qu'elle ait été aveuglée, elle laisse voir nettement ses trois meneaux et son remplage à trois fleurs de lys bien dessinées et parfaitement agencées. Des feuilles frisées animent les rampants du pignon qui s'appuient sur deux animaux en forme de gargouille : au nord, un griffon; au midi, un dragon porteur de l'écu vairé des du Fresnay du Quenhouet.

Dans la longère méridionale on distingue deux parties. Celle de l'est est percée d'une fenêtre et d'une porte. La fenêtre en arc brisé, à ébrasement, n'a pas conservé sa garniture. Une belle accolade à haut fleuron, reposant sur des animaux enveloppe la porte en anse de panier moulurée d'un cavet entre deux tores. Un écu vairé s'insère entre les deux branches de l'accolade. A l'ouest, apparaît un banc mural et la petite fenêtre en plein cintre est meublée d'un meneau et de deux souf-

flets. D'un bout à l'autre règne un larmier sculpté en fort relief de motifs espacés : un dragon, la gueule ouverte et la queue nouée, des acrobates, des feuilles frisées, un animal à tête humaine, un renard dévorant une poule.



Chapelle Saint-Thuriau :
animal tenant l'écu des du Fresnay



Chapelle Saint-Thuriau :
porte du midi

Le sol de la chapelle est demeuré en terre battue entre les murs revêtus d'un enduit. La balustrade du chœur provient de la chapelle Saint-Armel, tout comme sans doute l'autel de bois en tombeau galbé marqué du monogramme de la Vierge. Il est surmonté de deux gradins décorés de rinceaux et du tabernacle sculpté du triangle divin et bordé de consoles feuillagées. Dans le mur du midi s'enfonce la crédence en anse de panier, ourlée de deux tores et coiffée d'une accolade à feuillage et fleuron.



Chapelle Saint-Thuriau : les armes de Kermeno

Deux statues encadrent la fenêtre axiale. A gauche, dans une grande niche à socle mouluré et dais gothique, un saint Thuriau de pierre blanche préside en évêque mitré, retenant de la main gauche un pan de sa chape et serrant de la main droite une longue crosse. De l'autre côté, une statue de sainte Bernadette a remplacé quelque autre image sur le socle de granit où un ange ailé présente un écu aux armes de Kermeno.

La statue, sans comparaison, la plus intéressante est celle en bois de saint Uhec placée dans l'angle du chœur. Vêtu d'une chasuble rouge, les mains jointes, le saint célèbre la messe sur un petit autel. La table recouverte d'une nappe blanche repose sur un élégant balustre à double poire accompagné de deux anges, l'un en robe rouge, l'autre en robe bleue. Sur l'autel sont posés un calice doré muni d'un nœud à boutons et un missel ouvert sur un coussin. Ces détails permettent d'attribuer ce chef-d'œuvre au XVI^e siècle.

L'iconographie se rapporte à un trait de la vie de saint Uhec. Pendant qu'il célébrait la messe, une main traça un signe de croix tan-

dis qu'une voix lui assurait qu'il recevrait la couronne des élus. dans le ciel et que les fidèles qui viendraient prier dans l'église où il se trouvait obtiendraient la vie éternelle. Cette même scène se retrouve dans un vitrail de la basilique de N-D de l'Espérance à Saint-Brieuc.

Dans la nef, on a eu l'excellente idée de présenter les éléments conservés de l'ancienne sablière où se lit en gros caractères la date de 1571 et où figure encore, parmi des masques et des feuilles sculptées, l'écu vairé des du Fresnay. A l'entrée du midi, un beau bénitier polygonal est encadré dans le mur.

La statue restaurée de saint Uhec a été inscrite, en 1938, à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques mais c'est la chapelle tout entière qui mériterait d'y prendre place, bien qu'elle ait perdu sa voûte.



Chapelle Saint-Thuriau : statue de Saint Uhec

La chapelle Saint-Roch

A l'intérieur de la chapelle, sur la sablière du midi, un phylactère déployé par quatre petits personnages porte l'inscription incomplète : "CINQUIEME JOUR DE MAI LAN MIL CINQ CENTZ TRANTE ET CINQ". La partie haute de la chapelle a donc été couverte à cette date. Mais un bel arc en tiers-point la sépare de la basse nef. Il repose, de chaque côté, sur une pile polygonale engagée et coiffée d'un chapiteau géométrique. En outre un banc mural règne au bas de la longère nord entre le mur-diaphragme et le chœur. Autant d'indices prouvant que la chapelle conserve des éléments du XV^e siècle.

Extérieurement, la division apparaît plus nette encore. Du côté de l'est l'appareil est très régulier et, au midi s'ouvre une porte en anse de panier moulurée et surmontée de l'écu fourré de vair des du Fresnay.

Légerement surélevé, le chevet à trois pans est couvert d'une toiture à triple croupe avec au sommet une croix de fer forgé. A chacun des pans correspond une fenêtre en arc brisé, celle du milieu à ébrasement concave, meublée d'une fleur de lys, les deux autres à ébrasement rectiligne. Au midi, le remplage a disparu tandis qu'au nord se sont maintenues deux formes cintrées surmontées de trois soufflets.



*Chapelle Saint-Roch :
le chevet à trois pans*



*Chapelle Saint-Roch :
la façade occidentale*

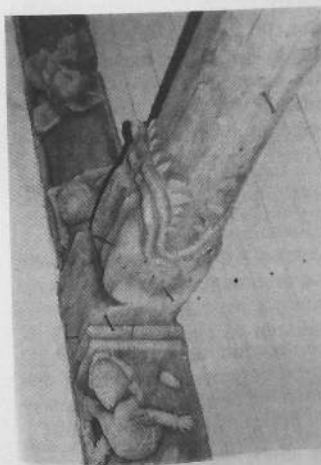
Une reprise très nette dans la maçonnerie et le larmier marque la séparation d'avec la partie occidentale faite d'un appareil plus petit, moins régulier, aux joints soulignés. Une courte fenêtre en arc brisé est ménagée dans la longère méridionale. La sévère façade occidentale n'est percée que d'une porte en plein cintre et les rampants de son pignon sont lisses. M. du Halgouet attribuait cette partie basse au XV^e siècle. Elle semble bien avoir fait l'objet d'un remontage beaucoup plus tardif. Le clocheton, quant à lui, avec ses quatre balustres, ses baies cintrées et sa courte flèche ne peut-être antérieur au XVIII^e siècle.

Quoi qu'il en soit, la chapelle Saint-Roch s'élève fièrement au-dessus d'un plateau dénudé appelé autrefois la Gréc-Blanche.

Bien qu'il soit dallé de granit et blanchi à la chaux, l'intérieur paraît moins séduisant. Cependant, sous la voûte lambrissée, se sont maintenus, dans la partie haute, deux entrails vigoureusement sculptés de têtes de crocodiles au nœud et aux extrémités. La sablière s'anime de motifs variés qui ne sont pas sans parenté avec ceux de Saint-Thuriau : feuilles, personnages en médaillon ou allongés, têtes posées sur une feuille, sirènes. On y voit aussi un écu à la croix ancrée.

Dans le chœur, on a remis en valeur l'autel de granit, rectangulaire, en grand appareil, à table moulurée d'une bande et d'un cavet. Si l'armoire murale, à gauche reste très simple, de l'autre côté, la crédence en anse aplatie est cernée d'une gorge entre deux tores et surmontée d'une croix.

De part et d'autre de la fenêtre axiale se tiennent une Vierge à l'Enfant en plâtre qui ne fait qu'aviver le regret de la disparition relativement



Chapelle Saint-Roch : un entail



*Chapelle Saint-Roch :
l'arc-diaphragme*

récente d'une statue de bois et un saint Roch en pierre tendre dans sa tenue de pèlerin, son chien à ses pieds. Adossée au mur du nord, une seconde statue en plâtre de saint Roch n'est autre que celle qui fut introduite à l'occasion de son centenaire. Il y avait encore autrefois des statues de saint Isidore et de saint Cornely.

L'autre partie de la chapelle n'offre à voir que des poutres sans ornements, deux socles encastrés dans le mur-diaphragme, l'un mouluré de tores, l'autre sculpté d'une feuille, tous deux privés de leur statue. Deux bénitiers cylindriques desservent les portes de la chapelle.

Anciennement elle relevait du manoir du Quenhouet, situé à peu de distance, mais de l'autre côté de la Claye, ce qui fait qu'il est passé en Colpo. Le 15 mai 1582, on y célébrait la messe paroissiale et, à cette occasion, s'y tint, en présence de Vincent de La Haye, sieur du Quenhouet, l'assemblée synodale qui concéda aux sieurs de Lesmarec deux tombes prohibitives dans l'église paroissiale.

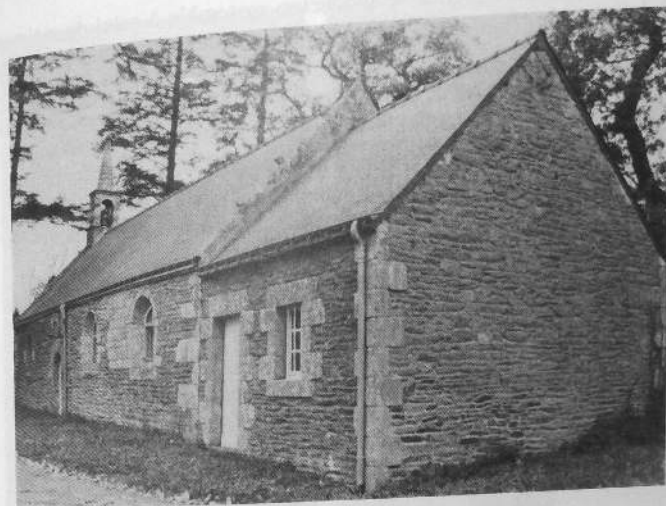
Saint Roch était invoqué pour se préserver de la peste et, comme elle sévissait fréquemment, sa chapelle était très fréquentée, notamment le 16 août, jour du pardon. Au XVIII^e siècle, le trésorier parvint à réunir, en 1784, la somme de 423 livres qui tomba l'année suivante à 184 livres, sans doute en raison de travaux. Au XIX^e siècle, la dévotion se maintenait et l'on venait à la chapelle, même de Colpo et de Bignan. La procession de la paroisse s'y rendait le lundi des Rogations. En 1927, le centenaire de saint Roch fut célébré avec éclat et les dates de 1327-1927 peintes sur la sablière en gardent le souvenir.

De la chapelle dépendait une fontaine qui a disparu, en 1924, comblée, parce qu'elle se trouvait sur le tracé de la nouvelle route de Saint-Jean-Brévelay à Colpo.

La chapelle Saint-Nicolas

La chapelle Saint-Nicolas se situe en bordure de la route de Saint-Jean à Plaudren, entourée de quelques arbres et notamment d'un if sauvé de justesse en 1897. Haut d'une quinzaine de mètres, il ne mesure pas moins de quatre mètres au milieu du tronc et six mètres à la base.

Extérieurement, elle n'a pas grande allure tant elle a été remaniée. On remarque dans la longère du midi un pan de mur en appareil et, à sa



Chapelle Saint-Nicolas

droite, une fenêtre en arc brisé, vestiges qui justifient peut-être la date de 1490, inscrite à l'intérieur sur on ne sait quelles données. Les rares crochets des rampants du pignon seraient plus tardifs.

Tout le reste de la chapelle est construit en moellons. Les deux autres fenêtres du midi s'ouvrent en plein cintre. Entre elles, grâce au gros appareil qui l'entoure, la porte également en plein cintre revêt une certaine majesté. Elle est surmontée d'une sorte d'entablement remonté à l'envers comme en témoigne l'écu inscrit dans une couronne de laurier.

La façade occidentale a été reconstruite en 1928, tout en conservant le gros appareil des angles, la porte en plein cintre chanfreinée sur son pourtour et, au-dessus, la large fenêtre en arc segmentaire, contemporaine dans doute du retable daté de 1777. Dans les comptes des trésoriers, on constate que leur avoir qui était de 488 livres en 1776 est ramené graduellement à 158 en 1780 et à 26 l'année suivante.

Au sommet du pignon le clocheton ressemble à celui de maintes chapelles de la région : souche carrée, balustres d'angles, ouvertures cintrées, corniche, flèche polygonale où s'enracine la croix.

Dans la longère nord, une fenêtre en arc brisé éclaire le chœur. En prolongement de la chapelle, la sacristie a été construite vers 1886.

La chapelle est bien entretenue avec son sol dallé et ses murs blanchis mais la réfection de la charpente et de son lambris a entraîné la disparition des tableaux de la vie de saint Nicolas qui étaient peints sur la voûte.

En revanche l'autel et son retable-lambris demeurent en place bien qu'ils aient été restaurés et repeints en faux marbre par le peintre local Benjamin Lecomte. Ils sont typiques de l'art de la fin du XVIII^e siècle en Bretagne où dominent les lignes sinueuses du style Louis XV. Modérément galbé, l'autel présente sur sa face intérieure un médaillon avec le monogramme du Christ entre deux compartiments chantournés. Le tabernacle orné du triangle divin s'encastre dans les deux gradins en avant d'une sorte de contretable.



Chapelle Saint-Nicolas : l'autel et le retable



Chapelle Saint-Nicolas : statue de Saint-Nicolas



Chapelle Saint-Nicolas : crucifix mural

Un tableau de saint Nicolas, en évêque, avec les trois enfants dans le saloir, occupe l'espace central. Il a été peint par Lecomte d'après Froual. Deux pilastres ioniques l'encadrent, décorés de rosaces. L'étage supérieur, très restreint, s'étend plutôt en largeur, accosté de deux pilastres et de consoles et dominé par la croix. Les ailes se subdivisent en une multitude de panneaux symétriquement disposés et diversement chantournés. Ils sont peints soit en faux marbre, soit de motifs divers : palmes, vases de fleurs, le Pélican et l'Agneau. Deux d'entre eux en forme de niche entourent la blanche statue de sainte Hélène et celle de saint Nicolas, désignées toutes deux dans le compartiment supérieur par les monogrammes SH avec une croix et SN avec une crosse. Contemporain sans doute du retable, saint Nicolas à la barbe majestueuse, coiffé de la mitre et drapé de sa chape tient sa crosse à main gauche, renverse la tête en arrière et lève le bras dans l'attitude du prédicateur.



Fontaine de Saint-Nicolas

A la longère nord est appliqué un crucifix très rustique aux bras étendus à l'horizontale. Une discrète mouluration anime le grand bénitier en forme de colonne. Au pavement sont incorporées les pierres tombales de Pierre JOUE (1817) et de Julien CAUDAL, trésorier.

Ici, comme ailleurs, saint Nicolas est vénéré comme protecteur des enfants. Les mamans lui offraient autrefois du beurre, de la filasse, de la viande, des animaux qui étaient vendus au profit de la chapelle. Sa fête se célèbre le deuxième dimanche de juillet.

Sa fontaine, un peu plus loin, en contrebas, paraît quelque peu négligée. Au-dessus du bassin carré s'élèvent, en avant, deux

pires et, en arrière, un muret reliés par des linteaux droits. Au-dessus de la comiche moulurée, la végétation a envahi la couverture. Il suffirait d'un petit effort pour la remettre en état.

L'oratoire N-D du Bon-Secours

Au sud-ouest du bourg, un ancien moulin à vent, daté de 1867, a été transformé en oratoire par le recteur Paul Hervé pour commémorer le souvenir de la mission prêchée dans la paroisse. Il est dédié à N-D du Bon-Secours et le pardon se célèbre le 15 août.

Si l'intérieur demeure dans un état voisin de l'abandon, debout sur la plateforme qui a remplacé la toiture du moulin, se dresse la statue en granit de la Vierge, haute de deux mètres. Toute droite, dans sa robe plissée, la tête ceinte de la couronne, rejetant les pans de son manteau, elle ouvre les mains dans un geste d'accueil.

Les chapelles disparues

La chapelle Sainte-Genève

En 1928, le recteur Mathurin Buléon écrivait : "La chapelle aurait besoin de 7 à 8.000 francs de réparations", et il ajoutait : "Je crains d'arriver trop tard". La même année, il renonça à s'y rendre pour la procession des Rogations tant la toiture devenait dangereuse. Peut-être n'apporta-t-il pas autant de zèle à la remettre en état que pour les autres chapelles de la paroisse car le pardon se célébrait le dimanche après le 26 juillet, ce qui avait l'inconvénient d'empêcher la solennité de sainte Anne dans la paroisse.

Vers 1940, les murs de la chapelle tenaient encore debout mais la toiture s'était effondrée et les ouvertures demeuraient béantes. La description que nous en donne M. du Halgouet ne fait qu'aviver nos regrets de sa disparition car, même dans son état de désolation, il lui trouvait encore une certaine dignité : "La ruine n'avait pas encore porté atteinte aux élégantes courbes du réseau flamboyant de sa fenêtre de chevet". Le charmant clocher en pinacle, orné de choux frisés, portait à sa base, la date de 1572 et un écu écartelé de fasces et d'étoiles. Les portes en plein cintre, donc plus tardives, étaient dépourvues de moulures. Le blason étoilé figurait encore dans la longère nord et, à l'intérieur, sur deux supports de statues.

En 1746, la chapelle avait reçu une cloche dont la marraine fut Françoise-Perrine Cartron, fille de Mathurin, sénéchal de La Ferrière. Sans doute était-elle déjà assez peu fréquentée car la recette annuelle du trésorier ne dépassait guère une dizaine de livres.

On n'en sait pas davantage. Le patronage de sainte Geneviève est assez surprenant. Il a peut-être supplanté celui de saint Gervais qui ne l'est pas moins. Le quartier se dénommait "*Brediah (frairie) ou Kornad (secteur) Sant Gervez*". De la chapelle dépendait une fontaine "sans intérêt", au dire de M. du Halgouet.

Il estimait que la chapelle était suffisamment remarquable pour que s'imposât sa restauration, à commencer par la remise en état de la toiture. Rien n'est venu. La chapelle a disparu et, depuis le remembrement, un champ s'étend à son emplacement. Les habitants du village du Cleff ont envisagé de construire un petit monument pour en rappeler le souvenir mais rien n'a encore été fait.

La chapelle de Saint Julien du Pouldu

A en juger par les pierres réutilisées dans la reconstruction de la chapelle de la Trinité, voisine du château de Kerguehennec, en Bignan, la chapelle de Saint-Julien-du-Pouldu datait du XVI^e siècle. Elle était le siège de la chapellenie fondée, le 6 juin 1664, par messire Isaac Rohan du Pouldu et rentée de 24 livres. Le 16 mai 1651, on y avait célébré le mariage entre René-Augustin de La Haye, sieur du Quenhouet et Louise de Kerpoisson, dame du lieu. En 1699, elle reçut une cloche. En 1719, les nobles engagés dans la conspiration de Pontcallec en faveur des libertés bretonnes trouvèrent refuge dans le manoir du Rohan-Pouldu et assistèrent à la messe chantée dans la chapelle "avec des accompagnements de hautbois et autres instruments". En 1794, Louis Gillet fut contraint d'avouer que les ornements de la chapelle avaient été cachés derrière la voûte et la cloche enfouie sous le pavé.

Au milieu du siècle dernier, elle existait encore et, vers 1885, des personnes se souvenaient d'avoir assisté au pardon de Saint Julien. Il n'en reste plus trace.

Pour en rappeler le souvenir, en 1928, le P. de Maupeou, dont la famille était devenue propriétaire des lieux, fit ériger sur le site une modeste croix de bois. Plus ambitieux, le recteur Mathurin Buléon décida de la remplacer par une triple croix de pierre taillée par Piquet de Plumelec et bénite solennellement, le dimanche 3 avril 1932, par l'évêque de Vannes, Mgr Tréhiou. Ce n'était plus simplement le mémorial de l'antique chapelle, comme il a pris soin lui-même de l'expliquer : "Le monument comportant trois croix a été érigé au Pouldu pour marquer l'emplacement de l'ancienne chapelle du Pouldu, commémorer l'union de la Bretagne à la France en son quatrième centenaire, garder le souvenir de la protestation faite, ici, le 22 septembre 1719, en faveur de la Bretagne, indiquer la limite actuelle de la partie bretonne et de la partie française".

Afin qu'il soit bien en vue, il l'avait fait planter sur le talus, au bord de la route de Josselin si bien qu'il se trouve actuellement en Billio. Son principal mérite est d'être taillé dans un beau granit. Les trois croix se dressent sur un haut soubassement avec une avancée correspondant à celle du milieu ou se lit l'inscription : "Dans ce champ fut jadis la chapelle de Saint-Julien du Pouldu". Sur le socle d'une des croix latérales, on lit : BRETAGNE et FRANCE, et, en outre : JE

CROIS et J'ESPERE, tandis que l'autre affiche : J'AIME et M'HOU KAR A GREIZ ME HALON (Je vous aime de tout mon cœur) 1931 IV CENTENAIRE. Et Mr Buléon de commenter : "La croix est le signe des nations chrétiennes comme des individus. La croix centrale est celle de Jésus, de l'Eglise, du Pape et les deux autres adjacentes, celles de la France et de la Bretagne qui, appuyées sur la Croix, dévouées au Pape, connaîtront des jours glorieux".

Il tirait beaucoup de fierté de ce petit monument pourtant bien simple. Les croix latérales de section circulaire s'enfoncent dans de petits socles. Surélevée, celle du milieu domine les deux autres et son fût carré s'orne d'un cercle celtique à la rencontre des croisillons. Cependant le site est maintenant plus connu pour son chêne multicentenaire classé monument historique depuis 1909.



Croix du Pouldu

Les croix rurales

On ne sera pas étonné de rencontrer, sur le territoire de la paroisse, à côté de croix plus ou moins anciennes, d'autres qui sont récentes ou récemment restaurées :

vers l'ouest, à Kerivo (1930) et à Moulac (1930)
au nord et au nord-est, à La Grée (1748), Kergal, Kermabé
à l'est, au Govero, à la Lande-de-Justice (1889), à Talera
le long de la D 182, au Moulin de la forêt, à Kergoïsec (1920),
croix Garit (1932), à Kerascouet (1749, 1909), au Cohti
vers le sud, à Lehergat, Parc-Chican, Kemapily
au sud-ouest, au Sonan (1810), à Kertuhet, près de Kerguillerm

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- Arc. Dep. du Morbihan: G,308,320,323,344, 688, 20J, 119,205, 307, 318, 322, 329, 334
Lettres et Mandements de Jean V- Nantes 1889-95 n° 564, 1032, 2211, 2592
Cartulaire du Morbihan (ROSENZWEIG) n° 598,611
LE MENE (J.M) Vie de Saint-Jean-Brévelay, Vannes 1869
SIMON (J) Premières années, P. sd.
HALGOUET (H du) Le duché de Rohan, P 1925 - p.208 (Le Quenhouet)
DOEREIEU - Bulletin par. de St-Jean-Brévelay - Nombreuses notes entre 1921 et 1934
Bénédictins de Paris. Vies des Saints. Tome V, P, 1947
GRAND (R) - L' Art roman en Bretagne - P, 1958 p 436
PELLETIER(Y) - Les retables bretons. Rennes, 1984.



Croix de la Lande de la Justice (1882)

LES CROIX RURALES AU "ROYAUME DE BIGNAN"

Sur le territoire du canton de Saint-Jean-Brévelay, on compte encore actuellement environ 150 croix. Si l'on met à part le calvaire de Guéhenno, les croix de mission dont certaines sont monumentales, notamment celle de Bignan, les croix de cimetière et le Chemin de croix de Callac, dont il a déjà été question, restent encore de nombreuses croix de granit, disséminées dans la campagne, de toutes tailles, de formes variées, d'âges divers, ce qui rend difficile une typologie scientifique.

Beaucoup d'entre elles portent des dates, la plupart de basse époque, mais on ne sait jamais si ces dates sont d'origine ou si elles ont été gravées postérieurement, à l'occasion d'une restauration, si elles conviennent à tous les éléments qui forment la croix ou uniquement à celui où elles s'inscrivent. Dressés en plein air, souvent dans des lieux solitaires, ces petits monuments ont eu beaucoup à souffrir et des intempéries et de l'incurie ou de la malice des hommes. Pendant la Révolution, on renversait et on brisait "les signes du despotisme et de la superstition". Les récents remembrements et travaux routiers ont entraîné la disparition ou le déplacement de nombre d'entre eux.

On est encore moins renseigné sur les circonstances et les motifs de leur érection. Les plus anciennes croix ont pu marquer des sépultures, usage qui se continue dans nos cimetières. D'autres accompagnent des chapelles ou jalonnent des carrefours. Certaines ont une valeur commémorative. A propos d'une croix érigée en 1666, il est écrit dans les archives paroissiales de Gourin que "suivant l'usage de l'époque", elle avait été construite par la famille d'un prêtre, en souvenir de son ordination. On voit, en effet, des calices sculptés sur le fût des croix, au bourg de Guéhenno et à Parc-Chican en Saint-Jean-Brévelay, sur le socle de celles de Kervodigan, en Bignan et de La Grée en Saint-Jean. On a dressé des croix sur le théâtre d'événements tragiques, comme celle du bourg de Saint-Jean, là où périrent, en 1901, des soldats, victimes de



SAINT-JEAN-BREVELAY
Stèle du Moustoir
gravée d'une croix pattée



SAINT-JEAN-BREVELAY
La croix ébauchée
de la chapelle Saint-Roch

l'incendie de leur cantonnement. C'est aussi le cas de la croix de pierre, haute et svelte de Kerihuel en Plumelec, où furent fusillés par les Allemands, en 1944, des parachutistes, des résistants et des hommes du village. Certaines croix semblent avoir été retirées de tombes ou de cimetières désaffectés et plantées sur les terres de la famille.

Les deux frères Buléon ont poussé leurs paroissiens de Bignan et de Saint-Jean à restaurer les anciennes croix et à en élever de nouvelles. "A l'entrée ou au centre de chaque village, écrivait, en 1923, le recteur de Saint-Jean, il faudrait une croix. Elevez-en une sur votre terrain et gravez dessus le nom d'une victime de la guerre". On remarque, en effet, aussi bien à Bignan qu'à Buléon ou à Plumelec, plusieurs croix dédiées à la mémoire des soldats tués au cours de la guerre 1914-1918, sans parler des monuments officiels ordinairement marqués d'une croix. Le recteur de Saint-Jean donna lui-même l'exemple en érigeant la croix des saints au bourg, en 1929, et, en 1932, la triple croix du Pouldu pour marquer le site d'une chapelle disparue, la limite

du parler breton, et le quatrième centenaire du rattachement de la Bretagne à la France.

Les croix simples anciennes

On admet communément que les croix primitives, en Bretagne, ont été gravées sur des stèles préexistantes. Près de la chapelle du Moustoir, en Saint-Jean-Brévelay s'élève une pierre soigneusement taillée, de forme presque conique, haute d'environ deux mètres. Une croix s'y inscrit, les bras largement pattés, la hampe dessinée par deux traits parallèles, le soubassement en trapèze. Ce dernier détail évoque les croix dressées dans l'espace et fait qu'on ne peut attribuer à ce monument une date très reculée. Il a pu être édifié au XI^e ou au XII^e siècle, à l'époque où se créaient les "moustoirs"

M. Louis Marsille estime, en effet, que les croix à trois dimensions ne seraient pas antérieures à la naissance de la sculpture romane. Cependant les monuments d'Irlande et du Pays de Galles paraissent plus précoces et les anciennes vies par exemple de saint Germain d'Auxerre et, chez nous, de saint Thuriau, parlent de croix élevées dans des lieux où ils sont passés et ont prêché. Toujours à Saint-Jean, sur le placître de la chapelle Saint-Thuriau se dresse comme un petit menhir où s'ébauche à peine un bras de croix, tandis que l'autre manque complètement.

La petite croix dite de la Mare-au-sang paraît également ancienne. Plantée sur un talus, au nord du village de Kervigo, en Plumelec, elle fut emportée par le bulldozer et disparut dans un tas de terre et de branchages accumulés par le remembrement. Fort heureusement le propriétaire de l'endroit l'a redécouverte et transportée au voisinage de sa maison. C'est une croix monolithique, de forme irrégulière, aux bras courts, celui de droite plus petit que l'autre et à un niveau inférieur. Toujours en place, un peu plus régulière mais le bras droit mutilé, celle de Kerivaladre lui ressemble fort.

Deux hautes croix monolithiques, plantées dans un socle posé à même le sol ou disparaissant dans le talus, s'élèvent larges et plates, avec des bras pattés, l'une sur la pente du Mont Guéhenno, l'autre à Fahonnac en Plumelec. Il serait téméraire de les prétendre carolingiennes. Cependant, il ne faut pas se laisser impressionner par une troisième beaucoup mieux taillée qui porte, gravée en son milieu la date



GUEHENNO
Croix du Mont



GUEHENNO
Croix de la Ville-Sotte

de 1834. Elle se dresse au bord de la route de Saint-Aubin à Plumelec, au village du Landrin. Plantée dans un socle surélevé, elle aura connu à cette date une restauration. Toujours à Plumelec, la croix plate encastree dans le mur d'une maison reste plus énigmatique. Debout sur un soubassement de deux degrés, les bras pattés et arrondis, marquée à la croisée de deux cercles concentriques, elle paraîtrait moderne si elle ne se détachait en relief sur une autre croix, plus ample aux bras nettement pattés qui aura sans doute fait l'objet d'une retaille.

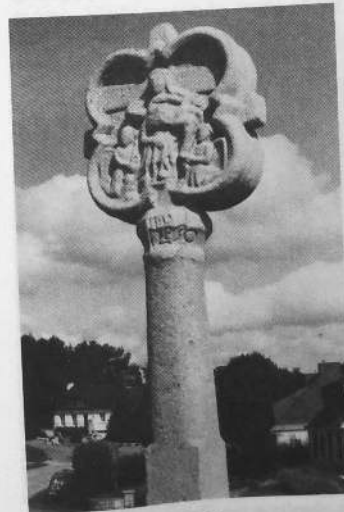
Du même type que la belle croix percée située à l'est du cimetière de Guéhenno, une autre s'élève près de La Ville-Sotte. Au sommet du fût polygonal, elle est faite de quatre arcs-de-cercles tangents adossés à un trou losangé. Ces lobes concaves évoquent les redents du gothique flamboyant. La croix découverte dans l'ancien cimetière de Bignan s'y apparente mais les concavités sont moins profondes et il n'existe plus de perforation centrale. La croix percée de Promoro, en Plumelec, quant à elle, s'inspire du modèle irlandais et n'a été bénite qu'en 1920.

Les croix à personnages

A partir du XV^e et du XVI^e siècles apparaissent de hautes croix à personnages sculptés. Leur soubassement prend de plus en plus d'importance. De forme carrée ou rectangulaire, il est fait d'une maçonnerie en gros appareil et par l'intermédiaire d'une table ordinairement débordante et moulurée, il supporte le socle dans lequel est planté le fût cylindrique ou polygonal. Celui-ci porte, à son sommet, une sorte de chapiteau formé de tores jointifs ou d'un gros bourrelet taillé à facettes.

Les croix à panneau sculpté

Dans le Morbihan, la croix proprement dite s'inscrit parfois dans un panneau en forme de médaillon à quatre lobes ou d'un rectangle surmonté d'un fronton triangulaire; Les personnages se détachent en réserve sur les deux faces et occasionnellement sur les petits côtés.



BIGNAN
Croix de Treuliec



SAINT-ALLOUESTRE
Croix du Point-du-Jour

A Treuliec, en Bignan, les extrémités de la croix émergent à peine dans les creux du médaillon. Côté face, figure le Christ, les bras relevés, la tête légèrement penchée à droite, les pieds cloués l'un sur l'autre, vêtu d'un long perizonium. Il est accompagné de la Vierge qui, les mains jointes, le regarde avec compassion, et de saint Jean, la tête appuyée sur la main droite, dans une attitude d'affliction. Au dos, la Vierge de Pitié, assise, reçoit dans son giron, le corps supplicié de son fils que vénèrent deux anges agenouillés.

Sur le chapiteau polygonal courent des inscriptions où M. Rosenzweig a cru pouvoir déchiffrer le nom de BEZO et, au-dessus, la date de 1583 qu'il estime postérieure à l'exécution de cette croix particulièrement intéressante.

La croix du Point-du-Jour, en Saint-Allouestre, au fût polygonal coiffé d'un chapiteau fait de trois tores, porte un panneau à bâtière sur lequel se détache le Crucifix. Le Christ se contorsionne davantage : ses bras sont fortement relevés et sa tête s'y appuie du côté droit; les



BIGNAN - La messe à Kervodigan
(Tableau du presbytère par Th. BUSNEL, 1902)

jambes se replient en oblique et le perizonium flotte des deux côtés. Au dos, la Vierge couronnée semble présenter quelque chose à son Enfant. Sous le panneau se détachent des têtes en relief.

Avec la croix de Kervodigan, en Bignan, on retrouve un cadre semblable surmonté d'une petite croix. Plus raide, le Christ étend les bras à l'horizontale et son perizonium s'est considérablement réduit jusqu'à n'être plus qu'une étroite ceinture. A ses côtés se tiennent la Vierge, les mains jointes et saint Jean, les avant-bras croisés sur le ventre. Au dos, la Vierge assise soutient le corps de son Fils dont les pieds touchent terre. Sur les côtés se voit un saint martyr et une sainte femme sous un petit fronton triangulaire. La sculpture est plus fruste, plus unie, moins expressive.

Ce monument a subi plusieurs restaurations. Sur le socle rectangulaire, on lit : "MARC ESTIENNE MA FAIT FAIRE EN LAN 1679 PAR JEAN LUCAS". Or un document de 1609 mentionné un "parc (champ) près de la croix de Kervodigan" qui existait donc déjà à cette époque. Visiblement, le socle chanfreiné dans sa partie supérieure a été diminué dans sa longueur pour sculpter en relief un calice.

Selon la tradition, les mamans venaient y implorer Notre-Dame de Pitié pour la santé de leur enfant. Pendant la Révolution, des prêtres réfractaires célébraient la messe sur la table attendant au socle et cette scène est représentée dans un vitrail de l'église et un tableau du presbytère. La croix subit le sort de nombreuses autres et fut renversée par les révolutionnaires.

A en croire le recteur Buléon, elle ne sera redressée qu'en 1900. Le lundi de la Pentecôte, une messe solennelle célébra l'évènement, en présence des descendants des anciens chouans que l'abbé Le Garrec tint à saluer dans son sermon : "C'est le même sang qui coule dans leurs veines ; c'est la même attitude résolue dans leur regard ; c'est la même flamme ardente et, dans leur âme, la foi est toujours aussi vive".

De cette époque datent, sur la bordure de la table, l'inscription bretonne : "REVOU MELET JESUS CHRIST - Loué soit Jésus Christ", que l'on retrouve sur de nombreuses autres croix de la paroisse et sans doute aussi la modification du soubassement avec l'adjonction d'un degré sous le socle. Dans son état actuel, le fût polygonal paraît tout neuf : sa base carrée est sculptée en réserve d'un cœur surmonté d'une croix, emblème des chouans.

Les croix à frontons

Les croix à frontons ont pu dériver des panneaux amortis en bâtière. Des triangles dominent les deux faces principales et parfois les petits côtés et abritent les personnages qui accusent des reliefs de plus en plus hardis jusqu'à ménager entre eux des ajours comme dans la croix sans fût du placître de Callac. Ce modèle semble avoir eu longue vie et, sur la fin de la période se voient aussi des frontons curvilignes.

De face, figure le Christ en croix avec à ses côtés la Vierge et saint Jean, aussi bien à Callac qu'à Buléon, mais pour la première on a, au dos, une Vierge de Pitié tandis que l'autre présente une Vierge à l'Enfant. La croix de Pratel-ar-Groez en Bignan est du même modèle. Au sommet du fût polygonal, le chapiteau de forme carrée sert d'assise au groupe sculpté. Le Christ, vêtu d'un long pézizonium relève un peu les bras et penche la tête. La Vierge et saint Jean se placent de côté, sous le croisillon. Au revers, on retrouve une Vierge à l'Enfant couronnée et habillée d'un manteau et d'une robe à longs plis; ses souliers semblent pointus. On lit, sur le socle échancré aux angles, la date de 1723 et, sur le fût, celle de 1797, qui rappellerait le meurtre d'un prêtre réfractaire. Mais le groupe lui-même est manifestement plus ancien.

La tradition des croix à fronton triangulaire se poursuit même lorsque ne figurent plus que le Christ d'un côté et, de l'autre, un second personnage ordinairement la Vierge à l'Enfant comme c'est le cas aux cimetières de Saint-Aubin et de Callac en Plumelec. Il en est de même à la croix de Chateauneuf en Guéhenno. Sous la bâtière, le Christ aux bras horizontaux, le pézizonium flottant et la Vierge à l'Enfant ont été soigneusement sculptés. Le triangle se fait timide à la croix du cimetière de Plumelec où figure, au dos, un saint Jacques. Il se réduit à un simple dais en relief sur la tête de la croix de Kerbiguet en Bignan.

A Kerbervet, le fût polygonal est plus récent que le sommet de la croix de section carrée. Un fronton curviligne, à la largeur de la croix, couvre le Christ aux bras relevés, pittoresque dans sa naïveté et la Vierge à l'Enfant, hélas ! bien dégradée. Il est plus étriqué et en relief au-dessus du Christ de Maigris en Buléon. A la croix des Epinettes, sur un fronton curviligne plein se détachent en faible relief le Christ et la Vierge si bien qu'on a l'impression de revenir aux panneaux sculptés. Il en est de même à la croix de La Ville-au-Gal, toujours à Plumelec.



BIGNAN
Croix de Pratel-ar-Groez
(1723 sur le socle - 1727 sur le fût)



GUEHENNO
Croix du Chateauneuf



CALLAC
Croix sur le placître de l'église



BIGNAN
Croix de Kerbervet

Ici, au revers, ne reste plus qu'une croix simple en relief et sur le socle carré apparaissent divers motifs : une autre croix, un disque, un écu renversé et sans doute une navette.

Les croix sans fronton

Beaucoup plus nombreuses sont les croix à personnages sans fronton, certaines très anciennes. Quand ces personnages sont multiples, le support se fait plus volumineux, comme au bourg de Guéhenno, où le socle est daté de 1527. Il prend la forme d'une double console près de l'église de Callac et dans l'ancien cimetière de Saint-Allouestre.

Sur les croix du Cosquer et du Rest en Bignan ne se voient plus que le Christ et la Vierge mais avec un relief très accusé. Celle du Rest, marquée d'un grand calice a été érigée, en 1831, par François Le Goff de Guérignan. Le socle de la croix de la chapelle Saint-Joseph de Callac porte la date de 1822 mais elle est faite d'éléments disparates et le Christ aux pieds croisés l'un sur l'autre paraît nettement plus ancien.



GUEHENNO
Croix du bourg 1527



BIGNAN
Croix du Cosquer



BIGNAN
Croix de Kerfricon (1572)



BIGNAN
Croix de Bezo (1665)



SAINT-JEAN-BREVELAY
Croix de La Grée (1748)



BIGNAN
Croix de Kerbiguet (revers)



BIGNAN
Croix de Kerfol (1826)



BIGNAN
Croix du Mené

En revanche il n'est pas sûr que le Christ et la Vierge à l'Enfant de la croix située en plein champ du village du Creux, en Plumelec, mérite la date de 1783 inscrite sur son soubassement.

Viennent enfin les croix qui ne comportent plus que le Christ seul. On n'est pas peu surpris de lire sur le chapiteau du fût à Kerfricon, en Bignan la date de 1572 suivie de caractères gothiques. Le Christ, les bras relevés, la tête penchée à droite, le pied droit cloué sur le gauche est revêtu d'un périzonium en forme de large ceinture. Au Bezo, la date de 1665 inscrite sur le socle rectangulaire semble convenir au Christ qui étend ses bras à l'horizontale. Sur la croix du Cohty, toujours en Bignan, érigée en 1742, il se détache presque en ronde bosse, les bras pendants, les jambes fléchies, et tourne la tête vers le ciel. Un peu semblable, la croix de La Gréc, en Saint-Jean-Brévelay, datée de 1748, a la particularité de présenter : au dos, un cavité, au bas des chanfreins du fût, des sortes de fuseaux et, sur le soubassement, un grand calice.

De même les petits côtés de l'octogone se terminent, au pied du fût, par un motif en forme de quille à Kerfol et à Kersuzanne en Bignan, à Moulac en Saint-Jean, au bourg de Saint-Allouestre. Il en va



PLUMELEC
Croix de Kerrivaud - 1806

Les croix nues

L'effigie du Christ disparaît, en effet, de croix qui ne relèvent plus dès lors de l'art du sculpteur mais de la technique du tailleur de pierre. De section polygonale, elles présentent parfois de petits saillies pour délimiter la tête de la croix et les extrémités se terminent en carré. Il en est ainsi à Bréhé en Plumelec, où elle est plantée directement dans un socle qui comporte deux cavités, comme à Bar-Hir en Saint-Jean, laissant croire qu'il y avait à l'origine deux croix jumelles. Au Pâtis du Mont Guéhenno et dans le bourg de Billio, on a légèrement surélevé les socles. Seuls demeurent les bouts carrés à Sainte-Anne de Buléon (1724), au Quillio en Guéhenno, au Sonan en Saint-Jean, à la petite croix finement taillée de Lesnohan en Plumelec, plus grossièrement au Govero de Saint-Jean, moins marqués sur la croix près de Kerguillem qui paraît tardive.

de même à la croix de Penderff, en Bignan, dont la tête octogonale aura été refaite sans Christ. A l'entrée du parc des sports, la mouluration se fait plus discrète

Bien conservé, le Christ du chemin de Rohglas est d'une touchante naïveté, plus fruste à Guerlan, en Saint-Allouestre (1844), mutilé à Kerrivaud en Plumelec (1806) et à Kertuhet en saint-Jean (1846). A Lehergat, la croix appelle une prompte consolidation.

Sur celles de Memerlan et du Mené en Bignan, sont représentés, au bas du fût, les symboles de la mort : un crâne et deux os longs croisés. On les retrouve, à la même place, au carrefour près de Kerihoué mais sur une croix nue dont la partie supérieure aura été refaite.



PLUMELEC
Croix de Bréhé



CALLAC-PLUMELEC
Croix des Carrières (1894)



BIGNAN
Croix de Corn-er-Houed

Fûts et croisillons sont simplement octogonaux dans les petites croix mutilées du Moulin de la Forêt et de Kermapily en Saint-Jean, de Kerdel en Buléon. Il en est de même au Collédo en Guéhenno où la croix paraît minuscule sur son important soubassement en appareil et le socle monolithique pourvu d'une seconde excavation qui indique la présence à l'origine d'une croix jumelle. Plus haute, celle de la Galopée en Guéhenno (1824) paraît intacte. A Corn-er-Houed, en Bignan, à la Villeneuve en Saint Allouestre, aux Carrières de Plumelec (1894), elles se dressent sur de hauts pedestaux.

La croix près de Trémeur en Bignan, de section circulaire est sans doute postérieure à son socle daté de 1742. Celle de Parc-Chican en Saint-Jean porte un calice. Les croix carrées de Kerlut en Bignan, restaurée récemment, et de la Ville-Hélo en Buléon doivent être assez récentes moins cependant que celle de Ti-Tossen érigée en 1932.

Les croix récentes

Les croix récentes sont de formes très variées. Souvent on cherche à donner un caractère monumental au soubassement qui s'élève parfois très haut, au socle de plus en plus chantourné, au fût qui s'élargit à la base pour recevoir une inscription directement ou sur une plaque de marbre. Le Christ reparaît mais ordinairement en métal. On devine l'influence des croix funéraires.

La croix de Langouhem (1902), érigée à la mémoire du "roi de Bignan" se dresse sur un piedestal tronconique et ses bras sont ancrés. A la Ville-Guigamp, en Billio, ils s'amortissent en triangle. Haut perchée, celle de Kermabé en Saint-Jean est de section circulaire, comme les croix jumelles de Kerivo et la triple croix du Pouldu, taillées respectivement, en 1930 et en 1932, par Piquet de Plumelec. Fine et svelte, le fût allant en s'amincissant vers le haut, la croix de Kerhillio en Billio a été relevée, en 1961.

Plusieurs croix semblent avoir été empruntées à d'anciennes tombes : près de Locmaria, en Plumelec, l'une d'entre elles s'entoure de rameaux de lierre et, un peu plus au nord, en Billio, une autre s'élève sur un soubassement à multiples facettes. La croix de Talra, en Saint-Jean, pourrait avoir la même origine : la plaque de marbre porte l'inscription : "O croix, je vous salue. Vous êtes mon unique espérance. 1957". La

question ne se pose pas pour la croix voisine de Kerjean en Bignan qui est métallique. Métallique aussi, celle de la Lande-de-la-Justice en Saint-Jean plantée au sommet d'une colonne de granit à chapiteau géométrique avec l'inscription : "CHRISTUS VINCIT - Le Christ est vainqueur". La base carrée porte la date de 1889 qui n'est pas sans rappeler le centenaire de la Révolution et sur le rocher lui-même on lit : "O CRUX AVE - O croix, je vous salue".

Exceptionnellement, un Christ en pierre se détache en haut relief sur la croix de Kersalouz érigée, en 1898, par Simon Le Jeune et dressée sur un soubassement monumental en appareil. Il n'est que de fonte sur la modeste croix du Kohii, en Saint-Jean (1906), comme sur celle plus importante de Le Ray-Jéhanno en Saint-Allouestre où l'on a incorporé au soubassement une petite croix grecque polygonale aux extrémités carrées. Ce sont des Christ de bronze qui sont attachés à la croix du bourg de Bignan élevée en 1903 par M. Lanjuinais et à celle devant le cimetière, restaurée en 1917 à sa mémoire. Toutes deux s'ornent de colonnettes de marbres sous la table du soubassement.



BIGNAN
Croix de Langouhern (1902)



SAINT-ALLOUESTRE
Croix Le Ray-Jéhanno (1903)

La croix de Kermoel en Bignan a été construite en 1967, avec les éléments empruntés à l'ancienne chaire de l'église. C'est ce qui explique son long soubassement desservi par deux escaliers et arrondi en son milieu, au-dessus d'un magnifique dragon sculpté en haut relief. Au sommet d'un second étage plus restreint, le socle encadré de volutes supporte une grande croix cerclée mais le Christ a disparu, tout comme les deux personnages qui se tenaient debout sur le soubassement. De même les inscriptions en mosaïque se désagrègent. Dommage !

La multitude des croix, la variété de leurs types, l'ancienneté de plusieurs d'entre elles démontrent avec éloquence l'attachement multiséculaire à la foi chrétienne des populations du "Royaume de Bignan". On n'est pas surpris d'y lire :

ER GROEZ E MA HUN ESPERANS

Dans la croix est notre espérance

car toutes, à leur manière, proclament fièrement, comme celle de Trémeur :

ER MEN E UZOU - La pierre s'usera

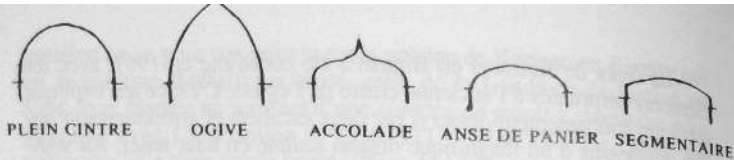
ER GROEZ E BADOU - La croix demeurera

PAUTRED BEGNEK NE BLEGEINT KET

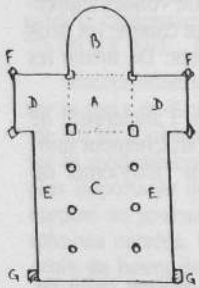
Les enfants de Bignan ne plieront pas.



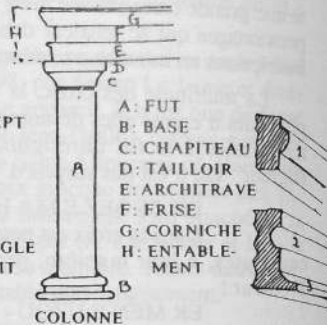
BIGNAN - soubassement de la Croix de Kermoel
(motif provenant de l'ancienne chaire)



ARCS

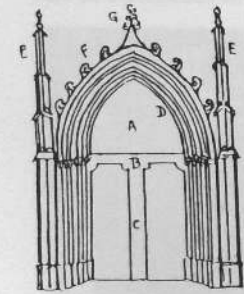


- A: CARRÉ DU TRANSEPT
- B: CHOEUR
- C: NEF
- D: BRAS OU AILE
- E: COLLATÉRAL OU BAS-COTÉ
- F: CONTREFORT D'ANGLE
- G: CONTREFORT DROIT



COLONNE

- 1: TORE
- 2: GORGE
- 3: CAVET



- A: TYMPAN
- B: LINTEAU
- C: TRUMEAU
- D: VOUSSURES
- E: PINACLE
- F: CROCHETS
- G: FLEURON



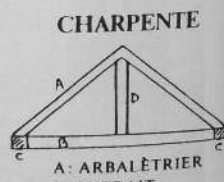
- A: LANCETTE A TRILOBE
- B: MENEAU
- C: REMPLAGE



FRONTON TRIANGULAIRE



SYNCOPE ou ROMPU



CHARPENTE

- A: ARBALÉTRIER
- B: ENTRAIT
- C: SABLIÈRE
- D: POINÇON

Croquis de L. ROUAUD

Table des matières

Préface 5
 Le Royaume de Bignan 7

BIGNAN

La paroisse dans l'histoire 11
 L'ancienne église 14
 Le chanceau ruiné en 1579 14
 Sa reconstruction en 1629 17
 Les derniers apports de l'Ancien Régime 19
 La reconstruction de l'église 20
 L'édification de la nef 20
 L'érection de la tour 22
 Les ultimes travaux 24
 Le mobilier et les cloches 25
 L'église d'aujourd'hui 27
 Son architecture 27
 Son mobilier 29
 Les monuments religieux du bourg 33
 Les chapelles de la Vierge 34
 L'ancien calvaire 35
 L'oratoire des filles de Jésus 36
 Le calvaire du bourg 37
 Les croix du nouveau cimetière 38
 Le monument aux morts et la croix des enfants 39
 La chapelle des fontaines 39
 L'ancienne chapelle 40
 La chapelle actuelle 41
 La chapelle Sainte-Noyale du Bezo 44
 Des éléments anciens 45
 Un riche mobilier 46
 La chapelle Sainte-Suzanne 50
 Les chapelles domestiques 54
 N.D. des Rochers 54
 La chapelle de la Trinité 55
 La chapelle de Kerguéhennec 56
 Les croix rurales 58

BILLIO

L'ancienne église 61
 La difficile reconstruction de l'église 63
 Sa belle simplicité 65
 Les monuments du bourg 68

BULEON

L'église paroissiale 71
 L'église d'autrefois 72
 La nouvelle église 73
 Le mobilier 74
 Le clocher-réservoir 76
 La chapelle Sainte-Anne 77
 Sa richesse architecturale 77
 Un mobilier de choix 79
 Le placître 84

GUEHENNO

Le calvaire de Guéhenno 88
 Son histoire 88
 Les scènes de la Passion 89
 L'ossuaire 91
 La colonne et le tombeau de l'abbé Jacquot 93
 L'église paroissiale 94
 L'ancienne église 94
 Sa restauration après la révolution 95
 Son agrandissement 98
 L'écroulement de la tour 99
 L'église actuelle 100
 Les monuments du bourg 105
 Les chapelles du Mont Guéhenno 106
 La chapelle Saint-Michel 106
 La chapelle Saint-Marc 109
 Les dévotions au Mont 110
 Les chapelles disparues et les croix 110

PLUMELEC

L'antique paroisse	113
L'ancienne église Saint-Melec	115
Sa reconstruction.....	118
L'église du Sacré-Cœur.....	121
L'édifice néo-gothique.....	121
Son ameublement.....	124
Les monuments du bourg.....	128
La fontaine Saint-Melec.....	128
La croix du cimetière.....	128
La croix de mission.....	128
Le monument aux morts de 1914-1918.....	129
Les monuments de la résistance..	129
Les chapelles de la paroisse.....	131
Chapelle de Talcoetmeur.....	132
Chapelle Notre-Dame-de-Lorette	132
Chapelle Saint-Joseph de Kerangat.....	134
Les chapelles disparues.....	135
Le prieuré de Locmaria.....	136
Le prieuré de Cadoudal.....	137

SAINT-AUBIN

L'église Saint-Aubin	141
Les extérieurs	142
La charpente sculptée.....	144
Les aspects intérieurs.....	148
Dans le bourg	151
Le calvaire et la fontaine.....	151
Les croix du cimetière.....	152

CALLAC

L'ancienne chapelle.....	155
La nouvelle église.....	155
Sa reconstruction.....	155
La tour.....	157
Le vaisseau intérieur.....	158
Le mobilier.....	159
Les croix du bourg.....	161
Le haut-lieu du pèlerinage.....	162
La grotte et le chemin de Croix..	162
La chapelle Saint-Joseph.....	164
Les autres édifices religieux.....	167
La chapelle Saint-Maudé.....	167

La chapelle domestique de Callac.....	169
La chapelle de Saint-Gohard.....	169
Les croix rurales de Plumelec.....	170

SAINT-ALLOUESTRE

La paroisse	173
L'église Saint-Arnauld	174
L'ancienne église.....	175
La reconstruction de l'église.....	176
L'église dans son état actuel.....	176
Les monuments du bourg.....	179
Autour de l'église.....	179
Le nouveau cimetière.....	181
Les autres croix du bourg.....	181
Les anciennes chapelles.....	182
Chapelle Notre-Dame.....	182
Chapelle de la Trinité.....	182
Chapelle de Trégouet.....	184
Chapelle domestique de Bernac..	185
Les croix de la campagne.....	185

SAINT-JEAN-BREVELAY

Le patron de la paroisse	187
La paroisse.....	189
La complexe histoire de l'église.....	191
L'église romane.....	191
Les transformations du XVI ^e siècle.....	192
Les additions des XVII ^e et XVIII ^e siècles.....	194
Les dispositions intérieures de l'église.....	195
L'église au début du XIX ^e siècle..	197
Le nouveau clocher.....	200
Les ultimes travaux.....	204
Le mobilier actuel.....	206
L'environnement de l'église.....	211
L'ancien cimetière.....	211
La chapelle Saint-Armel.....	211
La croix de mission et Monument aux morts.....	212
Le placître fleuri.....	213
Dans le bourg.....	213
La chapelle Saint-Marc du Moustoir	215

La chapelle Saint-Thuriau.....	218
La chapelle Saint-Roch.....	223
La chapelle Saint-Nicolas.....	226
L'oratoire N.-D. du Bon-Secours.....	230
Les chapelles disparues.....	231
La chapelle Sainte-Geneviève.....	231
La chapelle de Saint-Julien du Pouldu.....	232
Les croix rurales.....	233

LES CROIX RURALES

Les croix simples anciennes.....	237
Les croix à personnages.....	239
Les croix à panneau sculpté.....	239
Les croix à frontons.....	242
Les croix sans frontons.....	244
Les croix nues.....	247
Les croix récentes.....	249

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN : page 22 - 30 - 31 - 44 - 47 - 48 - 96 - 97 - 107 - 109 - 141 - 149 - 151 - 177 - 217 - 228 - 229.

LE CORGUILLÉ : page 6 - 10 - 13 - 22 - 28 - 32 - 35 - 36 - 45 - 47 - 49 - 50 - 59 - 75 - 80 - 81 - 82 - 84 - 91 - 92 - 103 - 105 - 113 - 121 - 139 - 152 - 172 - 175 - 178 - 180 - 184 - 215 - 221 - 236 - 239 - 243 - 244 - 245.

CL. CAIGNARD : page 188 - 201 - 207 - 218 - 225 - 227 - 234.



SAINT-AUBIN - Ange de la Sablière

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE RÉGIONALE
29380 BANNALEC

DÉPOT LÉGAL 1^{er} TRIMESTRE 1993

